

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE TOURISME DES RACINES :  
LE CAS DES ANCIENS COMBATTANTS LIBANAIS

MÉMOIRE PRÉSENTÉ COMME EXIGENCE PARTIELLE POUR  
LA MAITRISE EN DÉVELOPPEMENT DU TOURISME

PAR  
CARINE GHOCHÉ

DÉCEMBRE 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont en premier à ma fille pour avoir supporté mes sautes d'humeur tout au long de mes études. Je remercie ma famille d'être à mes côtés, même de l'autre côté de l'océan.

Merci à Marie-Blanche Fourcade, chercheure et enseignante, qui m'a énormément aidée à me mettre sur la bonne voie. Sa contribution a été très importante pour la réalisation de ce mémoire.

Je remercie tous mes professeurs qui m'ont beaucoup apporté durant toutes mes années d'études. Je nomme, entre autres, Dominic Lapointe qui m'a encouragé à croire en mon sujet de mémoire.

Je remercie tous les participant(e)s qui ont bien voulu me faire confiance. Je remercie aussi tous ceux qui m'ont aidé à les trouver. Sans eux, ce projet n'aurait pas pu avoir lieu.

Finalement, je remercie Alain A. Grenier, mon directeur de thèse, qui a cru en moi et qui m'a guidé tout au long du processus de rédaction de ce mémoire, mais aussi tout au long de mes deux années de maîtrise, aussi bien sur le plan académique que moral.

## DÉDICACE

À ma fille qui, du haut de ses sept ans, m'a dit un jour : « Nous, on ne lâche pas ! »

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	ii
DÉDICACE .....	iii
LISTE DES FIGURES .....	vi
LISTE DES TABLEAUX.....	vii
LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES .....	viii
RÉSUMÉ .....	ix
CHAPITRE I - INTRODUCTION ET CONTEXTUALISATION DE LA PROBLÉMATIQUE.....	1
CHAPITRE II - MÉTHODOLOGIE .....	11
2.1 Méthodes de collecte et d'analyse .....	11
2.2 Approche et posture .....	15
2.3 Collecte des données.....	19
2.3.1 Les récits de vie .....	20
2.3.2 Observation participante sur le terrain.....	24
2.3.3 Sélection des participants et déroulement des récits de vie .....	25
2.4 Biais et limites de l'étude.....	27
2.5 Considérations éthiques .....	29
2.6 Méthode d'analyse des résultats .....	30
CHAPITRE III - MIGRATION, IDENTITÉS ET TOURISME DES RACINES (CADRE THÉORIQUE) .....	33
3.1 Migrations et migrations en contexte de guerre.....	33
3.2 Identités ethniques .....	36
3.3 Identité ethnique et migration .....	39
3.4 Tourisme des racines.....	42
3.4.1 Tourisme des racines et identités.....	47
3.5 Synthèse .....	52
CHAPITRE IV - ÉTUDE DE CAS .....	55

4.1 Contexte historique libanais.....	56
4.2 Migration libanaise .....	60
4.3 Identités ethniques libanaises.....	63
4.4 Contexte libanais actuel .....	66
4.5 Le tourisme au Liban .....	71
4.6 Tourisme des racines au Liban .....	76
4.7 Synthèse .....	81
CHAPITRE V - INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS.....	83
5.1 Analyse thématique et comparative .....	83
5.1.1 Motivations du voyage .....	85
5.1.2 Souvenirs, mémoire et confrontation.....	88
5.1.3 Appartenances identitaires passées et présentes .....	95
5.2 Réponses aux sous-questions de recherche.....	103
5.2.1 Sous-question (a) : Définir les anciens combattants et comment ils se distinguent dans le mouvement du tourisme des racines.....	104
5.2.2 Sous-question (b) : Recenser leurs pratiques et activités lors de leur retour au pays.....	105
5.2.3 Sous-question (c) : décrire l'apport de cette expérience touristique par rapport aux enjeux mémoriels et à la construction identitaire avant et après le voyage	106
CONCLUSION.....	109
ANNEXE A - FORMULAIRE DE CONSENTEMENT DES PARTICIPANTS.....	113
ANNEXE B - CERTIFICAT ETHIQUE.....	117
ANNEXE C - CANEVAS D'ENTREVUE.....	119
RÉFÉRENCES .....	121

## LISTE DES FIGURES

FIGURE	Page
3.1 Schéma de modélisation du tourisme des racines en lien avec la construction identitaire. (Source : création de l'auteure) .....	51
4.2 Les principales communautés religieuses libanaises en 2002. (Source : Georges Mutin, 2002) .....	57
4.3 Répartition de la diaspora libanaise. (Source : création de l'auteure basée sur les données de René Naba (2014) .....	61
4.4 Place des Martyrs au centre ville de Beyrouth en 1950. (Source : AFP, 1950).....	68
4.5 Place des Martyrs au centre ville de Beyrouth en 1991. (Source : Gabriele Basilico, 1991).....	68
4.6 Centre ville de Beyrouth en 1991 (Source : Gabriele Basilico, 1991).....	69
4.7 Transformation et reconstruction du centre ville de Beyrouth. 2018. (Source : Tripadvisor, 2018).....	69
4.8 Littoral de la Baie de Jounieh et montagnes en 1950 (Source : Youssef Berjaoui, 1950).....	70
4.9 Déforestation et construction de la montagne et transformation des paysages. 2017 (Source : Talal Haddad, 2017).....	70
4.10 Carte du Liban. (Source : club des voyages.com, s.d.).....	72

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
2.1 Techniques de collectes de données et méthodes d'analyse (Source : création de l'auteur).....	12
4.2 Genres de tourisme au Liban (Source : création de l'auteur) .....	73
5.3 Thèmes et indicateurs dans les récits de vie (Source : création de l'auteur) .....	84

## LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

BTR	Back to Roots
CCFD	Comité catholique contre la faim et pour le développement
DAESH	Al-Dawla al-Islamiya fi al-Iraq wa al-Sham
FFP	Fighters for Peace
EI	État Islamique
MDTL	Ministère du tourisme libanais
OLP	Organisation pour la libération de la Palestine
OMT	Organisation mondiale du tourisme
ONU /UN	Organisation des Nations Unies
UNESCO	United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization
UNRWA	United Nations Relief and Works Agency for Palestine Refugees in the Near East
UNHCR	United Nations High Commissioner for Refugees
WLCU	Youth Council of the World Lebanese Cultural Union

## RÉSUMÉ

Le tourisme est de nos jours un phénomène de plus en plus répandu. Il peut prendre différentes formes tel le tourisme culturel, le tourisme religieux, le tourisme écologique, le tourisme des racines, etc. Cette dernière forme de tourisme concerne certains migrants ou personnes déracinées qui décident un jour de retourner en visite vers les terres de leurs ancêtres.

Les motivations à entreprendre ce genre de voyage varient, mais elles sont généralement liées à un besoin de reconnexion avec le passé, de retour aux origines et de quête d'identité. Les motivations sont aussi souvent liées aux causes initiales de la migration et aux générations de migrants. On recense parmi les touristes de racines, des réfugiés de guerre et d'anciens combattants qui ont quitté leurs armes et leur pays natal pour des raisons politiques, sécuritaires ou économiques. Durant leur voyage, ces derniers se retrouvent confrontés à un décalage culturel, à des changements géographiques, sociaux et politiques et par conséquent à des introspections et des remises en question identitaires.

Ce mémoire a pour principal objectif de mieux comprendre le phénomène du tourisme des racines, mais aussi la spécificité des anciens combattants, migrants de première génération, en tant que touriste des racines. L'étude se penche ainsi sur le lien entre la migration, le tourisme des racines et l'identité chez les anciens combattants. Elle prend le cas libanais pour étude parce que l'auteure étant elle-même migrante d'origine libanaise, l'intérêt de se pencher sur le tourisme des racines au Liban s'est fait presque naturellement, surtout que les recherches sur ce genre de tourisme sont assez rares pour ce pays spécifique. De plus, la chercheuse ayant également vécue dans des contextes de guerre et étant familière avec les enjeux qui en dérivent, le cas des anciens combattants libanais qui retournent visiter leur pays semblait assez pertinent et original comme objet de recherche. Les résultats vont alors permettre à l'industrie touristique, ainsi qu'à la société hôte, de mieux cerner les besoins de ces touristes particuliers et de développer des produits et des offres adaptés.

Mots clés : tourisme, racines, identité, mémoire, ethnicité, ancien, combattant, Liban



## CHAPITRE I

### INTRODUCTION ET CONTEXTUALISATION DE LA PROBLÉMATIQUE

Plusieurs facteurs amènent de nombreuses populations à s'exiler pour s'installer dans des terres d'accueil. Avec le temps, celles-ci deviennent leur pays d'adoption. Parfois, ces migrations se font par nécessité. Elles sont alors souvent liées à des causes économiques et politiques, tel que suite à des persécutions ethniques ou religieuses ou pour fuir une guerre. D'un autre côté, la migration peut également être volontaire, tout simplement par désir de changement, ou pour poursuivre des études, etc. (Gonin et Lassailly-Jacob, 2002 ; Handal, 2011). Ainsi, les migrations sont permanentes ou temporaires. Dans certains cas, ces mêmes exilés, ainsi que leurs descendants, se retrouvent des années plus tard en quête de leurs racines et de leur identité. «It is very clear», observe Butler (2003: 318), «that regardless of the reason for their relocation, many people in such communities retain strong ties and links with their homeland and with people still living there ». Lorsque les conditions le permettent, certaines de ces personnes décident ainsi d'entreprendre un retour aux sources via ce qu'il est convenu d'appeler le tourisme des racines ou le tourisme affinitaire.

« Le tourisme des racines est une forme singulière de circulation à travers laquelle primo-migrants et personnes issues de la migration tentent de se rapprocher physiquement et provisoirement d'un lieu d'origine tenu pour distinct de leur espace résidentiel », précise Legrand (2006 : 4). Il peut donc inclure des migrants de première ou de deuxième génération et leurs descendants. Utilisant plutôt le terme de « tourisme affinitaire », Bachimon et Derioz (2010: 8) précisent qu'il s'agit de « revenir plus ou moins régulièrement sur les lieux de ses origines familiales avérées, supposées ou imaginaires pour y faire des séjours de vacances et de loisirs ». Cette nomenclature est de plus en plus utilisée dans l'industrie du tourisme pour désigner les visites effectuées auprès de sa famille ou amis dans son pays d'origine. Elle reste tout de même assez vague par rapport à celui de « tourisme des racines ».

Le retour au pays engendre généralement des attentes et des rêves sur le plan du souvenir, des rapports sociaux, politiques et culturels. Pour ces expatriés et leurs descendants, les raisons et motivations sont donc multiples pour effectuer le retour aux sources. D'après Cousin et Réau (2009: 49), « [i]l s'agit de rendre hommages aux générations passées, et, surtout, de se réapproprier certains éléments de la culture locale dans l'espoir de parfaire un sentiment d'appartenance, sinon de clarifier une identité ». En effet, pour certains, c'est un voyage vers un lieu qu'ils ont déjà connu, un besoin de reconnecter avec leur passé (Bayindir Goularas, 2010: 33). Pour d'autres, c'est une quête d'identité (Heymann, 2010 : 17) ou encore de la pure découverte (Élamé, 2010 : 50). Comme l'écrit Fourcade (2010 : 3), « selon les motivations de chacun, s'orchestrent des séjours sur mesure : en famille, en groupes organisés, itinérants, chez l'habitant, etc. ».

On recense le tourisme des racines, entre autres, chez les réfugiés, les anciens combattants, ou autres migrants qui ont, un jour ou l'autre, quitté leur pays en guerre. En effet, dans le contexte actuel de migrations, de plus en plus liées aux conflits et aux guerres dans le monde, ce genre de population semble teinter cette forme de tourisme. Ainsi, hormis les civils, ces mouvements migratoires englobent des combattants qui ont quitté leur propre pays en guerre ou qui en sont partis après la guerre. Ces anciens combattants, tel que déterminé pour cette étude, sont des personnes qui, dans le passé (proche ou lointain) ont pris part militairement et activement à un conflit armé à l'intérieur des frontières de leur propre pays et qui ont par la suite quitté les armes et parfois le pays. Comme tout migrant, certains coupent les liens définitivement alors que d'autres restent connectés à leur passé, à travers leur famille ou leurs amis toujours sur place, ou simplement via leurs souvenirs. Certains maintiennent un désir de retour; d'autres non.

Ainsi, quand les conditions sont propices, certains d'entre ceux qui ont émigré décident de retourner visiter leur terre d'origine. À ce jour, rien n'est mentionné dans la littérature au sujet de ces touristes particuliers, mais il semble pertinent d'englober leur expérience touristique, lors de ce retour, au concept du tourisme des racines, selon la définition de Legrand (2006) présentée

plus haut. Dans le cadre de ce mémoire, le retour temporaire au pays concerne alors ces « primo-migrants » qui effectuent un voyage vers leur terre d'origine, en tant donc que touristes des racines. Ces personnes sont également des « homesick tourists, (...) who have experienced the migration and hold direct personal memories », aux dires de Marschall (2015: 336). Leur installation dans un nouveau pays les confronte à un questionnement sur leur identité, leur appartenance passée et présente.

D'autre part, malgré les divers aspects que peut prendre le retour au pays et les différentes raisons du voyage – « voyage initiatique, pèlerinage familial ou commémoratif », estime Sintès (2010 : 38), – les pratiques lors de ce genre de séjour tiennent souvent du voyage touristique. Les participants vivent donc une expérience touristique réelle. Jafari (1998 : 77) ajoute que le tourisme est plus que l'acte de partir, c'est aussi revenir chez soi. Partis de chez eux comme personnes qui se battaient pour leur patrie (à tort ou à raison), ces anciens combattants y reviennent comme simples touristes, dépourvus de leurs armes, donc de leur pouvoir. Ils redécouvrent, en touristes, leur ancien « chez soi », puis reviennent dans leur nouveau « chez soi ». Durant ces deux étapes, ils vont passer à travers une expérience touristique particulière et dans ce cas, la théorie de Jafari (1998) s'applique dans les deux sens. Cependant, pour redécouvrir leur milieu, ils doivent se mêler à des groupes de touristes conventionnels – des étrangers en visite dans un lieu nouveau, sans attache sur le plan émotif ou ethnique – ou le faire de façon autonome. L'industrie touristique ne semble pas leur offrir de produit adapté et ne semble pas d'ailleurs les différencier des autres catégories de touristes des racines. Mais encore sont-ils différents des autres touristes de racines?

Une meilleure compréhension de ces touristes particuliers, de leurs motivations et de leurs attentes se révèle ainsi importante pour expliquer leur expérience et leurs besoins lors de ce retour. Leur spécificité va mener à un concept de l'expérience touristique qui leur est propre et où se mêlent enjeux psychologiques et identitaires. Durant ce voyage vers leur passé, ces derniers se retrouvent, en effet, confrontés à un décalage culturel, aux changements sociaux et politiques et à leur nouvelle identité.

Ces questions autour de l'individu et de l'identité remontent au Moyen-âge. À cette époque, le « je » s'exprime à la première personne sans pour autant se singulariser ni se démarquer du groupe qui le définit ( Bedos-Rezak et Iogna-Prat, 2005: 2). Le terme *identité* permet alors d'exprimer une certaine conformité et allégeance au groupe sans nécessairement poser de questionnement. Par la suite, cette notion est reprise, déconstruite et étudiée dans sa dimension moderne par plusieurs penseurs et auteurs dans diverses disciplines.

Considérant son développement dans de multiples champs de recherches, elle s'est surtout enrichie au cours du XX<sup>e</sup> siècle (Baudry et Juchs, 2007: 159). Les révolutions du XVIII<sup>ème</sup> siècle ont également, selon Jenkins (2000, 4), fortement influencé la perception de l'identité, ce qui a permis « a clear distinction of kind (...) between individual and collective identifications ». Kunnen et Bosma (2006) et Guichard et Cohen-Scali (2011) attribuent à Erickson l'apport du concept d'identité à la psychologie, avec son étude *Childhood and society* (1950, r.1978). Pour Erickson (1978: 17), l'identité est alors « une réalité intime, un ressenti ». Elle est en quelque sorte une construction de soi, une construction du « je » en rapport avec la société dans laquelle s'inscrit l'individu. Juteau (2015: 43) rejoint cette idée du ressenti, mais elle fait la différence entre l'action « d'identifier » une personne et de la classer dans une « communauté d'appartenance » et celle de « s'identifier » soi-même comme faisant partie de cette communauté, donc le « sentiment d'appartenance ». Morin (1980: 271) considère que l'identité constitue « une sorte de bouclage indissoluble entre similitude et différence », alors que pour Welnowski-Michelet (2004: 4), les identités se construisent dans le conflit, « entre l'identité pour soi et l'identité pour autrui ». Cela place l'individu face à sa communauté d'appartenance. « L'appartenance à une communauté d'origine et de culture », soulignent Poutignat et Streiff-f (2015:2), « est communément perçue, avec l'âge et le sexe, comme une caractéristique fondamentale de l'identité, en l'occurrence comme une propriété qui s'attache aux individus à leur naissance et les définit comme un genre de personne ». Cette interprétation les rapproche plus de la notion d'identité ethnique.

Les définitions sont donc aussi larges et variées que contradictoires. La notion d'identité demeure ainsi encore plus complexe et nuancée, notamment du fait que de nombreux chercheurs appartenant à des domaines très différents se soient lancés dans des explications autour de cette question. Il serait alors utopique de chercher à restreindre le concept. En effet, les diverses interprétations démontrent la quasi impossibilité de réellement cerner « l'identité » qui a même engendré des subdivisions. On parle alors d'identité culturelle, d'identité ethnique, d'identité hybride, d'identité collective, etc. (Juteau, 1996 ; Legrand, 2006 ; Baudry et Juchs, 2007 ; Poutignat et Streiff-Fénart, 2015). Ceci permet alors de limiter l'identité – quoique, encore là, les limites semblent très larges et les définitions tout aussi éclatées – dans une classification théorique prédéfinie, selon l'approche que chaque personne peut vouloir prendre.

Ne serait-ce, les expériences de vie, enrichies à chaque étape, construisent un parcours unique à chaque individu et de là, contribuent à construire son identité propre. L'identité se construit ainsi à travers des choix et des préférences, exprimées ou non. Elle se construit aussi par des pratiques — comme le tourisme. Qu'en est-il donc de l'identité dans le cas des migrations, puis dans le cadre du tourisme des racines? Qu'en est-il de l'identité dans le cas d'un choix personnel d'appartenance ou de non appartenance? Qu'en est-il spécifiquement, de l'identité ethnique? Cette dernière n'est pas synonyme d'identité raciale. Même si l'appartenance à une race peut faire partie de l'ethnicité, l'identité ethnique réfère plus largement à un groupe d'appartenance culturelle, sociale et politique. Ainsi, cette identité d'appartenance se trouve confrontée parfois à des phénomènes de migration, de mémoire, de souvenirs et de retour, avec tout ce que cela implique comme changement, mixité et intrication. Il est clair que les personnes issues de la migration se retrouvent généralement confrontées à un enjeu identitaire prononcé. Juteau (2015 : 15) explique que les groupes ethniques se définissent par la croyance en une communauté d'origine et cette croyance se nourrit également de l'interaction sociale et est à son tour le fruit de la vie en commun. Suite à la nécessité d'intégration dans leur pays d'accueil et parfois même par pression, certains se trouvent face à des questionnements, des changements et des confrontations externes et internes d'affirmation de soi. Comme le mentionne Fabietti (2009: 8) « il y a [...] un processus de « réajustement » de l'identité dirigé vers une différenciation plus

poussée vis-à-vis d'autres identités ou de « fusion » avec elles ». De plus, dans le cas des migrations en contexte de guerre, cette complexité se retrouve encore plus accentuée de par la multiplicité des classifications ethniques, internes et externes – par l'individu envers lui-même et par la société envers l'individu – des personnes concernées. Le retour au pays d'origine, à travers le tourisme des racines, va également à son tour raviver la confrontation et le questionnement de l'individu sur son identité et spécifiquement l'identité ethnique dans sa définition large, tel que décrite précédemment. Il faut donc savoir s'y retrouver.

Dans ce contexte, la recherche questionne l'expérience du tourisme des racines que vivent les anciens combattants lors de leur retour dans leur pays d'origine qu'ils ont quitté. Cette étude se penche ainsi sur l'influence que peut avoir la migration et le tourisme des racines sur la construction identitaire, en se limitant toutefois au concept d'identité ethnique, étant donné l'importance de cette dimension dans le cas de figure étudié.

Pour répondre à ce questionnement, l'étude

- a) définit les anciens combattants et comment ils se distinguent dans le mouvement du tourisme des racines;
- b) recense les pratiques et activités des anciens combattants lors de leur retour dans leur pays d'origine;
- c) décrit l'apport de cette expérience touristique par rapport aux enjeux mémoriels et à la construction identitaire des anciens combattants avant et après le voyage.

Les objectifs de l'étude sont alors d'expliquer comment ces anciens combattants s'intègrent au tourisme des racines et de faire ressortir leur spécificité. Le but est aussi de relever de quelle manière cette expérience spécifique pose un certain nombre de questions par rapport à leurs motivations et à leur expérience du retour, en lien avec leur identité et leur mémoire. Ainsi, les concepts relevés sont ceux du tourisme des racines, de l'identité ethnique et de la migration.

L'approche phénoménologique-ethnologique, appuyée par des récits de vie, accompagne la réflexion tout au long de l'étude. Les résultats de la recherche vont permettre de relever une typologie et de vérifier que le phénomène est applicable également à d'autres anciens combattants dans d'autres sociétés. Le cadre théorique sur lequel repose le mémoire est en lien avec ces concepts généraux et cette approche.

Les résultats vont permettre aux acteurs de l'industrie touristique, de la société hôte, de mieux cerner les besoins de ces touristes particuliers. Elles pourront ainsi développer des produits adaptés qui répondent aux enjeux présentés, ce qui sera bénéfique aussi bien aux touristes qu'à l'industrie. Le cas échéant, l'étude contribuera du moins à une meilleure compréhension des touristes des racines de façon générale et permettra aussi à l'industrie de mieux répondre à leur demande.

L'étude propose donc un bref aperçu sur les migrations, plus spécifiquement les migrations en contexte de guerre, afin de développer par la suite sur la notion d'identité ethnique et les diverses approches en lien avec ce concept et comment ces deux notions se retrouvent à leur tour dans le tourisme des racines. Ceci permettra de mieux présenter le rôle de la migration dans la construction ou déconstruction de l'identité d'une personne, pour aborder enfin le rôle du tourisme des racines dans la continuité de cet enjeu identitaire de façon générale, puis spécifiquement par rapport aux anciens combattants.

L'étude s'organise sur plusieurs chapitres. Le premier chapitre sert de mise en contexte et de présentation de la problématique. Le deuxième chapitre porte sur l'explication de la méthodologie choisie. Il présente la méthode de collecte des données, l'approche choisie pour les analyser, les limites auxquelles la chercheuse a été confrontée lors de la collecte et de la rédaction, ainsi que la méthode d'analyse des données.

Le chapitre 3 présente le cadre théorique. Ainsi, pour répondre aux questions posées, il est important de revenir en premier sur les notions d'identité et de migration et d'établir, par la suite,

l'apport du tourisme des racines dans cette équation. Ces concepts sont donc la base du cadre théorique de la recherche. En effet, l'enjeu identitaire de ce genre de tourisme nécessite de clarifier en premier le concept d'identité, spécifiquement de l'identité ethnique, dans les situations de migrations. Ceci permettra de définir les anciens combattants qui se situent dans la migration en contexte de conflit et de guerre. Ce qui fera aussi ressortir la complexité de l'impact identitaire sur le cycle migration/retour, dans le tourisme des racines.

Le chapitre 4 porte sur l'étude de cas choisi. Ainsi, ce chapitre débute par un survol du contexte historique du Liban, ainsi que sur les identités et la migration libanaises. Il présente ensuite le contexte socio-politique actuel. Finalement, le chapitre aborde le tourisme et le tourisme des racines du Liban, en se penchant ultérieurement sur le cas des anciens combattants du Liban.

Le chapitre 5 va porter sur les résultats de la recherche. Ainsi, une analyse thématique et les clarifications dans les chapitres précédents amèneront des réponses quant à l'expérience du tourisme des racines de ces anciens combattants aux prises avec les problématiques de la migration, de leur identité ethnique et du tourisme dans leur pays d'origine.

## CHAPITRE II

### MÉTHODOLOGIE

Ce chapitre présente les outils et les techniques méthodologiques choisis afin de mener à bien la recherche. La méthodologie est le bon usage de l'ensemble des pratiques particulières que la science met en œuvre pour que « le cheminement de ses démonstrations et de ses théorisations soit clair, évident et irréfutable », explique Aktouf (1987 : 27). Elle permet de lier les observations ainsi que les données relevées, à un ensemble de connaissances scientifiques déjà validées. Elle établit donc la façon concrète de collecter les informations, tout en précisant leur nature. Elle permet de spécifier de quelles façons ces dernières seront traitées et analysées. Pour ce faire, les chercheurs ont recours à différentes méthodes de collectes et d'analyse des données.

#### 2.1 Méthodes de collecte et d'analyse

Il ne suffit pas de savoir bien utiliser les techniques et méthodes pour faire de la recherche. Encore faut-il savoir les adapter rigoureusement à l'objet de recherche et aux objectifs de l'étude (Aktouf, 1987 : 27). Cette rigueur doit se retrouver aussi bien dans le traitement des données recueillies que tout au long du processus. La méthodologie est l'utilisation convenable et pertinente de procédés adaptés pour mener à bien une étude scientifique. Ces procédés doivent alors être spécifiés d'avance. Il faut s'assurer ainsi que les instruments de collecte de données soient adéquats à l'objet de recherche et qu'ils prennent en considération les spécificités de cet objet.

Il est aussi essentiel de considérer la portée et les limites de la méthodologie adoptée. De ce fait, il faut tout aussi bien présenter les avantages de cette méthodologie, qu'être conscient des désavantages et des contraintes que les choix peuvent engendrer. Prendre en compte les limites,

permet alors de trouver des mesures alternatives afin de minimiser leur impact négatif sur le processus de la recherche.

Ainsi, toute recherche a besoin de données de diverses natures et chaque objectif de recherche nécessite des techniques de collecte et d'analyse appropriées. Le Tableau 2.1 présente les méthodes de cueillette et d'analyse choisies pour la présente étude.

Tableau 2.1. Techniques de collecte de données et méthodes d'analyse

	OBJECTIFS	CONCEPTS	DIMENSION	SOURCE	MÉTHODE DE COLLECTE DE DONNÉES	ÉCHANTILLON	MÉTHODES D'ANALYSE
SOUS QUESTION a	Valider l'appartenance des anciens combattants au tourisme des racines	Expérience et motivation Tourisme des racines	Sociale/ culturelle/ politique	Littérature	Littérature	Littérature scientifique	Analyse de contenu
	Relever leurs spécificités			Participant(e)s	Récits de vie	Participant(e)s	Analyse de contenu/ discours
SOUS QUESTION b	Relever leurs pratiques touristiques	Souvenirs / mémoire	Sociale/ culturelle/ politique	Participant(e)s	Récits de vie	Participant(e)s	Analyse de contenu/ discours
	Comprendre l'expérience vécue	Expérience Tourisme des racines			Observation terrain (journal de bord)	Participant(e)s	Analyse de contenu (journal de bord)
SOUS QUESTION c	Relever les enjeux identitaires de l'expérience	Identité ethnique Mémoire identitaire	Sociale/ culturelle/ politique	Participant(e)s	Récits de vie (avant le départ, lors du séjour et au retour)	Participant(e)s	Analyse de contenu/ discours
	Relever enjeux mémoriels de l'expérience	Expérience Tourisme des racines			Observation terrain (journal de bord)	Participant(e)s	Analyse de contenu (journal de bord)

Source : Création de l'auteur

Le tourisme des racines, en lien avec les concepts d'identité et de migration, nécessite une approche et une méthodologie adéquates, afin de permettre des résultats conséquents. La méthode dite des « récits de vie » a donc été choisie comme méthode de collecte de données. Pour Bertaux (1997 : 32), on parle de récit de vie « dès lors qu'une personne raconte à une autre personne (...) un épisode quelconque de son expérience vécue. » Million-Lajoinie (2000: 11) le définit comme étant « le produit du regard en arrière que l'on porte sur sa vie et que l'on décide de mettre en mots ». Comme le mentionne Burrick (2010: 12), « les objets de recherche peuvent se centrer sur des enjeux individuels, telle la compréhension de la construction identitaire (...) », ce qui rejoint un des objectifs de cette étude.

Puisque ce travail de recherche porte sur une étude exploratoire auprès d'un groupe rarement, voire jamais, étudié, la méthode qualitative est alors nécessaire. En effet, cette étude consiste à décrire un phénomène/une situation/une réalité plutôt qu'à en mesurer l'étendue.

De plus, l'étude du cas des anciens combattants dans le cadre du tourisme des racines implique d'aborder des événements de vie tragiques. Cela rend le tout encore plus complexe. Ainsi, il fallait faire un choix qui permette une enquête plus en profondeur, sans mettre les participants mal à l'aise. En effet, remuer le passé, les souvenirs parfois douloureux et aborder des questions de choix ethniques, politiques et identitaires, peut être délicat en soi. Par conséquent, l'approche qualitative via la réalisation de récits de vie paraissait la plus appropriée. Ces derniers permettent de s'exprimer plus librement et autorisent l'entrée dans l'intimité de l'autre, sans pour autant se faire envahissant. En effet, un questionnaire très serré ne permet pas un laisser-aller dans la narration et la personne interviewée pourrait s'y sentir comme dans un interrogatoire.

Tel que l'explique Veith (2010: 152), les récits de vie sont des « constructions a posteriori, produites dans un contexte et dans une situation d'interaction entre le chercheur et le narrateur qui opère alors une sélection et une réorganisation des événements vécus ». Même si les faits relatés sont pour certains écartés ou remémorés de façon déformée ou subjective, s'ils sont

valorisés ou dévalorisés, ces informations, gestes ou silences sont en eux-mêmes des sources de données révélatrices.

D'autre part, afin de ne pas trop se perdre dans le discours et dévier du sujet, il est tout de même utile de proposer une structure et certaines questions aux participants afin de recadrer leur récit en cours de route. Le choix s'est donc porté sur des récits de vie combinés à une entrevue semi-dirigée au besoin.

Pour permettre une plus grande aisance dans les récits, le choix de la langue à utiliser lors de la narration a été laissé aux participants. L'auteure étant elle-même Libanaise et les participants d'anciens combattants libanais, les deux parlent les mêmes langues et ce choix était donc possible. Ceci facilite d'un côté, la communication et d'un autre côté, renforce la confiance envers la chercheuse qui se retrouve être « du même bord ». D'un autre côté, ceci nécessite aussi de faire une plus grande attention à l'objectivité et à la distanciation envers les discours. Le/la chercheur(e) doit également prendre de la distance afin ne pas rentrer dans une conversation à deux, ou de ne pas se retrouver à participer activement à la narration. D'ailleurs, les récits de vie ne le permettent généralement pas. Ainsi, lors de la narration, tout est sujet à analyse : la façon de s'exprimer, le choix de la langue, les mots utilisés, les silences, les non-dits et même l'incohérence ou l'anachronisme des faits.

Outre les récits de vie, l'analyse de contenu de la littérature a servi au niveau théorique pour asseoir une définition des touristes des racines et voir de quelle manière les anciens combattants en font partie. Elle permet par ailleurs de clarifier et définir les concepts sur lesquels repose le cadre d'analyse, tel le concept d'identité ethnique et celui de migration. De plus, cette recherche documentaire et son analyse permettent de contextualiser le cas d'étude proposé.

Après avoir opté pour des outils de collectes de données et des techniques d'analyse, il faut spécifier la démarche intellectuelle qui va permettre la compréhension et l'interprétation des résultats de recherche selon une approche et une posture épistémologique prédéterminées.

## 2.2 Approche et posture

La posture épistémologique permet d'appuyer la réflexion et le raisonnement selon l'approche choisie. L'épistémologie est selon Piaget (1967 : 6), « l'étude de la constitution des connaissances valables ». L'approche est une démarche intellectuelle, une disposition générale qui situe « l'arrière fond philosophique ou métathéorique du chercheur ou de la recherche » (Aktouf, 1987 : 27). Il n'y a pas une seule façon d'approcher et de rendre compte de la réalité ou d'interpréter un travail de recherche. Les approches et postures choisies doivent se baser sur des courants de pensées qui viennent servir l'étude et faciliter l'observation et la compréhension des données, selon le domaine dans lequel s'inscrit l'objet de recherche, soit le tourisme des racines dans ce cas.

D'après Leite et Graburn (2010 : 25), « le tourisme est si profondément imbriqué dans d'autres phénomènes sociaux et culturels (du personnel au mondial, du lien familial à la relation géopolitique) qu'il ne peut guère être considéré comme une catégorie distincte de l'expérience humaine ». Pour cela, la stratégie de recherche se base sur une approche phénoménologique et ethnologique et s'appuie sur une posture socioconstructiviste. L'approche phénoménologique permet de « comprendre en retournant au vécu de l'expérience humaine » (Deschamps, 2018). La méthode ethnologique représente un processus de recherche qui étudie les comportements d'un groupe social spécifique (Gérin-Lajoie, 2006 : 74). Elle prend pour point de départ non pas la société, « mais un autre phénomène (qui paraît pourtant lui être étroitement lié) : l'action ; ou plus précisément : l'accomplissement pratique de l'action en commun telle qu'elle se réalise dans son déroulement temporel », précise Ogien (2016 :2). Quant à la posture socioconstructiviste, elle focalise sur la relation entre les individus et les contextes sociaux (Salvatore *et al.*, 2003 : 9). Les informations sont en lien avec le contexte social mais aussi avec les informations personnelles et les interactions des autres.

La phénoménologie est un courant philosophique, dont l'objectif est d'observer et de décrire le sens attribué à une expérience, à partir de la conscience qu'en a le sujet qui la vit », soutiennent

Ribau *et al.* (2005: 20). C'est sur celle-ci que l'on peut s'appuyer pour explorer l'expérience vécue selon la perception des sujets (Mark, 2005: 7). Ainsi, la pertinence de l'expérience se révèle à travers le sens que lui en donne le sujet et la façon dont il la vit. « One considers the given, even if it is real, simply as something present to one's consciousness (...) », avance Giorgi (2007: 64). Ainsi, dans le cadre de ce mémoire, l'expérience touristique est le phénomène observé et décrit selon la perception et l'interprétation qu'en font les participants, en se basant sur leur propre vécu et ressenti au niveau culturel et social. Meyor (2005 : 27) reprend cette importance donnée au sens ou à la signification attribuée au phénomène vécu et non pas à son existence réelle. Ribau *et al.* (2005: 23) estiment que le point de départ de la phénoménologie est « le sujet et son expérience vécue ». Elle privilégie la biographie, et l'histoire de vie personnelle sachant que l'expérience de chacun est unique dans le vécu et dans la description. De plus, la phénoménologie « contextualise [...] et permet d'accéder au champ phénoménal de la personne, c'est-à-dire son expérience globale [...] », précisent Ribau *et al.* (2005: 22). Ainsi, la compréhension du sujet dans son environnement et la corrélation entre son parcours de vie, ses expériences et son identité sont relevés dans les contextes particuliers et spécifiques à chaque sujet. Chaque personne va alors décrire un phénomène selon son interprétation propre et son vécu. Le même phénomène vu par différentes personnes n'est donc pas remémoré de la même façon puisqu'à la base il est perçu et interprété différemment. Ces descriptions sont donc relevées lors des récits de vie.

D'un autre côté, la phénoménologie et le recueil des données par cette approche au travers les récits de vie se basent sur la temporalité. Ceci permet de faire des liens entre l'histoire de vie des participants et les causes et effets de ces événements selon leur chronologie ou leur occurrence dans le temps. Ainsi, la sélection faite durant la narration et le retour sur l'avant, le pendant et l'après expérience touristique vont faire émerger des causalités et vont clarifier ce qui est significatif aux yeux des participants. Le récit relaté va renseigner sur ce qui fait du sens pour le sujet. « Ce qui est arrivé avant », clarifie Bertaux (1997: 72), « ne peut en effet avoir été causé en aucune façon par ce qui est arrivé après ». Ainsi, les événements de vie, entre autres la migration et l'expérience du tourisme des racines, vont façonner la personne et ses multiples expériences

vont laisser des traces plus ou moins importantes. Ces « traces » vont ressortir lors de la récolte des récits. Au moment de la collecte, il est essentiel de se départir de ses connaissances théoriques et de ses *a priori* lors de la récolte des témoignages ou récits de vie, tel que c'est le cas dans cette recherche, afin de mieux percevoir le sens ou l'interprétation que le sujet porte à son expérience. Ce n'est que dans l'étape d'analyse et de l'observation des résultats que la confrontation se fait entre les récits et le cadre théorique, donc entre le phénomène perçu par le participant et l'étude qu'en effectue le chercheur.

La procédure méthodologique de la phénoménologie, telle qu'expliquée par Meyor (2005: 27), propose trois étapes : le choix du phénomène à étudier, la collecte des témoignages, puis la lecture des données et leur analyse pour en dégager des conclusions. La méthode d'analyse de Giorgi, telle que résumée par Ribau *et al.* (2005 : 24) se déroule, quant à elle, en quatre étapes. En premier, la retranscription intégrale de l'entrevue incluant les « attitudes du participant, son langage et ses expressions est nécessaire (Ribau *et al.*, 2005 : 24). Par la suite, il s'agit d'identifier les unités de significations. Dans le cadre de cette recherche ce serait donc de relever, dans le discours, les thèmes liés au cadre théorique. Au troisième stade, il faut « rassembler, sous les unités de signification, tout ce que la personne a pu y mettre tout au long du discours » (Ribau *et al.*, 2005 : 24), donc relever tous les termes dits et non-dits en lien avec les thèmes et concepts prédéterminés et ceux qui peuvent émerger lors de la narration et de l'analyse. Enfin, il s'agit de déduire la synthèse et la présentation de l'expérience. Les résultats obtenus permettent alors de répondre aux questions posées, tout en restant circonscrit dans le cadre théorique choisi.

Par ailleurs, la phénoménologie est considérée comme une pensée subjective. En effet, l'unicité de l'interprétation du phénomène, selon les individus et leur perception des faits, fait en sorte que la formulation des histoires et des événements reste sujette à la mémoire et à l'intentionnalité du participant à l'étude. Giorgi (2007: 70) indique que « [b]asically, the outcome of the interpretation tries to uncover what was covered over by the reports of the participants ». Pourtant, la démarche scientifique et le travail phénoménologique consistent justement, selon Meyor (2005: 25), à « traduire les données empiriques en données intentionnelles et dégager la structure qu'elles contiennent de façon intrinsèque ». Dans ce cas, la spécificité du participant et

son style propre ne sont pas pris en compte, mais seule l'analyse du contenu du discours dans l'interprétation du phénomène est considérée. Donc, dans le cadre de recherche du tourisme des racines, qui renferme en lui-même des motivations subjectives, cette particularité de la phénoménologie et même des récits de vie ne seront en aucun cas des biais à la recherche. Pour cela, le participant et la chercheuse doivent se situer dans une « démarche d'intersubjectivité, dans laquelle l'attitude phénoménologique permet d'explicitier des constructions objectives à travers des composantes subjectives, soutenues par les intentions, le langage et l'empreinte socioculturelle des acteurs » (Burrick, 2010 : 13).

D'un autre côté, comme les récits de vie sont utilisés comme technique de recueil de données, la méthode s'inscrit dans un courant d'intervention qui s'étend aux théories de l'ethnométhodologie (Burrick, 2010: 12). Cette dernière a vu le jour dans les années 1960 avec son fondateur Harold Garfinkel. Cette méthode met en œuvre les acteurs dans leur vie quotidienne. En effet, l'ethnologie « s'intéresse plus précisément aux expériences de vie quotidienne des individus en tentant de mieux comprendre les pratiques sociales dans lesquelles elles s'insèrent », précise Gérin-Lajoie (2006: 73). Ainsi, à l'aide des récits, les participants à la recherche partagent leurs expériences passées et quotidiennes et font part de leur vécu au sein de contextes historiques et sociaux spécifiques. Ils donnent aussi « un sens aux pensées, aux actions antérieures et (se préparent) pour le futur en éclaircissant le passé et le présent », selon Burrick (2010 : 16). Pour Bertaux (2016 : 6), cette perspective ethnologique se traduit par le fait que la méthode de recherche combine « le recueil de récits de vie avec une observation *ethnographique* d'un ou de quelques terrains, orientée cependant vers un effort d'interprétation permanent ». La recherche ethno-méthodologique se base sur le principe que « le réel est déjà décrit par les gens. Le langage ordinaire dit la réalité sociale, la décrit et la constitue en même temps» (Coulon, 2014: 4). Dans le cas de ce mémoire, cette méthode permet de comprendre les contextes dans lesquels les participants évoluent. Elle contribue également à expliciter en premier leur choix d'entreprendre un tourisme des racines. Elle permet ensuite de relever l'impact de ces contextes passés et actuels dans le vécu de l'expérience touristique ainsi que dans l'apport de cette expérience sur l'individu lui-même dans le contexte social actuel.

L'approche choisie permet, de ce fait, de relever le rapport entre le parcours de vie des participants et leur expérience touristique en regard de l'hybridité de leur identité ethnique, en construction, et de leur mémoire en confrontation avec cette identité. Elle contribue donc à répondre aux objectifs, en se basant sur l'analyse des récits de vie, relatant des phénomènes d'influence du vécu sur le soi. De ce fait, la posture socioconstructiviste est privilégiée. Cette posture stipule que « la connaissance produite est le résultat d'interprétations partagées entre individus situés dans des contextes sociaux, culturels et physiques donnés qui orientent et influencent son élaboration » (Do, 2003 : 60). La connaissance produite suite à cette recherche est donc le résultat des interprétations des récits de vie des anciens combattants situés dans des contextes sociaux et culturels particuliers.

Ainsi, une approche à la fois phénoménologique et ethnologique permet de relever les enjeux propres à l'expérience du tourisme des racines des participants. Elle contribue spécifiquement à une meilleure compréhension de l'expérience des anciens combattants lors de leur retour à leur pays d'origine et éclaire ses aspects en lien avec leur identité ethnique. Elle permet alors de répondre à la problématique à savoir comment les anciens combattants s'inscrivent dans le cadre du tourisme des racines et surtout de quelle manière leur expérience touristique contribue à la construction de leur identité par les dimensions mémorielles de l'expérience de voyage.

Après avoir clarifié dans cette partie les courants de pensée qui vont servir à interpréter les résultats, la section suivante revient en détails sur la méthode de collecte des données utilisées et de quelle façon elle a été appliquée concrètement dans le cadre de cette étude.

### 2.3 Collecte des données

Outre la littérature scientifique, la collecte des données pour cette étude a été réalisée, tel que mentionné précédemment, au moyen des récits de vie et des observations sur le terrain. Les récits

sont relatés par les participants : quatre hommes et une femme. La chercheuse a également réalisé des observations sur le terrain tout au long du processus de la recherche.

### 2.3.1 Les récits de vie

Les récits de vie consistent pour un narrateur à raconter à une autre personne « tout ou partie de son expérience vécue », explique Bertaux (1997 : 6). Le but de ces derniers est « d'explorer les formes et les significations des constructions biographiques individuelles dans leurs inscriptions sociohistoriques » (Delory-Monberger, 2005 : 13).

Cette technique a surtout émergé avec l'école de Chicago dans les années 1920. L'histoire orale ou histoire de vie, comme l'explique Lebnan (2015 : 50), s'est intéressée initialement à chercher des événements cachés ou non connus dans l'histoire traditionnelle, ou historique. Il ajoute qu'au fil de la pratique, l'histoire orale (ou récit de vie) s'est développée et permet actuellement « l'accès à un réseau de significations étendu » (Lebnan, 2015 : 50). La méthode des récits de vie a ensuite posé certains enjeux à la sociologie, en raison de leur singularité et de la méthode de collecte et d'analyse du matériau (Chanfrault-Duchet, 1987: 13), notamment dans les approches prisées par les chercheurs qualitatifs versus les chercheurs quantitatifs (Houle, 2003: 319). Ne serait-ce, il n'est plus besoin de nos jours de démontrer l'importance de cette méthode de recherche ou son efficacité ni de dénombrer le nombre d'études qui ont « privilégié ce type de matériau », précise Houle (1997: 7). En effet, les données relevées durant les récits, subjectives, ne sont pour autant pas un biais dans la recherche et peuvent tout aussi bien servir de matériel à analyser (Ribau *et al.*, 2005: 23). Même si le cas étudié est unique, tant que les résultats sont établis de façon méthodique et minutieuse, « la réalité en est autrement certaine que quand, pour la démontrer, on l'illustre de faits nombreux, mais disparates, d'exemples curieux, mais confusément empruntés aux sociétés, aux races, aux civilisations les plus hétérogènes », assure Mauss (1966 : 391 cité dans Houle, 1997: 16). Ainsi, des récits de vie, on peut identifier trois réalités (Bertaux, 1997 : 68) : la réalité « historico-empirique » que l'on retrouve dans les diverses situations objectives du participant et de la façon dont il les a vécues,

la « réalité psychique et sémantique, (...) ce que le sujet sait et pense rétrospectivement de son parcours biographique et enfin la « réalité discursive du récit » qui réfère à ce que le participant décide de dire lors de la narration de son parcours. Avec la reconstitution finale des récits, incluant le discours et les non-dits, la reconstruction chronique et diachronique, l'analyse permet alors d'accéder à une objectivité et de poser des hypothèses pertinentes et conclusives. Ainsi, « la scientificité du récit de vie se situe dans son authenticité », précise Lainé (2007: 143). Cette authenticité découle du fait que les participants ont l'intention de dire la vérité sur eux-mêmes et leur vécu lors de la narration. Elle est certes authentique par rapport à eux, mais elle est confortée dans le désir et le souci de décrire fidèlement les faits. De plus, les récits de vie sont des témoignages personnalisés d'événements historiques ou de fragment d'Histoire et de société. Les faits relatés sont facilement vérifiables en eux même et, comme l'explique Bertaux (2016 : 11), s'il y a plusieurs participants, les différents récits vont se recouper, se consolider et se confirmer mutuellement et « si l'un des narrateurs avait fabulé, ce qui en pratique est très rare, cela se verrait immédiatement ».

Le narrateur relate donc un phénomène, une expérience personnelle, dans ce qui pourrait ressembler à une biographie. Pourtant, l'efficacité de la méthode du récit de vie ne nécessite pas une biographie complète détaillée. Il n'est pas non plus requis de suivre une chronologie parfaite. En effet, selon Rhéaume (2008: 65), les récits peuvent également porter sur « un fragment, une période ou une série d'expériences de la vie propre de la personne narratrice ». Ils devraient permettre de « rendre compte des modes de vie comme du vécu, (...) de saisir et d'analyser comment est perçu, senti, vécu et théorisé dans un récit, le rapport symbolique qui, par le biais du jeu identitaire, relie l'individu au groupe, à la communauté et plus largement, à la société », estime Chanfrault-Duchet (1987: 12). Cette technique de collecte d'informations propose une relation entre observation et enquête de terrain d'un côté et construction de modèles d'interprétation, d'élaboration d'hypothèses et de théorisation continue d'un autre (Bertaux, 1997 : 101). Elle permet d'établir ainsi un nouveau rapport avec la société qu'elle étudie. Les personnages révèlent ainsi les rapports sociaux et les relations culturelles de la vie quotidienne dans une société. Leurs récits vont alors « saisir le vécu social, le sujet dans ses pratiques, dans la

manière dont il négocie les conditions sociales qui lui sont particulières », précise Balandier (2013: 10). Chaque individu relate ce qu'il estime être une réalité, en fonction de son approche personnelle, de ses souvenirs et de son imaginaire propre et qui sont tous empreints de symboles, de culture et de contextes socio-économiques spécifiques. Pour Tephany (2013: 2), le récit est donc un « point de vue sur le réel qui renvoie à une expérience singulière dans un contexte historico-social, politique et culturel ». Mais ce point de vue sur le réel n'en fait pas une fiction. Confrontés à des actualités historiques, les récits de vie contribuent à relever des impacts sociologiques, psychologiques et même économiques en lien avec les faits relatés.

Certains auteurs, dont Legrand (1993), distinguent entre l'histoire de vie et les récits de vie. D'après lui, l'histoire de vie ou l'histoire serait à caractère objectif alors que le récit de vie serait la « recomposition narrative de cette vie, ou de cette histoire » (Legrand, 1993: 179). Dans le cadre de cette étude, les récits de vie sont bien utilisés comme outils pour relater des faits personnalisés et retracer l'histoire.

Le savoir du sujet-narrateur-observé a alors une valeur réelle. Le cadre théorique établi va permettre l'analyse des récits. Le passage de la subjectivité et de la singularité à l'objectivité, puis à la construction d'un nouveau savoir entraîne à son tour une nouvelle généralisation théorique. Les récits de vie deviennent donc une base de données qu'il convient de mettre en forme et d'analyser pour aboutir à des conclusions plus englobantes. En effet, « le récit ou l'histoire d'une vie », selon Houle (1997: 9), « ne renvoie pas qu'au vécu d'un sujet, il est aussi et dans le même temps le récit ou l'histoire de la vie en société ».

Dans le cadre de ce mémoire, ce sont donc les anciens combattants qui relatent le phénomène, l'expérience traversée dans les contextes de guerre, de migration et de tourisme qu'ils ont vécus personnellement. Ils ne se contentent pas de raconter des faits historiques ou généraux rendus communs publiquement. Ils s'approprient l'histoire et se présentent comme témoins d'événements vécus par toute une population, mais en y apportant leur propre vérité et leurs propres perceptions. Les moindres petits détails remémorés contribuent alors à la reconstruction

de l'Histoire. Les récits relevés se retrouvent ainsi teintés des particularités propres à chaque individu. Le narrateur donne alors un sens unique à son expérience vécue et tente de la retransmettre oralement de façon plus ou moins structurée. Le récit de chacun des participants est en premier une source d'information très importante, mais comme l'explique Burrick (2010: 21), l'intérêt de ce récit « n'est pas le contenu des faits relatés mais bien l'identité qui se dégage de cette réflexivité ». Cette identité va se révéler et va contribuer à bâtir la réflexion et l'analyse de ce concept en lien avec le tourisme des racines. Le récit de vie reste donc un outil de collecte et en même temps un objet à décortiquer pour les fins de la recherche. La connaissance, comme le précise Houle (2003 : 328), est « un processus social qu'il faut d'abord reconstituer puis décrire avant de l'analyser [...] ». Cette connaissance est reconstituée et décrite au travers, entre autres, des récits qui sont par la suite croisés et analysés pour aboutir à des résultats et atteindre les objectifs de la recherche.

Ainsi, dans le cadre de cette étude, cette technique de recueil de données est privilégiée étant donné que le contenu des récits fait apparaître « l'impact des événements et des liens sociaux sur l'itinéraire [des participants]; et ainsi sur la construction de leur identité au travers du récit » (Million-Lajoie , 2000: 15). Ceci permet donc de vérifier le lien entre l'expérience de vie et ensuite celle du tourisme des racines, sur l'identité des participants, si lien il y a.

Du côté pratique et méthodologique, certains critères ont été établis afin d'optimiser l'usage des récits de vie en tant qu'outils de recueil de données. En effet ces derniers peuvent être lancés en demandant tout simplement au participant de raconter sa biographie de façon linéaire, en narration continue sur une ou plusieurs séances ou ils peuvent être plus restreints pour mieux servir le sujet de la recherche.

De ce fait, pour garder le sujet plus centré, certains thèmes ont été donnés d'avance. Ces derniers ont été sélectionnés suite à l'analyse de la littérature qui a permis de préciser les notions et concept à clarifier lors des récits. De plus, comme il s'agit du tourisme des racines d'anciens combattants, les thèmes relèvent de l'avant et après migration, de l'avant, pendant et après

tourisme et se basent aussi sur les choix de vie durant ces différentes étapes. Ces précisions s'avèrent importantes pour éviter un laisser-aller vers un débat politique ou vers une discussion sur les actes de guerres ou les tragédies que les participant(e)s ne voudraient d'ailleurs sans doute pas aborder. D'un autre côté, la liberté laissée aux participant(e)s leur donne aussi le choix de s'y pencher s'ils en ressentent le besoin. Les récits de vie ont été complétés par une observation sur le terrain assurant ainsi une triangulation entre les diverses données recueillies.

### 2.3.2 Observation participante sur le terrain

Le but de l'observation participante est d'approfondir les récits et de les poursuivre dans un contexte pratique. Cela permet aussi d'observer l'expérience vécue et de témoigner de la confrontation sur le terrain. Cette observation est considérée comme périphérique. Selon Adler et Adler (1987: 36), l'observation participante nécessite un certain degré d'implication pour saisir ce qui se passe de l'intérieur, mais sans pour autant se retrouver au centre des activités. Cette distanciation est nécessaire pour maintenir un détachement et empêcher une implication trop personnelle qui pourrait biaiser la recherche.

Dans le cas spécifique de cette étude, l'observation devait se faire au Liban avec deux ou trois participant(e)s de Montréal. Pour des raisons logistiques, cela n'a pas été possible. Une seule participante venue en vacances de France, a alors été sélectionnée directement au Liban. L'observation devait se faire lors de ses activités touristiques sur place et en fonction de ses disponibilités. Mais, en raison de contraintes de la participante et dû à la situation politique et sécuritaire dans le pays au moment de l'enquête terrain, l'observation n'a finalement pu se faire que sur une seule journée.

Lors des terrains, les impressions et témoignages relevés tout au long des observations ont été rapportés au fur et à mesure dans le journal de bord de la chercheuse. Ce dernier sert à y décrire les comportements, les paroles, les expressions, les sentiments et émotions apparentes, mais aussi

des résumés des conversations, dites de terrain, avec le participant. Ce journal a aussi servi à noter les informations relevées concernant les activités en lien avec le tourisme des racines au Liban, suite à des conversations avec les gens du milieu touristique. Il s'est avéré utile pour retranscrire les événements et actualités du moment et les observations personnelles sur le terrain. Ceci permet d'expliquer par la suite certaines limites de la méthodologie et de la recherche. Ces dernières sont présentées plus loin dans le chapitre. Les informations notées dans le journal font également partie des données analysées et croisées avec les récits des participants pour enrichir le contenu.

### 2.3.3 Sélection des participants et déroulement des récits de vie

Cinq participant(e)s ont au final participé à cette recherche, soit quatre hommes et une femme. La seule participante (F1) a été sélectionnée dans l'entourage de l'auteure au Liban. Comme il n'y avait pas beaucoup de femmes combattantes, il a été plus difficile d'en trouver une qui pourrait témoigner. En effet, dans l'armée libanaise officielle, leur rôle était plutôt administratif. Dans les milices, à part quelques-unes qui ont pris les armes, les autres se contentaient de travail administratif, de logistique ou de renseignements. La participante (F1), dans la quarantaine, faisait partie, quant à elle, des volontaires de l'armée libanaise et était militante dans un groupe de résistance secret. Elle confirmera d'ailleurs la présence largement minoritaire des femmes dans les groupes armés. « Il y a eu des femmes qui ont vraiment combattu sur les fronts, mais elles ne sont pas nombreuses », a-t-elle confiée à la chercheure, ajoutant « qu'il y en a de très connues même. Surtout dans les milices ».

Le bouche à oreille permet de recruter le deuxième participant, H2 à Montréal. L'effet boule de neige contribue ensuite à trouver H3 et H1. Une annonce dans les réseaux sociaux parmi les contacts de la chercheure a complété le tout et a permis de sélectionner H4.

Les entrevues ont été effectuées séparément et différemment selon les participant(e)s. Deux ont été réalisées à Montréal, une au Liban et deux par vidéo conférence avec des participants aux

États-Unis. La durée des rencontres a varié de deux à quatre heures. Les entrevues ont été enregistrées pour faciliter leur retranscription et permettre ainsi une meilleure analyse des propos (paroles) mais aussi des silences, lors des récits.

Après avoir établi les données socio biographiques de base, les participant(e)s reviennent sur les moments charnières qui relient leurs expériences de vie à celles de leur statut d'anciens combattants, tout en répondant à certaines questions qui servent uniquement de ligne directrice tout au long de la narration.

Les participant(e)s sont alors questionné(e)s en premier sur leur vie passée. Ils vont ainsi ressortir tous leurs souvenirs et témoignages de leur vie au Liban. Ils passent ensuite aux circonstances et raisons de leur migration, puis ils parlent de leur vie dans leur pays d'accueil. Cette première étape se penche sur les thèmes de la préparation au voyage et des motivations du retour. Les résultats permettront de répondre à la première sous-question, celle de présenter comment les anciens combattants se distinguent dans le mouvement du tourisme des racines, tout en abordant déjà les thèmes de l'identité et de la mémoire.

Dans un deuxième temps, les entretiens se poursuivent sur le retour de leur expérience touristique. À cette étape, la discussion se déroule autour de l'expérience proprement vécue, de l'après-voyage et des apports de cette expérience sur leur vie actuelle, spécifiquement en lien avec la question d'identité et d'appartenance. Ceci sert à répondre aux sous-questions b et c (mentionnées en introduction) et à se pencher sur les enjeux identitaires liés à leur expérience touristique.

Par ailleurs, les questions ouvertes sur leurs souvenirs incitent certains participants à ressortir, lors des entrevues, d'anciennes photos ou autres éléments (articles de journaux, cartes d'affiliation à leur ancien parti politique, etc.) de leur passé. Ces supports visuels permettent de faciliter la mise en contexte et le développement du discours autour de la question de la mémoire et du souvenir.

Le choix de la langue des entretiens est fait spontanément. Certains demandent s'ils pouvaient répondre en libanais, d'autres commencent en français ou en anglais, puis passent au libanais en cours de route. Ainsi, ces narrations sont faites dans un mélange franco-libanais ou anglo-libanais. Il a donc fallu faire attention lors de la traduction et de la retranscription de ne pas se perdre entre le sens réel et figuré du dialecte libanais, l'une des limites à l'étude.

#### 2.4 Biais et limites de l'étude

Toute étude comporte des contraintes et des limites. Ces contraintes peuvent se retrouver à différentes étapes durant l'étude et peuvent compliquer le travail de recherche. Elles peuvent dans certains cas ralentir le processus et nuire aux résultats de l'enquête. Être conscient de ces limites permet alors de les contourner et de trouver des alternatives, quand cela est possible. Comme le mentionne Aktouf (1987 : 41), il faut « expliciter d'où l'on part précisément et où on veut arriver précisément », tout en se questionnant sur les frontières méthodologiques et théoriques que l'on s'impose et sur les limites liées aux moyens disponibles, tels les déplacements, le temps, les enquêtes sur le terrain et les finances.

La plus grande limite dans cette recherche a donc été de trouver des participants dans un « avant » et un « après » retour au pays. La distance géographique entre la chercheuse et son terrain, les limites de temps et des restrictions budgétaires ont diminué les chances de pouvoir réellement faire concorder les emplois de temps des différents participants et de la chercheuse dans un seul voyage. Bien qu'il soit plutôt aisé de trouver des anciens combattants à interviewer, compte tenu que beaucoup de Libanais l'ont été, il reste plus difficile de faire coïncider leur voyage en tant que touristes des racines avec la période établie pour effectuer cette étude. De ce fait, le choix de suivre les participant(e)s a dû être changé pour faire des entrevues avec des personnes uniquement à leur retour du voyage. Pour certaines, ce sont des récits de vie autour de voyages effectués un peu plus dans le passé. Une seule personne a pu être rencontrée lors de son voyage au Liban, mais la situation sécuritaire n'a pas permis de faire les observations prévues tout au long de son séjour et l'enquête s'est résumée à une seule entrevue.

D'un autre côté, la situation même au Liban et le contexte socio-politique en changement continu ont rendu les rendez-vous difficiles à prendre. Entre la situation sécuritaire et les événements politiques au pays, les participants préféraient attendre ou reporter les entrevues en attente de voir le dénouement de ces événements. La question d'identité ethnique et d'affiliation étant au cœur de la recherche, toutes les transformations et nouvelles coalitions politiques ne pouvaient qu'affecter et influencer les récits. Les ennemis du passé devenaient des partenaires, de nouvelles ententes se faisaient et donc à un moment certains participants attendaient, entre autres, l'issue des listes électorales (élections prévues pour le 6 mai 2018) pour se prononcer. Ainsi, l'identité politique restait très fragile et changeante. Cette prudence et cette quasi influence totale des affiliations politiques se présentaient comme une autre limite assez importante pour la recherche. Il semble qu'il aurait fallu attendre un état de stabilité interne au pays d'origine pour permettre à cette recherche d'avancer plus vite. Cette situation précaire a aussi rendu certains participants hésitants à collaborer pour des raisons de sécurité. La confidentialité de l'étude les a rassurés et a permis d'obtenir leur consentement.

Par ailleurs, le choix des récits de vie, bien qu'ils permettent une liberté dans le discours, peut aussi mener à de longues rencontres et des narrations qui ne sont pas nécessairement pertinentes avec le sujet de recherche. En effet, lors d'une des entrevues, la conversation a mené plus sur la narration de faits de guerre, de position historique politique et d'actes d'héroïsme du participant dans son ancienne vie, que sur son expérience touristique. Ces informations sont importantes et permettent de mieux comprendre l'évolution de la personne. Elles servent aussi à valider une des motivations du tourisme des racines en lien avec le sentiment de nostalgie du passé. Mais, bien que le récit soit passionnant, il fallait de temps en temps recentrer la conversation afin de pouvoir aborder le cœur du sujet qui est le tourisme des racines.

De plus, la culture libanaise implique automatiquement des débats politiques lors de rencontres entre des compatriotes, même si ces derniers ne se connaissent pas nécessairement. Une rencontre entre un(e) participant(e) et la chercheuse peut donc mener rapidement à une discussion politique. La recherche de l'approbation de l'auteure pour corroborer la narration des faits, ou le désir de connaître son positionnement, demeurent aussi des éléments à prendre en

considération. En effet, cette situation s'est présentée lors de quatre des rencontres avec les participant(e)s. Cela a nécessité de trouver des moyens diplomatiques pour contourner la réponse directe et l'implication personnelle de l'auteure. Un travail de distanciation s'est avéré alors très important lors des entrevues pour maintenir l'objectivité et la neutralité de la conversation.

Ce travail de distanciation s'est également avéré nécessaire compte tenu des origines libanaises de la chercheuse qui devait éviter de s'assimiler et de se mettre dans la peau de ses participant(e)s, ou d'être affectée personnellement par les histoires de guerre vécues, auxquelles elle aurait pu s'identifier. Il fallait aussi prendre du recul et éviter de poser un jugement sur les choix de vie et les actes de guerres commis par les participants.

Par ailleurs, certaines informations étant assez personnelles et confidentielles, il faut rassurer les participants afin qu'ils se sentent à l'aise lors des rencontres. Pour cela la considération éthique était d'autant plus importante dans ce genre de sujet de recherche délicat.

## 2.5 Considérations éthiques

Tous les projets de mémoires, à l'UQAM, doivent être soumis à un examen éthique. La certification éthique a été accordée à condition de préserver la sécurité et l'anonymat des participant(e)s. Ainsi, afin de garder leur anonymat, les noms des participant(e)s ont été remplacés par des codes. Seule la chercheuse a alors accès à leur réelle identité.

Les participants étaient libres de ne pas répondre à certaines questions ou de ne pas donner des détails sur leur vie passée, si cela venait à les déranger au niveau psychologique ou autre. Ils étaient également libres de mettre fin à leur participation à l'étude en tout temps, s'ils le jugeaient nécessaire et ce, sans avoir à se justifier.

De plus, la chercheuse a pris soin d'éliminer de la retranscription partielle des récits, tout indice qui aurait permis de laisser percevoir ou de deviner l'identité des participant(e)s.

## 2.6 Méthode d'analyse des résultats

La collecte des données est suivie par leur analyse. L'analyse doit permettre de pouvoir répondre aux objectifs de la recherche et d'aboutir à des résultats utiles. Comme l'explique Gauthier (2016 : 81), « la constitution de données et l'analyse sont deux opérations constantes et conjointes ». Aktouf (1987 : 45) précise que l'étape de l'analyse « consiste à effectuer un travail de manipulation et de traitement des données nettoyées ». Toujours selon Gauthier (2016: 79), elle représente « les efforts du chercheur pour découvrir les liens à travers les faits accumulés ».

Le choix s'est ainsi porté sur une méthode d'analyse à la fois inductive et déductive. D'ailleurs, ceci est naturellement le cas en ce qui concerne l'analyse des récits de vie. Un raisonnement déductif se base sur des connaissances connues d'avance et que l'on cherche à généraliser et à appliquer sur une situation particulière. La méthode inductive va, quant à elle, partir de situations et d'observations inédites pour construire une généralité, en se basant sur un raisonnement et un cadre théorique. Ainsi, comme l'explique Veith (2004: 2), l'« approche épistémologique biographique [dont les récits de vie] est inductive ou déductive, ou les deux à la fois, dans une itération entre théorie et analyse des données du terrain ». De ce fait, dans un système déductif, la théorie – l'analyse de la littérature – permet de situer les anciens combattants en tant que touristes des racines. L'analyse des données, récoltées lors des récits de vie ainsi que sur le terrain, va en relever les spécificités et évaluer l'expérience vécue ainsi que ses effets sur les participants, dans ce qui serait le système inductif. Ainsi, plusieurs méthodes sont combinées pour analyser les données et présenter les résultats.

Afin de comprendre un récit de vie, il faut pouvoir le réinsérer dans « le temps historique collectif » (Bertaux, 1997 : 78). Ainsi, afin de comprendre la particularité des anciens combattants et de pouvoir analyser leurs récits de vie, il faut en premier connaître et comprendre l'histoire collective de leur pays. En conséquence, un aperçu du contexte historique libanais sera présenté. Ceci permettra alors de dévoiler les circonstances qui ont mené ces personnes à prendre

les armes et à savoir d'où elles sont issues. Cela va surtout contribuer à clarifier la complexité des choix de vie et des choix politiques (et ethniques) de ces combattants. Cet aperçu va ainsi servir à comprendre comment la répartition confessionnelle a été établie dans ce pays, ce qui a contribué à la création des divers partis politiques et donc des diverses affiliations identitaires. Comme ces répartitions subsistent encore, elles continuent donc à avoir un impact sur les choix identitaires et ethniques. Cette partie de l'étude va également permettre la validation des faits et des données rapportées par les participants, eux-mêmes témoins personnels de cette période de guerre. Ainsi, selon une méthode narrative, une partie des récits de vie est déconstruite pour être reprise de façon linéaire. Elle va relater le contexte de la guerre selon la vision des participants et va corroborer les informations relevées dans la littérature. Cette reconstruction se fait selon les convergences et les points communs relevés dans les discours. Elle permet aussi de confirmer certaines informations théoriques.

D'un autre côté, en faisant une triangulation entre les observations des participants, leurs récits de vie et la littérature, il est possible de relever les spécificités des anciens combattants dans le tourisme des racines et de valider les résultats. Ainsi, une première analyse thématique des récits de vie permet de découvrir les thèmes communs de chaque récit et les réponses selon ces thèmes. D'après Bertaux (1997 : 91), cette analyse sert par la suite à comparer les contenus des passages d'un récit à l'autre. Elle est suivie par une analyse plus structurale qui va recoder ces thèmes déterminés selon l'avant, le pendant et l'après expérience touristique. La découverte des récurrences se fait donc ensuite grâce à l'analyse comparative entre les divers récits de vie et est présentée dans l'étude de cas. Ces récurrences et points communs vont alors confirmer ou infirmer les hypothèses posées autour des effets du tourisme des racines sur la perception identitaire personnelle des anciens combattants. Ainsi, la chercheuse relève des indicateurs lors de l'analyse des discours. Ce sont des termes ou phrases mentionnées par les participant(e)s lors de leurs récits de vie qui servent d'instruments de mesure lors de l'analyse. Ils sont classés par la suite en fonction des thèmes pré-établis et en fonction des étapes des récits de vie. Ces derniers sont, tel que mentionné, séparés en deux étapes, l'avant départ et l'après retour. Si d'autres thèmes apparaissent lors des récits, ils sont également rajoutés. Cette classification va permettre de répondre directement aux sous questions de la recherche.

Ainsi, le rôle de la méthodologie est de pouvoir objectiver et expliquer des actes par des observations. Ces observations sont par la suite liées à des connaissances préétablies ou des connaissances en construction. Ainsi, le choix méthodologique a été influencé par la particularité de l'objet de recherche, qui est assez subjectif et complexe en soi. La méthode devait permettre aux participants de s'exprimer librement et sans restriction. Les récits de vie sont apparus donc comme la méthode d'investigation la plus appropriée. Cette approche qualitative contribue de façon efficace à la circonscription du sujet, subtil et délicat, tout en autorisant des particularités et des analyses en profondeur. De plus, les observations sur le terrain et l'analyse de la littérature complètent la documentation et permettent une restructuration et une objectivation des données.

Le prochain chapitre porte sur le cadre théorique élaboré afin d'appliquer correctement cette méthodologie et d'analyser les données et les résultats. Cette partie permet de définir les concepts théoriques sur lesquels l'analyse et la réflexion vont se baser. Comme l'explique Aktouf (1987: 24), « les concepts sont à la théorie ce que les faits sont à la réalité ». Ces concepts doivent être définis, recadrés et précisés pour chaque étude, selon la particularité, l'aspect et l'angle d'observation de l'objet de recherche. Ils vont alors former des unités sur lesquelles va « s'articuler la théorie » (Aktouf, 1987 : 25).

## CHAPITRE III

### MIGRATION, IDENTITÉS ET TOURISME DES RACINES (CADRE THÉORIQUE)

La plupart des gens qui quittent leur pays choisissent un jour ou l'autre d'y revenir de façon temporaire ou permanente. Cette migration peut influencer leur identité. Le cadre d'analyse proposé pour étudier ce phénomène du tourisme des racines consiste à définir les concepts de migration et d'identité. Par le fait même, il définit le tourisme des racines. Le concept de migration est restreint afin de clarifier plus précisément la migration en contexte de guerre. Pour sa part, la notion d'identité étant assez vaste et très diversifiée dans ses définitions et approches, le choix s'est porté sur l'identité ethnique. C'est cette dernière notion qui est développée pour les fins de l'étude, tel qu'expliqué plus loin. Par après, la chercheuse établira un lien entre l'identité ethnique et les migrations. Quant au tourisme des racines, il est présenté de façon générale. Il est à son tour croisé avec les notions de migration et d'identité ethnique, afin de permettre l'analyse des données en s'appuyant sur le cadre théorique établi en fonction des objectifs de la recherche.

Comme la particularité et la base du tourisme des racines impliquent des migrants qui retournent à leur pays d'origine en visite, le concept de migration sera clarifié en premier.

#### 3.1 Migrations et migrations en contexte de guerre

Selon les Nations Unies (ONU), les migrants internationaux sont des personnes vivant dans un pays autre que celui où elles sont nées (UNESCO, 2017). Déjà en 1995, Simon (1995: 3) estime à 130 millions de personnes (incluant les réfugiés) la population migrante dans le monde. Selon une dépêche du service d'information de l'ONU (CAONU, 2016), ce chiffre aurait atteint 244 millions en 2015, soit une augmentation de 41% par rapport à l'an 2000. En réalité, plusieurs

facteurs ont porté ces populations à s'exiler pour s'installer dans des terres d'accueil. Selon Simon (1995: 31), « ces migrations forcées, car placées sous l'empire de la nécessité absolue, déplacent des masses de populations de tous âges, de toutes conditions économiques et sociales ». En bref, selon une classification du Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement – Terre Solidaire (CCFD, 2013), les personnes migrent pour quatre motifs principaux : le travail (immigration dite économique), rejoindre la famille, afin de trouver asile et pour fins d'études.

Des facteurs aussi bien « économiques, tels que les crises ou les famines, [que] des facteurs politiques, tels que les guerres (...), ont déclenché des départs de population à travers le monde », souligne Lepape (2015: 11). Gilmartin (2008: 1838) rejoint cette idée en expliquant, à son tour, que les raisons des migrations sont généralement dues à la pauvreté, au contexte économique ou aux conflits. Quant à la migration en contexte de guerre, elle est selon Dumont (2015: 4) liée aux génocides (arménien, juif, rwandais, cambodgien), aux guerres internationales ou civiles et peut aussi être engendrée par la fuite d'un régime politique en place. Il existe environ 20 millions de personnes dans le monde qui ont fui des contextes de guerre et de violence et qui ne sont toujours pas retournées chez elles (Simon, 1995: 31, 32). Ce chiffre a sûrement augmenté en 2018.

En effet, selon un rapport des Nations-Unies (UNHCR, 2018), les déplacements forcés suite à des conflits et à la persécution ont atteint le chiffre record de 68,5 millions de personnes déracinées, soit 44 500 personnes par jour, dont près de 25,4 millions de réfugiés. Soulignons que le statut de réfugié est différent de celui de migrant. L'ONU (UNESCO, 2017) définit les personnes réfugiées comme celles qui ne peuvent pas retourner dans leur pays d'origine par crainte de persécution du fait de leur race, de leur religion, de leur orientation sexuelle, de leur nationalité, de leur appartenance à un certain groupe social ou de leurs opinions politiques. À l'opposé, les migrants choisissent de quitter leur pays mais peuvent y retourner (UNESCO, 2017). Certaines personnes qui immigreront par peur de persécution ou à cause d'une guerre et qui sont donc considérées comme des réfugiés à ce moment, pourraient, après un certain temps,

retourner dans leur pays d'origine, si le contexte et la situation politique changent. Les migrations en contexte de guerre ne créent donc pas nécessairement des demandeurs d'asile ou des réfugiés officiels. Elles sont tout de même à distinguer du phénomène migratoire plus global quant aux conséquences sur les personnes concernées, tel que cela sera expliqué plus tard. Ce phénomène migratoire spécifique affecte d'ailleurs de plus en plus de pays. Les données changent ainsi selon les années. En 2018, les pays les plus concernés par la migration sont la Syrie, l'Afghanistan et le Soudan du Sud, mais le phénomène migratoire touche aussi des pays d'Amérique latine (Honduras, Salvador, etc.) et même d'Europe tel que l'Ukraine (UNHCR, 2016).

Qu'elles soient réfugiées ou migrantes en contextes de guerre, ces personnes n'ont, la plupart du temps, pas de choix que de quitter leur pays. « [D]u fait de leur non-choix et du contexte traumatisant de la migration », aux dires de Lamotte (2014: 6), leur situation n'est pas la même que pour celles qui décident de partir de leur plein gré. Leurs expériences passées ne peuvent que laisser des traces dans leurs choix de migrations et même dans la construction du « soi » dans leur nouveau pays d'accueil (Gilmartin, 2008 ; Ralph et Staeheli, 2011 ; Lamotte, 2014 ; Phillips et Robinson, 2015 ;). Lamotte (2014 : 7) considère que la plupart des réfugiés se retrouvent dans des situations de « trauma à leur arrivée dans le pays d'accueil, en raison du déracinement de leur pays d'origine et des épreuves difficiles qu'ils ont traversées ». Pour Gilmartin (2008: 1839), ces expériences « are shaped by and in turn shape migrant identities ». Ce contexte fait que leur témoignage du passé et des expériences vécues reste difficile à oublier ou à surpasser (Agier, 2002 ; Saillant *et al.*, 2008 ; Lamotte, 2014 ). Malgré tout, le migrant, quelles que soient les raisons derrière son départ, est avant tout un être humain qui s'identifie à travers une appartenance ethnique liée à sa culture d'origine, son pays ou le pays de ses ancêtres. De la même façon, il peut tout aussi bien s'identifier à la culture de son pays d'accueil. Cette identité ethnique est donc confrontée à un entre deux, dans le meilleur des cas.

Il existe d'ailleurs une relation entre identité, migration et tourisme des racines à travers le transnationalisme (Gilmartin, 2008 ; Hyndman-Rizik, 2010 ; Ralph et Staeheli, 2011). Ainsi,

selon Ralph et Staeheli (2011: 521), « [m]igrants' transnational identities shows how home is simultaneously lived both 'here' and 'there' ». Cette simultanéité se fait entre les identités transnationales des deux côtés : soit d'un côté l'identité collective et individuelle du pays d'accueil et de l'autre côté, la ou les identités ethniques du pays d'origine (ethnique par rapport à la masse du pays d'accueil, mais aussi ethnique par rapport aux multiples ethnicités dans le pays d'origine). Cette double ethnicité est plus accentuée chez les migrants issus de pays en guerre, étant donné que l'appartenance politique fait partie aussi de l'identification ethnique. En effet, la politique se positionne généralement par rapport à des enjeux sociétaux et des idéaux spécifiques. Les affiliations politiques sont donc un choix qui reflète un sentiment d'appartenance à tel ou tel idéal. Elles vont contribuer alors à la construction identitaire de la personne par rapport aux autres et par rapport à elle-même. Tel que l'explique Weber (1968: 389), « it is primarily the political community, no matter how artificially organized, that inspires the belief in common ethnicity ». De plus, quand ce sentiment mène à des actions directes, il devient une composante essentielle de la personne et de son identité.

Afin de discuter des résultats de l'expérience touristique lors du retour au pays d'origine qui suit ce genre de migration et en regard des enjeux identitaires qu'elle engendre, il faut commencer par clarifier la notion d'identité mais plus spécifiquement, l'identité ethnique.

### 3.2 Identités ethniques

L'identité ethnique confère un sentiment d'appartenance basé sur les origines, la culture, la religion, la communauté et même parfois les caractéristiques physiologiques (couleur de la peau et autres spécificités physiques). Pour Baudry et Juchs (2007: 160), elle apparait «comme une réalité fondamentale et universelle de la vie sociale, ce qui revient à postuler de manière implicite que l'identité est une donnée immuable et naturelle ». Mais l'identité ethnique n'est pas uniquement synonyme de race et ne peut simplement être limitée, par exemple, à une couleur de peau. Une personne de couleur noire vivant au Canada aurait déjà, a priori, un seul point en

commun avec une personne de couleur noire vivant dans autre un pays : la couleur de leur peau. Appartiennent-elles au même groupe ethnique? Oui et non. Il y a beaucoup plus de paramètres en prendre en considération. Si c'est le critère de la couleur de peau qui est uniquement pris en considération, donc oui, ils font partie du même groupe ethnique. S'il faut rajouter d'autres dimensions, tel que la religion, alors la réponse n'est plus aussi catégorique. En effet, une personne de couleur noire peut aussi bien être musulmane que chrétienne ou sikh etc. Elle peut alors être classifiée selon un groupe ethnique basé uniquement sur la dimension religieuse. Ne ferait-elle donc plus partie du premier groupe ethnique? De même, une personne noire issue de l'immigration n'appartient pas nécessairement au même groupe ethnique qu'une autre personne noire vivant dans le même pays d'accueil. Vouloir créer des classifications et des groupes ethniques fixes semble limitatif. Il y aura toujours une particularité qui fait qu'une personne va se distinguer d'une autre.

Dans le cadre de cette étude, et de façon générale d'ailleurs, l'identité ethnique ne se limite pas aux différenciations physiques ou visibles, ni ne s'apparente au concept d'inégalité. Même si l'on définit les groupes ethniques, une personne peut se retrouver à cheval entre plusieurs de ces groupes et donc l'identité propre d'une personne reste impossible à limiter à une ou deux « catégories ». Ainsi, deux personnes d'un même pays d'origine peuvent avoir des couleurs de peau, des affiliations politiques, des religions et des cultures sociétales différentes. Leur identité ethnique étant un mélange de tout cela, on ne peut pas les cantonner à un seul groupe.

Les choix personnels, forcés ou choisis, de la personne entraînent des constructions de soi évolutives temporellement. Ainsi, leur identité ethnique n'est pas limitée non plus par des frontières géographiques ou raciales. Ayant expérimenté la migration et ayant lui-même été confronté aux questions identitaires, Maalouf (1998: 205) mentionne que l'identité peut se concevoir comme étant la somme de diverses appartenances, passées et présentes. Il se rallie donc à la vision constructiviste de l'identité ethnique qui porte à la transformation d'une identité personnelle figée, en fonction de classifications préétablies, en une identité en mouvance continuelle.

D'un autre côté, Juteau (2015 : 77-80) considère que l'éducation et les choix au quotidien de la mère envers son enfant vont forger sa personne et la mettre dans un moule identitaire dès sa naissance. Hormis le fait qu'elle attribue le rôle de l'éducation uniquement à la mère, cette théorie semble acceptable pour un début, mais n'explique pas pour autant tout le reste du parcours de construction de soi. La base peut se maintenir et se développer, mais elle peut tout aussi bien s'effondrer totalement en cours de route et se reconstruire sur d'autres assises. Ainsi, l'identité ethnique n'est pas totalement héritée et innée, ni figée selon les rapports sociaux du moment. Elle est supposée retracer les circonstances (colonisation, nationalismes, urbanisation, etc.) qui ont produit les classifications (Poutignat et Streiff-Fénart, 2015: 21). Ces circonstances, en perpétuel changement, mènent ensuite à la reconstruction temporelle et continue de l'identité. Ce qui entraîne alors de nouvelles classifications. Entre le sentiment d'appartenance culturelle, l'appartenance à une communauté diasporique, qui rallonge le lien avec le pays d'origine et la nécessité d'intégration, le « sens identitaire se fonde aussi bien sur la synthèse d'éléments de provenance culturelle hétérogène que (...) sur la réinvention de la réalité historique » (Fabietti, 2009: 10). Ceci implique donc un enjeu identitaire d'appartenance et de confrontation interne de chaque individu en proie avec ses propres contradictions internes et externes. Le *moi* est un *moi* pour *soi*, mais il est aussi affecté et construit de par le regard des autres et de la société dans laquelle on vit. Les autres vont tout aussi bien modeler l'identité d'un individu que l'individu se modèle lui-même. Elle devient alors également une « définition de soi-même et/ou des autres, qui prend racine dans des rapports de force entre groupes rassemblés autour d'intérêts particuliers » (Fabietti, 2009: 4). Ces intérêts, dont parle Fabietti, peuvent être politiques ou religieux, et sont donc endossés par une personne de naissance, ou par choix en toute connaissance de cause. Cette vision de l'ethnique rejoint une des théories d'Erikson (1972) sur l'identité qui « dépend de l'appui que prête au jeune individu le sentiment collectif auquel il appartient : sa classe, sa nation, sa culture » (Erickson, 1972: 85). On peut y rajouter son groupe politique. Dans ce cas, son identité ethnique se rapproche d'une vision de l'ethnicité « comme un instrument de lutte politique » (Poutignat et Streiff-Fénart, 2015: 24). Weber (1968: 389) souligne que l'affiliation à un groupe ethnique « *Gemeinsamkeit* », facilite la formation de groupes politiques. C'est alors cette communauté politique « that inspires the belief in a common

ethnicity ». Cette croyance, ou ce sentiment d'appartenance, peut se maintenir, même après la dissolution du dit groupe politique. C'est donc ce sentiment d'appartenance politique qui va influencer l'identité ethnique de la personne. Elle va également se construire au fil des années et repose aussi bien sur les circonstances présentes que sur le capital social et culturel accumulé tout au long des expériences de vie. Elle se construit alors « sur des éléments culturels et historiques qui préexistent aux rapports sociaux nouvellement établis et qui possèdent un sens en dehors d'eux » (Juteau, 1996: 100).

De même, selon Chalifoux (1993: 19), « [l]es caractéristiques définissant l'identité ethnique peuvent changer et être l'objet de redéfinitions ». Les expériences de vie, enrichies à chaque étape, construisent un parcours unique à chaque individu et de là, contribuent à construire leur identité propre. Ainsi, Alba et Foner (2015: 199) avancent que les identités reposent sur des « social-category schemes that are specific to different societies ». Quand les sociétés changent, les contextes de vie changent et les caractéristiques de l'identité et de l'appartenance évoluent. De ce fait, les personnes issues de l'immigration se retrouvent, quant à elles, confrontées à un enjeu identitaire encore plus accentué. De par leur nécessité d'intégration dans leur nouveau pays, « il y a (...) un processus de « réajustement » de l'identité dirigé vers une différenciation plus poussée vis-à-vis d'autres identités ou de « fusion » avec elles » (Fabietti, 2009: 8).

L'identité ethnique est alors fortement soulignée dans les contextes de migrations mais aussi dans le cas du retour au pays lors d'un tourisme des racines. Cette ethnicité est encore plus accentuée dans le cas de migrations en contexte de guerre, où les migrants font face à un ensemble d'étages identitaires et de contradictions, que ce soit dans leur pays d'origine avant leur migration, ensuite dans leur pays d'accueil, puis, lors de leur retour dans leur pays, en tant que simples touristes.

### 3.3 Identité ethnique et migration

Un migrant en contexte de guerre peut avoir aussi bien été bourreau que victime dans son pays. La décision de quitter son pays peut se faire par un non choix, c'est-à-dire imposé par nécessité

de fuite, ou par revirement dans un choix de vie. L'objet de l'étude ici n'est pas de justifier les raisons derrière ce genre de migration en tant que tel, mais plutôt de présenter l'enjeu identitaire personnel qui s'en suit. L'identité ethnique n'est donc plus question d'identité tout court ou de race, elle peut être liée à des appartenances et des affiliations sociales, politiques, sectaires, etc.

Or, les circonstances de vie évoluent et changent. Comme le dit Roulleau-Berger (2011: 1;7), les biographies individuelles se ponctuent de points de bifurcations et se brouillent et apparaissent de moins en moins linéaires lors de ce qu'elle désigne comme étant « l'épreuve migratoire ». Ainsi, un chef de guerre qui émigre se retrouve à être un « migrant », à être en même temps considéré comme une minorité ethnique et une personne de classe sociale différente de celle à laquelle il appartenait. Son identité ethnique passée est teintée par son choix politique, son choix de prendre les armes, son choix d'appartenance à une certaine idéologie et par son pouvoir ultime en tant que chef. En tant que migrant, il se trouve dans l'obligation de se défaire d'une partie de ce passé et de ce pouvoir. Une partie de son capital social ou humain passé devient tout à fait inutile dans son pays d'adoption. De chef aux pleins pouvoirs, de dirigeant ou combattant à l'autorité indiscutable, il peut se retrouver à devoir se frayer un chemin dans un inconnu et se retrouver à son tour à la merci d'un pouvoir, parfois abusif. Il doit apprendre à vivre sous de nouvelles lois, de nouvelles autorités et doit alors se dévêtir de son identité guerrière passée afin de s'intégrer dans son nouveau chez soi et devenir une « autre personne ». Ainsi, le concept de choix de l'identité ethnique par nécessité trouve là une partie de son explication. Dans le même esprit, une victime ayant fui la guerre, se retrouve à découvrir de nouveaux droits et de nouvelles libertés et doit aussi se reconstruire selon les nouvelles options qui lui sont offertes. L'identité ethnique est alors un mélange entre liberté de conscience et de choix du soi identitaire et de la nécessité qui définit ce choix. C'est donc le *soi*, l'*autre* et la *société* qui définissent au final une identité et qui la classifient dans de multiples appartenances ethniques.

L'expérience de la migration mène à une confrontation sur le terrain entre l'identité ethnique, emportée dans son bagage et celle attendue ou retrouvée dans le pays d'accueil. En effet, le capital social ou humain d'origine, ainsi que l'expérience de vie dans le pays d'accueil

contribuent à un développement identitaire qui se trouve questionné en tout temps. Les contradictions et les vrais/faux sentiments d'appartenance ressentis lors des diverses étapes ne remettent pour autant pas en cause la construction continue de l'identité, plus en est de l'identité ethnique. Legrand (2006 : 7) considère que le dilemme identitaire entre le pays d'origine et le pays d'accueil fait ressortir une identité d'entre-deux. Mais aucune identité ne peut effacer l'autre. Selon Maalouf (1998 : 8), il n'existe au final qu'une seule identité qui « ne se compartimente pas ». Il ajoute qu'elle « ne se répartit ni par moitié, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont façonnée » (Maalouf, 1998 : 8). Entre le sentiment d'appartenance culturelle, le sentiment d'appartenance à une ancienne (ou actuelle) idéologie, l'appartenance à une communauté diasporique qui rallonge le lien avec le pays d'origine et la nécessité d'intégration, le « sens identitaire se fonde aussi bien sur la synthèse d'éléments de provenance culturelle hétérogène que (...) sur la réinvention de la réalité historique » (Fabietti, 2009: 10). Les migrants construisent leurs identités à partir d'une multiplicité de rôles et d'appartenances liés à des espaces de socialisation liés à des contextes sociétaux divers (Rouilleau-Berger, 2011 : 6). Ainsi, les migrants en contexte de guerre vont se trouver face à leurs multiples couches identitaires bâties l'une au-dessus de l'autre et vont alors se confronter à cette nouvelle/ancienne identité ethnique reconstruite. Cette problématique se retrouve aussi lors du retour à leur pays d'origine en tant que touristes des racines et cette confrontation est traduite encore une fois par ce que Legrand (2006 : 7) considère être une mise en relief d'une identité d'entre-deux, une hybridité.

De ce fait, quand ces mêmes personnes décident un jour de retourner en visite dans leur pays d'origine, elles doivent à nouveau affronter les mêmes contradictions et les mêmes dilemmes durant toute leur expérience touristique (avant, pendant et après le voyage). Leur sentiment d'appartenance sera à nouveau pris en otage par toutes les variations personnelles et sociales par lesquelles elles passent. Ce genre de tourisme assez spécifique qu'est le tourisme des racines porte nécessairement un enjeu identitaire ancré dans l'expérience vécue.

### 3.4 Tourisme des racines

Selon l'Organisation mondiale du tourisme (OMT, 1999 : 5), un touriste est une personne qui se déplace à des fins de loisirs. Cette dernière devient un touriste des racines quand elle choisit ses lieux de visite en fonction de ses origines, de ses besoins identitaires. Or la destination choisie n'est pas forcément commercialisée ou « touristifiée ».

Le tourisme des racines est avant tout un voyage au pays de *ses* origines. Ce tourisme des racines peut se faire à travers la visite de sites patrimoniaux, de sites où se sont déroulés des événements majeurs de l'histoire d'un peuple pour la mémoire, comme les sites de guerres. On parle alors de tourisme de guerre et de tourisme de mémoire. Comme l'explique Van Ypersele, (2013: 13), « [l]'attachement au patrimoine comme élément d'identité collective et l'attachement à la vie individuelle sont deux éléments autour desquels vont se structurer la mémoire de guerre et le tourisme qui en découle ». Pour Bronze (2013: s.p), le tourisme de mémoire consiste à « se rendre sur un lieu où l'histoire a laissé des empreintes ». Ce tourisme de mémoire peut alors faire partie du tourisme des racines si, le but est de visiter dans le pays d'origine ce genre de lieu historique, comme ce serait le cas pour le tourisme des racines des anciens combattants. Par ailleurs, pour d'autres auteurs on parle aussi de tourisme « sombre, dark tourism, thanatourism, phoenix tourism, etc. » (Drvenkar *et al.*, 2015: 63). Selon Hetter (2012: s.p), ce tourisme sombre consiste à voyager vers des sites «where death or suffering has occurred or been recreated ». Le tourisme sombre pourrait alors tout aussi bien être synonyme de visites macabres, de certains pèlerinages. Il pourrait résulter d'un désir d'implication sociale et d'une prise de conscience envers un fait historique dramatique. Étant donné ses objectifs identitaires, le tourisme des racines n'est pas un tourisme sombre, même si le pays d'origine visité a été témoin de tragédies et de guerres et même s'il s'agit des voyages d'anciens combattants. En effet, leur voyage est initialement un retour vers leur pays natal. Ce ne sont donc pas des touristes venus en simples spectateurs afin de découvrir des sites par curiosité, mais des personnes qui ont un intérêt envers leurs racines et qui ont un besoin de retour aux sources. Ce ne sont pas non plus des vétérans de guerre qui se sont battus sur des terres autres que leur pays natal, tel les soldats américains qui

ont combattu au Vietnam et qui y retournent pour confronter leurs démons ou pour revoir le pays où ils ont servi. Dans ce cas, ces derniers ne sont pas considérés comme des touristes de racines, puisque la destination visitée n'est pas celle de leurs origines ou de leurs ancêtres.

Ainsi, dans le cadre de cette étude, le choix se porte sur la nomenclature de « tourisme des racines », surtout que l'expérience vécue n'est pas nécessairement en lien avec la visite de lieux de guerre uniquement et que l'approche choisie se base sur l'exploration du lien entre ce genre de tourisme et l'enjeu identitaire qui en découle.

Plusieurs définitions ont été relevées dans la littérature au sujet du tourisme des racines. Selon Etemaddar *et al.* (2016: 504), c'est un « short-term travel back to what is considered to be the original homeland ». Mais ce genre de tourisme se caractérise essentiellement par les motivations de voyage des personnes issues de la migration. D'après Sintès (2010 : 40), le tourisme des racines va « se teinter d'une sorte de quête spirituelle ou identitaire ». Selon Élamé (2010 : 47), le tourisme des racines « fait redécouvrir les traditions, les modes de vie, les saveurs et les objets familiers des aïeux ». Pour McCain et Ray (2003: 1), ce serait « to engage in genealogical endeavours, to search for information or to simply feel connected to ancestors and ancestral roots ». Les auteurs vont ainsi pour la plupart aborder les diverses motivations en fonction des touristes et des générations. Ainsi, Élamé (2010) explique que dans certains cas, il s'agit d'obligations familiales, de pratiques culturelles ou un besoin de revoir le pays et la parenté. Il poursuit en détaillant que dans d'autres cas, surtout pour les plus jeunes générations, c'est une quête d'identité, un désir de connaître la culture de ses parents ou juste une curiosité de découvrir la terre de leurs ancêtres (Élamé, 2010 : 50). Certains auteurs rejoignent l'idée de la quête d'identité et de la découverte de la culture des ancêtres ( Coles et Dallen, 2004; Sintès, 2010; Kadman, 2010 ; Heymann, 2010), alors que d'autres (Bachimon et Dérioz, 2010 ; Bayindir Goularas, 2010) optent vers un besoin de revoir le pays et de se reconnecter avec le passé. « Revoir les territoires quittés implique, d'une part, de revivre le passé, et d'autre part, de soigner les plaies du déracinement », explique Bayindir Goularas (2010 : 35).

Les motivations de ce genre de tourisme sont donc variables selon les générations de migrants, leurs liens avec le pays d'origine et leur statut. Comme l'expliquent Etemaddar *et al.* (2016: 503), « [t]ravelling back to the original home country of the diaspora is often seen as one of the main strategies that many diaspora members utilise to 'taste' home as well as to maintain their cultural and emotional ties with their home country ». Garder le lien avec ses ancêtres et sa culture reste effectivement important pour beaucoup de migrants, spécifiquement ceux de la première génération. Ceux pour qui l'expérience du retour est liée au souvenir et à la mémoire sont également confrontés à un enjeu identitaire (Marschall, 2015: 339). Gilmartin (2008: 1338) va dans ce sens et rajoute qu'il existe une corrélation entre le déplacement, la mémoire et l'identité.

Plusieurs facteurs entrent ainsi en jeu pour motiver les personnes issues de la migration à retourner dans leur pays d'origine. « Si certains voyageurs en quête de leurs racines vivent leur voyage comme un « retour au pays » profond et émotionnellement satisfaisant », relèvent Leite et Graburn (2010 : 24), « d'autres le vivent comme une expérience plus équivoque ». Bayindir Goularas (2010 : 35) explique que « même si les attentes envers le voyage dans le cadre du tourisme des racines ne sont pas identiques pour toutes les générations, les échangés et leurs familles font souvent référence à ce type de périple en termes de pèlerinage ». Certains auteurs utilisent donc le terme de tourisme de pèlerinage (Schramm, 2004; Heymann, 2010; Bayindir Goularas, 2010) ou même tourisme généalogique (Sintès, 2010 : 39), qui, dans ce cas, réfère plus au désir de retracer l'histoire de la famille qu'à l'histoire nationale ou du pays. Or, les migrations étant souvent dues à des raisons sécuritaires, on retrouve ce genre de tourisme, ainsi que toutes ces motivations auprès de multiples communautés ou populations.

La littérature va souvent aborder le tourisme des racines chez les Juifs, éparpillés de part le monde et qui veulent retourner à leur mère patrie ou retrouver des ancêtres (Bordes-Benayoun, 2002; Heymann, 2010; Anstett, 2011). Il est aussi question des Grecs (Rey, 2010) ou des Arméniens (Fourcade, 2011), tous les deux persécutés par les Turcs. Certains des écrits sont également à propos des Irlandais (McCain et Ray, 2003), des personnes de race noire fuyant l'esclavage (Élamé, 2010), des Libanais fuyant les diverses guerres (Abdel Hady, 2008), etc.

Dans toutes ces situations, les migrants vont passer par une expérience touristique unique lors de leur retour dans leur pays d'origine. Pour la plupart, « il s'agit en quelque sorte d'un voyage destiné à résoudre la tension du discours nostalgique » en rapport avec « ses racines », affirme Sintès (2010 : 40). Cette nostalgie résulte des sentiments encore exacerbés envers le vécu et les attaches familiales dans le pays d'origine. Les souvenirs emportés et la mémoire de ce passé, enjolivés ou non, maintiennent un lien parfois indissoluble entre la vie actuelle et la vie d'avant la migration. Ce discours nostalgique va alors être confronté sur le terrain. Cette tension dont parle Sintès (2010) est mise à l'épreuve dès le retour au pays d'origine puisque la nostalgie du passé se retrouve confrontée face à face avec la réalité du présent. Celle-ci peut se transformer alors en déception ou engendrer encore un nouveau discours nostalgique empreint de nouveaux souvenirs et d'une nouvelle mémoire d'un passé plus proche et remodelé selon l'expérience touristique vécue. Ainsi, le tourisme, de façon générale, est souvent identifié et nommé selon les motivations du voyage : tourisme de nature, tourisme gastronomique, tourisme sombre, tourisme humanitaire, tourisme de mémoire, etc. Parfois l'expérience touristique peut englober plus qu'une seule motivation et donc combiner entre diverses formes de tourisme. Elle peut aussi être identifiée différemment selon les auteurs.

« La structure du tourisme », explique Brown (1999: 43), « est essentiellement semblable à celle de toutes les conduites rituelles : dans un premier temps, elle introduit le touriste dans un monde sacré, puis elle le transforme et le renouvelle avant, finalement, de le rendre à la normalité ». Cette structure du tourisme correspond à ce que Jafari (1998) décrit comme « the tourist model ». Il détermine ainsi les éléments clés de la séquence touristique : la phase I, « l'incorporation dans la vie ordinaire qui entretient le besoin ou le désir de s'élancer du tremplin » (Jafari, 1998 : 60), s'assimile aux motivations du départ du touriste des racines, ensuite l'émancipation qui inclut le départ et le sentiment en lien avec ce geste de partir, l'expérience touristique avec ses pratiques et finalement le retour et la re-confrontation avec la vie « ordinaire ».

Dans le cas du tourisme des racines, ce monde sacré est le pays d'origine. Il est sacralisé dans la mémoire et dans les souvenirs des migrants qui vont entreprendre le voyage pour se reconnecter

avec leurs racines. De retour dans leur pays, pays d'accueil dans ce cas, ils reviennent dans leur « moi ordinaire » qui va subir « quelques débordements » (Jafari, 1988 : 68).

Ainsi, tous ces touristes vont aller au travers une expérience spécifique. Comme l'indique Marschall (2015: 338), « vivre une expérience est considéré comme l'essence du tourisme ». Pour MacCannell (1976 r. 1999: 20-21), « tourism involves a consumption of experience in which the object of tourism works to mediate an ideal model to the tourist, a pleasurable influence ». Selon Urry (2002: 1), « part of the experience is to gaze upon or view a set of different scenes (...) which are out of the ordinary ». L'expérience touristique est donc reliée aux contextes sociaux, affectifs et personnels et chaque personne la vit d'une façon différente de l'autre (Jafari, 1998 ; Laplante, 1996 ; MacCannell, 1976, 2011). « Sight seeing is one of the most individualized, intimate and effective ways we attempt to grasp and make sense of the world and our place in it », rappelle encore MacCannell (2011: 6). L'expérience du tourisme des racines est donc aussi personnelle et relative que celle de n'importe quelle autre forme de tourisme (Dallen, 1997 ; Heymann, 2010). De plus, « [t]outes les expériences de tourisme des racines, qu'elles concernent les premières, deuxièmes ou troisièmes générations, mettent en jeu un certain nombre d'affects, liés aux attentes mémorielles et aux dilemmes émotionnels » (Heymann, 2010 : 24).

Toute personne qui quitte son pays pour s'installer ailleurs garde un lien envers son pays d'origine, que ce soit au travers des sentiments positifs ou négatifs. Les migrants de premières générations sont généralement plus concernés par ce genre de lien intrinsèque qui subsiste au-delà des frontières. Ainsi, quand ces personnes décident de visiter leur pays d'origine, le pays qu'elles n'ont pas eu le temps d'oublier, celui dans lequel elles ont encore des attaches, les sentiments sont nécessairement exacerbés et imprègnent alors totalement l'expérience touristique. Selon chaque individu, le temps pourrait atténuer les émotions et les attentes, sans pour autant les faire totalement disparaître. Le tourisme des racines des premières générations peut ainsi se différencier du tourisme des racines des autres générations de par la connexion et des souvenirs physiques réels vécus par ces personnes, versus des images et des idées montées, créées et inventées à partir de lectures ou de narrations. D'après Fourcade (2011 : 20), le lien

avec le pays d'origine se concrétise par le maintien d'une mémoire historique et personnelle d'un paradis perdu au travers des souvenirs spécifiques. Il est même parfois possible de parler de mythe ou de création imaginaire d'un passé qu'on cherche à enjoliver. La dimension mémorielle, dans le tourisme des racines, est donc liée au souvenir que les participants gardent de leur passé dans leur pays d'origine (Bayindir Goularas, 2010). Mais, elle est aussi liée à des mythes batis et à ce que les participants développent dans leur imaginaire.

Ceci est tout aussi vrai pour les touristes des premières générations selon le temps passé entre leur départ et leur retour au pays, considérant les changements qui ont eu lieu des deux côtés. Il y a donc une confrontation entre le souvenir, la mémoire et la réalité (Legrand, 2006 ; Hyndman-rizik, 2010 ; Marschall, 2015). Pour certains, ces souvenirs du passé sont encensés. Pour d'autres, ils sont synonymes de souffrance. Ces sentiments contribuent à bâtir l'identité de la personne en combinant entre son soi interne et son soi externe, en lien avec les autres, la société, le capital social, le capital humain et toutes les expériences combinées. Le tourisme devient alors identitaire.

#### 3.4.1 Tourisme des racines et identités

Selon Leite et Granburn (2010 : 24), « le tourisme peut être un élément important pour construire et exprimer des identités diasporiques et ancestrales ». Ainsi, l'expérience du tourisme des racines de la première génération, tout comme celle de la migration, entraîne donc de nouveaux enjeux identitaires et une nouvelle dimension mémorielle lors de la confrontation sur le terrain. Elle est propre à chaque touriste selon son passé, son vécu, son présent et ses attentes, tout comme l'a été la confrontation lors de la migration, à la différence que le retour aux sources entraîne un face à face direct avec son passé, ses souvenirs et son ancien soi.

De ce fait, il existe une forte relation entre la mémoire et la construction de l'identité ethnique dans toutes ces expériences de voyage et de retour. Comme le décrit Maalouf (1998: 137),

l'« héritage vertical (est) notre mémoire de ce que nous pensons être, notre passé et nos traditions ». Il estime que l'« héritage horizontal », qui est la vie contemporaine, s'y rajoute et façonne donc « ce que nous sommes, notre identité ». Les touristes des racines (quels qu'ils soient) vont alors se confronter à ce double héritage. Le souvenir de leurs expériences et identités passées se retrouve face à leur mémoire et à ce qu'ils auront vécu lors du tourisme des racines. Ils devront y rajouter aussi leur vécu en tant que migrant (toutes générations confondues). De ce fait, cette confrontation va contribuer à la transformation de leur identité ethnique.

Le lien entre la mémoire, l'identité ethnique et l'expérience du tourisme des racines devient indissociable. Comme le dit Lepape (2015: 11), cette expérience et « [c]es voyages permettent de confirmer les mémoires du passé et de construire leur propre mémoire du présent » et ainsi de construire leur propre identité du présent. « Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité », explique Maalouf (1998: 11). Vidal González (2008: 807) soutient qu'une personne peut avoir « a project identity », une identité composée par plusieurs identifications de divers pays et ainsi « the liaison between identity and locality vanishes ». Kadman (2010) parle plutôt d'une quête d'identité nationale et d'identité collective, en regard au tourisme des racines des communautés juives. Pour Ralph et Staeheli (2011: 525), « there is an explicitly social element of belonging that conditions home and identity ». Ainsi, la notion d'identité peut être en lien avec le sentiment d'appartenance à un endroit ou à une culture précise (Hyndman-Rizik, 2010 ; Ralph et Staeheli, 2011 ; Vidal González, 2008). Cet endroit et cette culture varient selon que l'on s'identifie en tant que migrant au pays d'accueil ou en tant que touriste à son pays d'origine.

La quête d'identité est ainsi une des motivations du tourisme des racines (Legrand, 2006; Vidal González, 2008; Fourcade, 2010 ; Elamé, 2010; Marschall, 2015 ). Cette dernière mène à une confrontation sur le terrain entre l'identité propre ou supposée et celle attendue, espérée ou même reniée ( Legrand, 2006; Hyndman-Rizik, 2010 ; Ralph et Staeheli, 2011; Marschall, 2015). Ainsi, dans certains cas, « finding identity and belonging in the home village [...] has turned out to be fraught with contradictions », comme le dit Hyndman-Rizik (2010: 65). Le séjour peut

alors ne pas répondre aux attentes des touristes venus se ressourcer et se retrouver. La réalité pourrait s'avérer décevante et la nostalgie du paradis perdu confrontée à une dure vérité tout autre que celle emportée dans ses souvenirs et ses idéaux. Tout comme un touriste séduit par une annonce publicitaire qui lui promet le voyage de sa vie et qui à destination se retrouve face à un séjour banal, le touriste des racines se forge dans sa tête sa propre publicité de son pays d'origine. Il l'encense. Il se le remémore et s'identifie selon le désir de ce qu'il voudrait retrouver sur place. Une fois à destination, c'est le face à face – face à face avec la réalité et face à face avec soi. Comme Sintès (2010 : 44) le remarque, « le séjour peut donner lieu à des déceptions devant la réalité d'un lieu si longtemps mythifié ». Le touriste des racines recherche son soi dans son passé. Mais ce passé a évolué en dehors de lui, tout comme son soi l'a fait. Alors, ses propres contradictions identitaires internes se mélangent avec les contradictions externes liées à ses souvenirs et à la société de sa vie antérieure. Pour certains, cette expérience touristique va les pousser dans une confirmation d'un choix identitaire, sans doute temporaire et en construction, en attente de nouveaux facteurs de changement. Pour d'autres, ce sera une porte ouverte à une évolution consciente de soi. Pour d'autres encore, cette expérience mènerait à une totale crise identitaire.

Ainsi, la plupart des définitions du tourisme des racines relevées dans la littérature se recourent et regroupent des enjeux et des motivations similaires. De façon générale, il en ressort que les touristes des racines sont des personnes issues de la migration, ou leurs descendants, qui effectuent un voyage vers leur terre d'origine ou la terre de leurs ancêtres. Selon la définition proposée par Legrand (2006: 3) et mentionnée plus haut, ce voyage touristique est un retour provisoire des personnes issues de la migration à leur lieu d'origine qui doit être autre que leur pays de résidence. Sa définition englobe toutes les générations de migrants et exclut le retour définitif vers le pays d'origine. Elle semble être la plus complète, sans pour autant aborder les motivations et les raisons du voyage. Dans le cadre de cette recherche, elle reste cependant utile pour situer, en tant que touristes, les anciens combattants qui ont émigré de leur pays d'origine et qui y retournent en visite.

En effet, en dehors de leurs particularités et spécificités, en lien avec leur statut de combattants, ces personnes portent aussi le statut de touristes. Ces combattants sont des individus qui ont fait un choix, ou ont été forcés, à un moment donné de leur vie de prendre les armes. Ils ont fait un deuxième choix, ou encore été forcés de quitter ces armes et leur pays d'origine. Finalement, ils font aussi le choix de leur destination de voyage en décidant de retourner à « leurs racines ». Ce voyage est alors du tourisme des racines. Ce choix est, comme pour tout autre touriste, basé sur des motivations spécifiques. Dans le cas d'étude proposé, ils font partie de la première génération de migrants et leur voyage s'inscrit dans un tourisme des racines, tel que vu dans la définition de Legrand (2006). Les choix dans leur parcours de vie tendent également à impacter leur parcours identitaire. De plus, sachant donc que le statut de migrant a tendance à renforcer le sentiment d'appartenance au pays d'origine, un ancien combattant, entre autres, va devoir se ré-identifier suite à son expérience touristique dans son pays d'origine. L'impact identitaire est alors bien de propos dans ce cas. L'expérience de tourisme des racines, tel que mentionné, se caractérise par les motivations du voyage et elle est particulière à chaque individu. Les anciens combattants, touristes de racines, ne sont donc pas en reste de cela.

Le schéma de modélisation (Figure 3.1) montre comment la migration et les contextes de vie vont influencer sur le choix de tourisme effectué et particulièrement sur le tourisme des racines. Ce dernier, durant ses trois phases, ainsi que les contextes de vie, vont contribuer à la construction identitaire des individus. Ainsi, ce tourisme des racines, comme tout autre tourisme englobe trois étapes : la pré-voyage, le voyage en tant que tel et l'après voyage. À chacune de ces étapes, correspondent des enjeux spécifiques.

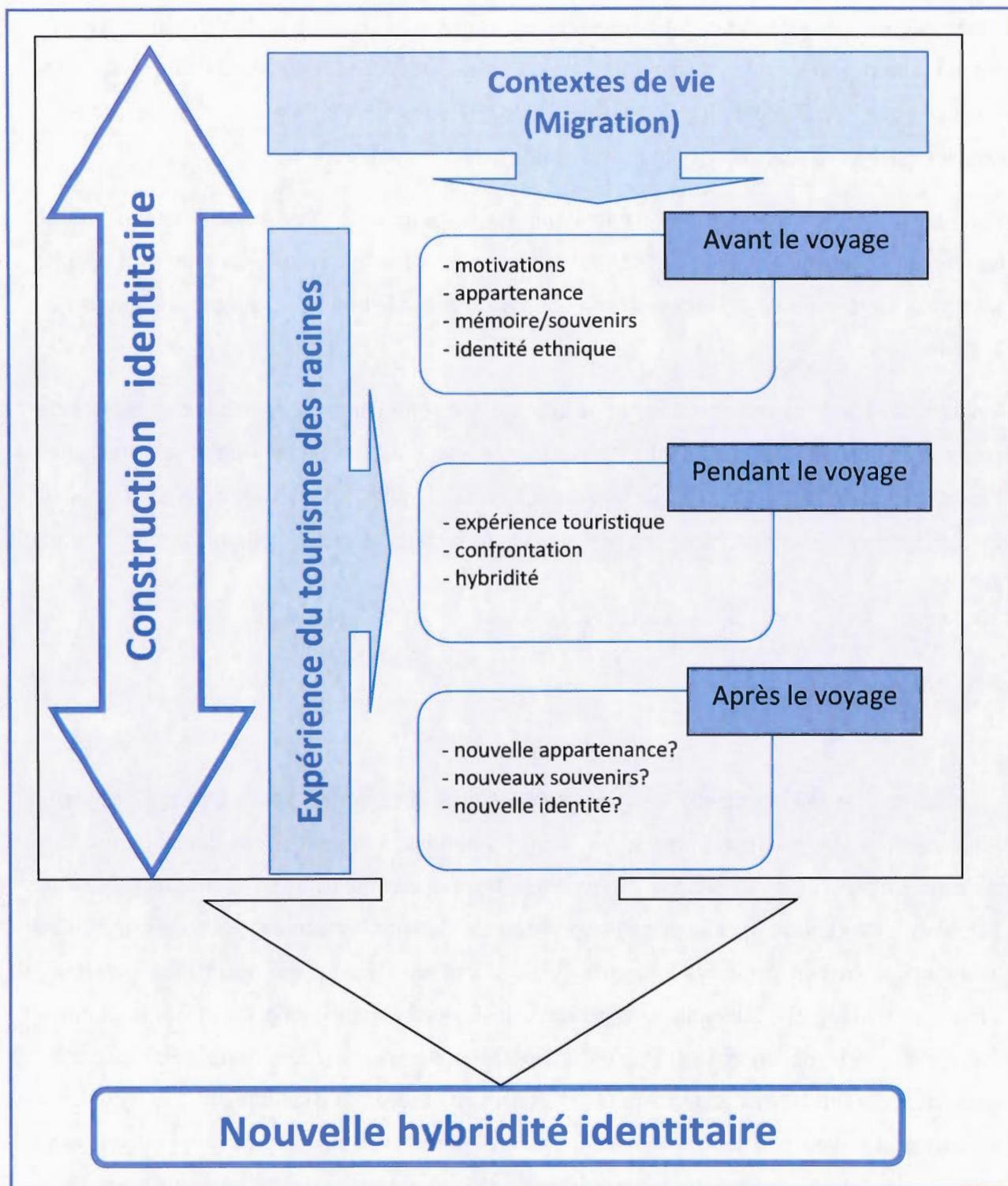


Figure 3.1. Scéma de modélisation du tourisme des racines en lien avec la reconstruction identitaire. Source : Création de l'auteur

Durant la phase de préparation au voyage, les motivations du choix de la destination rentrent en jeu. Ces motivations sont en lien avec les sentiments d'appartenance, la mémoire, donc les souvenirs que l'on garde du pays d'origine. Elles sont aussi liées à l'identité ethnique emportée dans les bagages lors de la migration et construite dans le pays d'accueil.

Lors du voyage, c'est l'expérience touristique en tant que telle avec sa confrontation sur le terrain entre souvenirs et réalité. Cette confrontation entraîne toutes les possibilités d'hybridité identitaire entre le passé et le présent, entre le pays d'accueil et le pays d'origine au moment de la visite.

Finalement, à la dernière étape, la mise au point se fait consciemment ou inconsciemment, avec la confirmation et l'infirmité de l'appartenance, de l'identité. À ce stade, se forge aussi l'accumulation ou la construction de nouveaux souvenirs, quitte à se détacher des anciens ou de les maintenir et les raviver. Puis hypothétiquement, une reconstruction identitaire possible ressort au final.

### 3.5 Synthèse

Ce chapitre a permis de définir les concepts théoriques sur lesquels vont se baser l'analyse et l'interprétation des résultats. Nous avons défini les notions de migration, migration en contexte de guerre et tourisme des racines. Nous avons tel que mentionné opté pour la définition de Legrand (2006) tout en mentionnant l'importance de clarifier les motivations du voyage. Nous avons établi un lien entre ces concepts qui sont des expériences de vie et leur impact sur l'identité ethnique des personnes concernées. Ainsi, des événements de vie et des migrations, découle le choix de vivre l'expérience du tourisme des racines. De toutes ces expériences combinées découle un développement et une construction identitaire continue. Ces hypothèses sont à vérifier dans le chapitre suivant. Ce dernier présente le cas d'étude proposé dans cette recherche, celui des anciens combattants libanais. Ce qui permettra de répondre aux objectifs de la recherche qui sont, tel que mentionné, d'expliquer comment ces combattants s'intègrent au

tourisme des racines et de faire ressortir leur spécificité. Cela va aussi permettre d'expliquer de quelle manière leur expérience spécifique pose un certain nombre de questions par rapport à leurs motivations et à leur expérience du retour en lien avec leur mémoire et leur identité.



## CHAPITRE IV

### ÉTUDE DE CAS

Du fait que ce mémoire porte sur le tourisme des racines des anciens combattants libanais, il est alors primordial de se familiariser avec le terrain de cet objet de recherche, le Liban, son histoire, sa population multiethnique, ses migrations et son tourisme.

Il est aussi important de déterminer la particularité des anciens combattants. Ces derniers sont à la base, comme tout autre touriste, à la recherche d'une expérience spécifique. Leur statut d'ancien combattant peut dans certains cas impacter le choix et la motivation du voyage et dans d'autre cas, ce statut peut tout simplement être un titre attribué suite à un contexte particulier. La personne ne se sent donc plus nécessairement concernée par cette désignation d'une partie de sa vie et celle-ci n'aurait plus aucun effet sur ses choix, entre autres, de voyage. Ces deux cas de figures s'appliquent aux combattants dans le contexte libanais. En effet, les périodes de guerres au Liban sont nombreuses et diverses et le statut d'ancien combattant est attribué à toute personne qui y a participé, quelle que soit la période, le temps et le lieu.

D'un autre côté, il est essentiel de connaître le contexte historique du Liban, afin de mieux clarifier son impact important sur l'identité des Libanais. La constitution même du gouvernement et des classes sociales ainsi que leur répartition ethnique va aider à comprendre la provenance des groupes de combattants dont il est question dans la recherche. La clarification de certaines données historiques et démographiques va permettre de justifier encore plus le choix de l'identité ethnique comme concept essentiel au cadre d'analyse de cette étude. Finalement, un aperçu sur le tourisme libanais suivi du tourisme des racines au Liban va contribuer à une meilleure compréhension de l'expérience touristique spécifique à ce pays.

Ainsi, la connaissance de ce terrain va permettre ensuite de vérifier comment l'industrie touristique répond au besoin des anciens combattants en tant que touristes de racines.

#### 4.1 Contexte historique libanais

Les conflits au Liban datent d'avant la Première Guerre mondiale. À cette époque, ils sont essentiellement tribaux et entre grandes familles. Par la suite, ils sont dus aux ingérences turques, anglaises et françaises. Le Liban se retrouve sous mandat français suite à la Deuxième Guerre mondiale. En 1943, suite à un compromis appelé « Pacte national », les chrétiens acceptent de renoncer à l'influence politique occidentale, notamment celle des français et les musulmans renoncent à la fusion du Liban dans une grande entité commune arabe (Abou, 1997 ; Corm, 2013 ; El Boujemi, 2016). L'obtention de l'indépendance (de la France) a lieu durant cette même année, mais le « communautarisme va (...) rythmer la vie du pays et servir de base à ses institutions » (Corm, 2013: 3). Ainsi, le « Pacte national » répartit les pouvoirs selon un équilibre démographique fragile de ces communautés.

Le pouvoir législatif est détenu par le parlement, constitué actuellement de 128 députés, élus directement par le peuple pour quatre ans. La répartition confessionnelle se retrouve déjà et encore de nos jours, dans cette Chambre des députés, qui doit respecter le nombre de députés élus selon leurs confessions et leurs représentations démographiques. Le Président de la Chambre parlementaire, de confession musulmane chiite, est élu par les députés pour quatre ans également. Le président actuel a d'ailleurs été réélu le 23 mai 2018 pour un 6ème mandat consécutif, de peur d'un déferlement de colère de ses partisans qui pourrait entraîner le pays dans un nouveau conflit. Le pouvoir exécutif est confié au Conseil des ministres. Le Premier ministre, de confession musulmane sunnite, est nommé sur la base de consultations parlementaires. Le Cabinet est alors formé en accord avec le Président de la République, suite à d'autres consultations parlementaires menées par le Premier ministre désigné. Le Président de la République, également commandant en chef des forces armées, est, quant à lui, de confession chrétienne maronite. Cette répartition confessionnelle tend à maintenir un équilibre interne fragile et se retrouve également dans les institutions publiques. Elle est sensée représenter les 17 communautés religieuses différentes qui composent le Liban, treize chrétiennes, deux musulmanes, deux issues de l'islam et une minuscule communauté israélite (juive) (Leban,

2003: 5). Les répartitions politiques ne sont quant à elles pas alignées systématiquement avec les répartitions confessionnelles. Il existe donc plusieurs partis politiques chrétiens qui portent des idéaux très différents, tout comme il y a des partis politiques qui englobent plusieurs confessions et ethnies. La figure 4.2 propose une cartographie de la répartition confessionnelle territoriale du Liban.

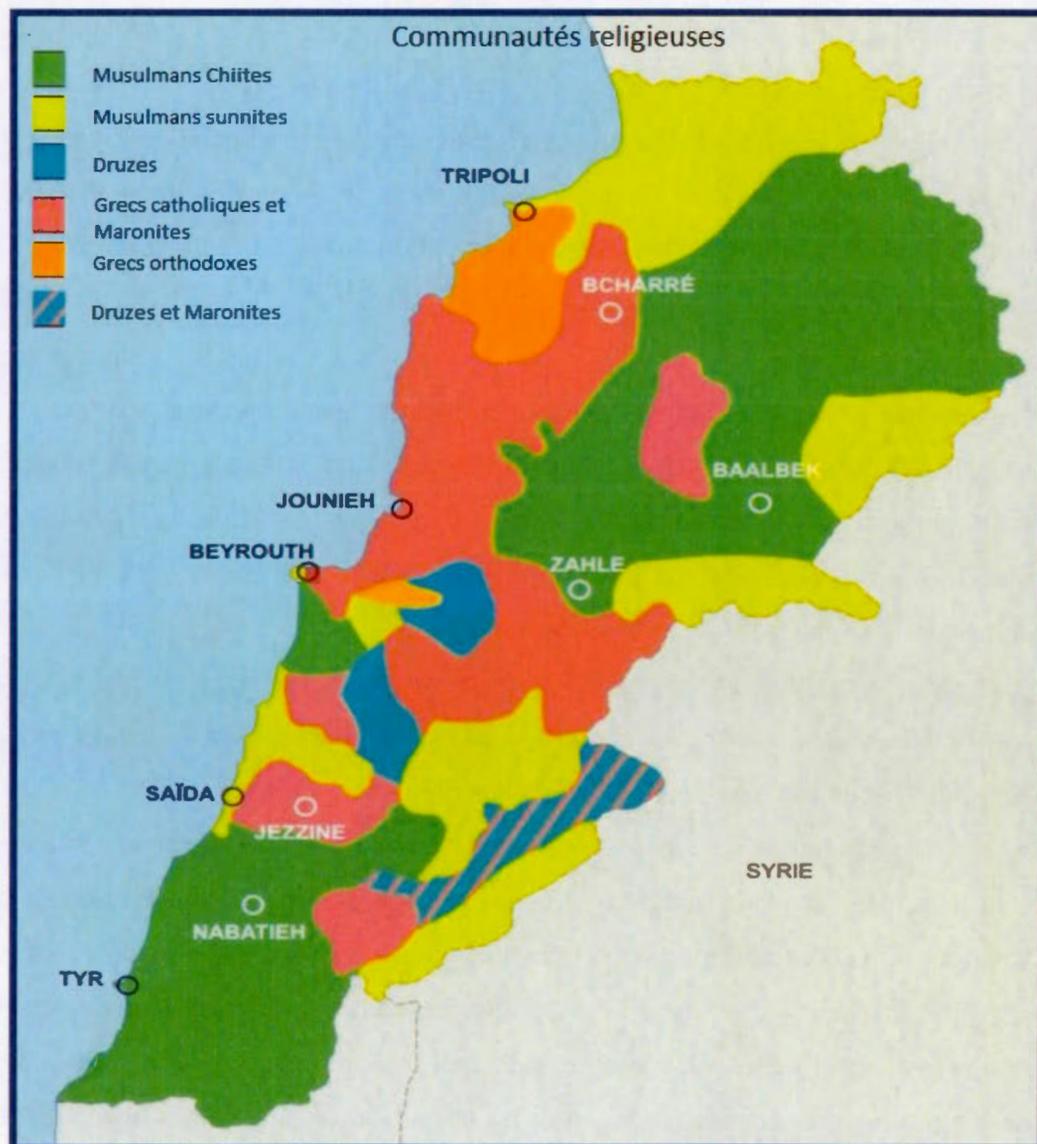


Figure 4.2. Les principales communautés religieuses libanaises en 2002

Source : Mutin (2002)

Ce petit pays de 10 452 km<sup>2</sup> de près 5.5 millions d'habitants (UNESCO, 2016), peut donc être considéré comme un état multinational et multiethnique. Des discordances d'appartenance se maintiennent et varient au gré des conflits dans la région, spécifiquement au conflit israélo-arabe. En effet, chacun revendique ses convictions et se positionne en fonction (pro-syriens, pro-palestiniens, pro-israéliens, pro-américains, pro-arabes, pro-Liban, etc.). De plus, comme le mentionne Chauperade (2013: 20), un état multiethnique est un « (é)tat qui inclut des ensembles humains multiples aux solidarités culturelles, linguistiques ou même ethniques qui peuvent être tournées vers l'extérieur des frontières de l'État lui-même. Il ajoute que « [c]et État est potentiellement divisible sous l'influence de puissances extérieures » (Chauperade, 2013: 20). Ainsi, avec ses multiples communautés différentes, des alliances nationales et internationales assez complexes et au moins neuf milices libanaises (Amiot, 2013), mis à part l'armée officielle, le Liban se trouve au milieu de « conflits tributaires du contexte dans lesquels ils surgissent » (Maïla, 2013: 2). De ce fait, entre 1975 et 1990, puis par la suite en 2006, le Liban connaît plusieurs épisodes de conflits armés en tout genre. À cette époque, avec la présence de factions palestiniennes armées, d'Israël qui occupe militairement une partie du Sud Liban et de la Syrie qui occupe presque tout le reste du pays (Azzam, 2005 ; El Boujemi, 2016), le conflit libanais « est dû autant aux divisions internes qu'aux influences externes et d'ailleurs les deux éléments interagissent tellement qu'ils sont indissociables » (Amiot, 2013).

La guerre débute officiellement le 13 avril 1975, suite à un incident à la capitale, Beyrouth, entre les Phalanges, une milice libanaise chrétienne, et des Palestiniens armés (Amiot, 2013 ; Azzam, 2005 ; El Khoury et Chaigne-Oudi, 2010). Ainsi à partir de cette date, le Liban connaît plusieurs conflits, israélo-libanais, palestino-libanais, syro-libanais, inter-religieux, interconfessionnels et inter-milices. En effet, durant cette période, Israël envahit et occupe des territoires du Liban à plusieurs reprises. En 1982, elle arrive jusqu'à la capitale, Beyrouth, pour après s'en retirer et maintenir son occupation au sud-Liban. Ce n'est que le 25 mai 2000 qu'elle quitte définitivement le pays, après de longues années de résistance armée de la part de certains partis libanais. Un ultime conflit en 2006 se solde par une défaite militaire israélienne (New York Times, 2008; le Monde, 2008) et par de nouvelles frictions libanaises internes.

La Syrie, de son côté, envahit l'autre moitié du pays en 1976 et proclame une main mise militaire, politique et économique. Graduellement, une résistante civile et armée voit le jour et les forces syriennes finissent par se retirer définitivement à leur tour le 26 avril 2005 (UN, 2005). De plus, dans les années 1970, l'arrivée armée, au Liban de l'Organisation de Libération de la Palestine (OLP) et son installation dans des camps rajoute à la déstabilisation dans la région et entraînent d'autres conflits. En effet, leur présence est perçue différemment selon le positionnement des Libanais. Elle est « acceptée, soutenue par les partis de gauche et les communautés musulmanes, mais elle est mal vue par les partis de droite et une majorité de chrétiens » (Bouyrat, 2016: 7).

Ainsi, ces guerres multiples entraînent la formation de plusieurs factions politiques et de milices différentes, donc des groupes d'appartenance ethnique différents. Comme le constate El Boujemi (2016: 158), la guerre libanaise est « un phénomène guerrier complexe où s'imbriquent et s'articulent plusieurs combats, plusieurs conflits et de nombreux intérêts qui convergent et divergent ». Tout cela nécessite des combattants. Ainsi, qu'ils soient dans l'armée, miliciens ou volontaires, nombreux sont les Libanais qui prennent les armes pour combattre tout au long de cette période, chacun pour une cause et selon ses propres convictions. Les alliances sont parfois familiales ou tribales, parfois religieuses, parfois par attachement envers son pays et parfois par intérêt ou par peur. Des combattants en tout genre voient donc le jour.

Tous ces conflits mènent à la perte de plus de 150 000 vies (Bouyrat, 2016 ; Corm, 2013) et à la migration de milliers de personnes, dont certains de ces combattants. Beaucoup décident de quitter leurs armes pendant la guerre, car leur idéologie a changé. D'autres attendront la fin de la guerre ou le feront seulement au moment de la dissolution de certaines milices. Le statut d'ancien combattant leur est alors attribué. Plusieurs d'entre eux vont même par la suite regretter leurs choix ou du moins avoir un regard critique sur leur passé. Certaines organisations sont alors créées pour permettre une réconciliation interne, telle que Fighters for Peace (FFP). Leur site internet est d'ailleurs une plateforme où l'on retrouve des témoignages d'anciens combattants de

tous bords qui relatent leur expérience (FFP, 2016). Certains anciens combattants décident même de quitter le pays. Ils font alors partie des migrants en contexte de guerre.

## 4.2 Migration libanaise

Les conflits sont une des raisons essentielles de la migration. Dans le cas du Liban, il est pourtant à noter que la guerre de 1975-1990 n'est pas le point de départ des migrations. En effet, le Liban est un pays d'émigration depuis les années 1880 (Hourani, 1992: 361; Labaki, 1987). Il a ainsi connu plusieurs vagues différentes de migrations. La première période, caractérisée par le départ d'émigrants des grandes villes vers l'Égypte et l'Europe, s'étale jusqu'à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (Lebnan, 2003). Ces migrants fuient la persécution de l'Empire Ottoman et les massacres violents dans les montagnes entre druzes et chrétiens (Hourani, 1992 ; Labaki, 1987). Ensuite, la période de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup> inclut des paysans montagnards, propriétaires de terrains, qui choisissent l'Amérique pour des raisons économiques et donc pour améliorer leur niveau de vie (Abdel Hady, 2008). Les émigrants de la période débutant après la Première Guerre mondiale se dirigent vers l'Afrique de l'Ouest, puisque les portes de l'Europe sont fermées aux étrangers à cette époque (Hourani, 1992: 34). La grande vague des années soixante ouvre la porte à la fuite des Libanais du régime Nassérien d'Égypte et à une immigration vers les pays pétroliers du golfe en plein essor économique (Abdel Hady, 2008 : 57). Finalement, une autre vague débute avec le déclenchement de la guerre en 1975 (Abdelhady, 2008 ; Abi Samra, 2010). À cause de la situation toujours tendue au Moyen Orient, cette dernière période peut être considérée comme étant toujours en cours. Le Liban connaît donc un mouvement « massif et continu d'émigration depuis plus de trois décennies » (Abi Samra, 2010: 9). Depuis 1975, date du début de la guerre, « au moins 800 000 personnes ont quitté le pays vers différents pays du monde » (Abi Samra, 2010 : 8).

La littérature sur le sujet de la migration libanaise s'intéresse principalement à la quantification des flux migratoires, aux insertions-socioéconomiques, aux raisons de la migration et ses effets

sur les pays d'accueil et d'origine (Lebnan, 2003: 23). Ainsi, le nombre total d'émigrés libanais et de leurs descendants dans le monde varie énormément et peut passer de 2-4 millions à 14-18 millions de personnes, selon les sources et les recherches (Abi Samra, 2010: 17). Pour Naba (2014), elle est de l'ordre d'à peu près 12,4 millions, tel que le représente l'illustration 4.2. Entre 1975 et 1990, l'émigration est essentiellement causée par les différentes guerres de ces années (Abdelhady, 2008: 57 ; Abi Samra, 2010: 27 ; Saghie, 2010: 198). Ainsi, environ 40 % des migrants ont quitté le pays durant cette période (Abdelhady, 2008: 57 ; Abi Samra, 2010: 27). Ceux qui possèdent un haut niveau de scolarisation empruntent les filières d'immigrations régulières, tandis que d'autres profitent de programmes humanitaires spéciaux, tels que ceux mis en faveur des Libanais, entre 1975 et 1980, par l'Australie et le Canada (Abi Samra, 2010 : 58).

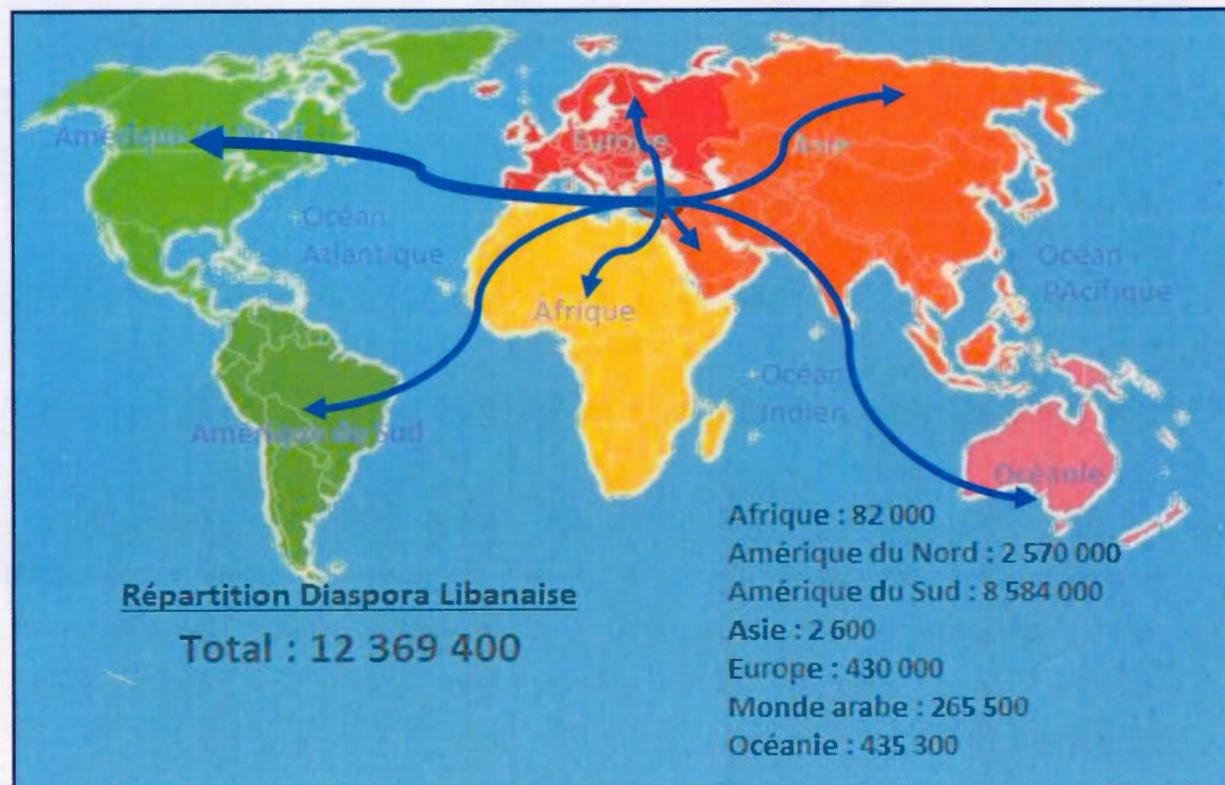


Figure 4.3. Immigration libanaise  
 Source : création de l'auteure basée sur les données de Naba (2014)

Par ailleurs, il existe aussi une vague de migration après la guerre civile (Abi Samra, 2010 ; Hourani, 2007 ; Lebnan, 2003 ; Saghie, 2010). Cette vague de migration, suivant celle de la guerre civile (1975-1990), emporte essentiellement des jeunes qui faisaient partie de milices armées ou qui suivaient un parti politique spécifique (Saghie, 2010: 199). Ainsi, Saghie (2010 : 205,206) soutient que selon les périodes de migrations, le retour au pays n'est pas nécessairement envisageable pour tous. Pour certains, cette décision est faite par choix personnel, pour d'autres pour des raisons économiques, politiques ou de sécurité (Abdelhady, 2008: 69). En effet, parmi ces migrants, ces réfugiés de guerre, se trouvent aussi des personnes qui ont participé activement aux différents combats. Pour certains, « their former actions as militia fighters would be remembered and vengeance would be taken » (A. H. Hourani, 1992: 669). Les raisons de leur migration deviennent encore plus spécifiques et sont directement en lien avec leurs expériences passées et « leur retour au pays n'est pas évident » (Saghie, 2010 : 199). Actuellement, avec la montée de DAESH, la guerre en Syrie, les attentats terroristes partout dans le monde, le Liban se retrouve à nouveau au centre de la violence, en étant victime de plusieurs attentats et de nouveaux tumultes sécuritaires et politiques internes.

Aucune statistique spécifique ne permet de dénombrer les anciens combattants qui ont émigré ni de les différencier des civils. Pourtant, tous ces anciens combattants qui ont quitté leur pays d'origine, quelle que soit leur appartenance politique, emportent dans leur bagage leurs expériences passées particulières et leur lot de souffrances et de souvenirs. Selon la littérature, ce terme d'ancien combattant réfère généralement aux vétérans de guerre ou anciens militaires ayant participé à des opérations de maintien de la paix (Jaupart, 2011 ; Van Ypersele, 2013). Bien que le combattant soit perçu alors comme un soldat impliqué à l'étranger, ce n'est pas le cas de tous. Dans la présente étude, il réfère aux personnes ayant combattu dans leur propre pays et sur leur propre territoire.

Tel que mentionné précédemment, « le Liban est un pays complexe composé d'alliances et de communautés d'appartenances sectaires » (Rockford, 2015: 8). De plus, « des analystes voient dans la guerre du Liban la conséquence de la reconnaissance des identités communautaires et de ses aménagements politiques » (Nammour, 2007: 54). Les combattants libanais se battent donc

sur un même territoire, mais selon les alliances et les communautés auxquelles ils appartiennent et selon les aménagements politiques du moment. Ils se retrouvent ainsi aux prises avec leurs appartenances ethniques, politiques et identitaires. Cette identité ethnique, existante depuis le début de l'histoire du Liban, est clarifiée dans le prochain paragraphe.

### 4.3 Identités ethniques libanaises

Selon Abou (1997: 69), « tout comme la langue, la religion est un facteur d'ethnicité producteur de modèles culturels, (...) que l'on soit croyant ou non ». Il serait sans doute simpliste de penser que l'identité ethnique des Libanais soit uniquement liée à leur identité religieuse. D'ailleurs, Nammour (2007) appuie sur cette théorie pour expliquer l'identité libanaise, tout comme la guerre du Liban a été publicisée comme étant une guerre religieuse. Ainsi, selon Nammour (2007: 51), « [l]e marqueur religieux est, de tous les marqueurs identitaires, celui qui est le plus saillant au Liban. Il en existe évidemment d'autres, mais aucun ne possède la même force mobilisatrice et n'apparaît de manière aussi régulière et intense ». Abou (2002 : 47), lui, considère que les deux communautés, chrétienne et musulmane, dans le sens large du terme, sont venues à se considérer chacune comme représentant unique de toute la nation libanaise, d'où le déclenchement des conflits armés. Or, l'identité ethnique des Libanais est aussi complexe et contestée que leur histoire. Lebnan, (2003: 1) estime que « l'identité religieuse et l'identité confessionnelle sont liées à un environnement social, culturel et politique donné ». Il est vrai que la religion et les diverses confessions font partie intégrante de toutes les composantes de la vie au Liban, tel que déjà mentionné. D'après Abou (2002 : 47), au Liban, le citoyen se perçoit comme libanais. Mais, selon les circonstances, il choisit de se présenter plus selon son appartenance religieuse. Il est même porté à l'occasion à « se référer plus étroitement à sa communauté rituelle : (...) maronite, melkite, grec orthodoxe, arménien, etc., s'il est chrétien ; sunnite, chiite ou druze, s'il est musulman ». Mais, l'identité ethnique est aussi un amalgame entre cette appartenance religieuse et l'appartenance politique, sociale, culturelle et nationaliste. « Les groupes ethniques », dit Juteau (1996: 100), « reposent aussi sur la culture matérielle et non matérielle ».

La culture matérielle relève des qualités communes historiques physiques et sans doute raciales. Incorporée au social, aux idées, aux valeurs, aux croyances et même aux attitudes et aux comportements – donc à la culture immatérielle – elle contribue à bâtir une idéologie ou une identité ethnique à laquelle va s’identifier des individus pour former des groupes d’appartenance ethnique. Dans certains groupes ethniques, l’immatériel peut même prendre le dessus sur le matériel. Lebnan (2003: 3), lui, suppose que chaque personne construit son identité en choisissant dans un réservoir de ressources symboliques celles qui lui correspondent le plus. Or, les ressources symboliques au Liban s’étendent au-delà même du territoire libanais et de ses frontières. Ces ressources symboliques peuvent donc aussi bien être des forces politiques étrangères, des ressources religieuses étrangères ou des idéologies étrangères auprès desquels les Libanais vont puiser leur appartenance identitaire. Ainsi, par exemple, « les chrétiens se réclament d'une identité ethnique phénicienne ou araméenne et d'une identité culturelle plus occidentale qu'arabe, les musulmans se réclament d'une identité ethnique arabe et d'une identité culturelle plus arabe qu'occidentale », estime Abou (2002 : 47).

Par ailleurs, les divisions régionales, familiales et tribales entraînent aussi des divisions culturelles et donc identitaires entre le Nord, le Sud, la capitale (Beyrouth), la Bekaa, etc. Cette division se retrouve aussi dans les appartenances aux différentes classes sociales, souvent en lien avec les divisions régionales. De plus, les affiliations idéologiques contribuent également à la construction de l’identité ethnique des Libanais. Ainsi, certains mouvements de gauche, non confessionnels, revendiquent une appartenance arabe – les « arabistes » (Nammour, 2007: 55), tout comme certains partis religieux. D’autres, dans les mêmes catégories – les « libanistes » (Nammour, 2007: 55), se définissent comme Phéniciens et refusent cette identification arabe.

Pour résumer le tout et renforcer le clivage autour de l’identité libanaise, Abou (1997: 69) la situe sur quatre niveaux différents, même si l’intensité du sentiment d’appartenance à l’un ou à l’autre n’est pas le même. Ainsi, en premier, toujours selon Abou (1997: 69), le Libanais se considère Libanais, mais aussi chrétien ou musulman. Viennent ensuite les multiples

subdivisions confessionnelles de ces deux religions. Par après, le Libanais va s'identifier soit au monde occidental, soit au monde arabe.

Nammour (2007: 55) considère que le débat sur l'identité libanaise demeure ouvert et interminable et que l'identité reste le produit du temps et du « contexte dans lequel on a recours à elle ». Par exemple, l'arabité est le produit d'une appartenance à une aire géopolitique. Le Liban passe ainsi d'un pays à « visage arabe » lors du pacte national de 1943, à un « pays arabe d'identité et d'appartenance en 1989, lors des accords de Taëf en Arabie Saoudite » (Nammour, 2007: 57). Pourtant, les Libanais n'endossent pas tous la même appartenance et le débat sur l'identité nationale, source de certains conflits dans le passé, reste de vigueur. En effet, même si elle est une composante essentielle de l'identité culturelle libanaise, l'arabité n'en est pas la seule figure et ne peut la restreindre ni la réduire à cette seule appartenance. La controverse ne cessera pas de sitôt et toute cette complexité se retrouve dans chaque individu, qu'il soit combattant ou non. Selon Nammour (2007: 57), elle résulte de la « négociation entre aux moins trois références culturelles : la communauté confessionnelle (voire plusieurs), la communauté nationale (dont le patrimoine est commun aux groupes qui la composent et découle de leur interaction constante) et la communauté supranationale (arabe, islamique ou occidentale).

Or, les sentiments d'appartenance et l'identité ethnique ont aussi tendance à se transformer selon le contexte et les circonstances de vie, donc dans des contextes de migrations également. Ainsi, les combattants libanais ont pris parti dans les conflits de la guerre libanaise selon leur sentiment d'appartenance identitaire (à tous ses niveaux) et selon leur conviction propre. Cette hypothèse est suivie de celle qui présume que dans des contextes différents, les choix seraient différents et donc l'affiliation identitaire également. De ce fait, les immigrants libanais « remodelent leur identité » et en construisent une « plus large, moins axée sur l'appartenance confessionnelle » (Lebnan, 2003: 4), tout comme le feraient les combattants libanais immigrants. Mais comme leur appartenance ne se limite pas à leur identité religieuse, jusqu'à quel point leur identité ethnique se transforme-t-elle globalement dans ces contextes de migrations? Comment se trouve-t-elle de nouveau confrontée à une nouvelle réalité lors d'un retour au pays dans un contexte autre que celui qu'ils ont vécu. Qu'en est-il justement de la situation du Liban actuellement?

#### 4.4 Contexte libanais actuel

Après plusieurs années de statu quo politique, de paralysie institutionnelle et de vide présidentiel, un nouveau chef d'État est élu en 2016 et une nouvelle loi électorale est votée en juin 2017 dans le but de rectifier la représentation de la population lors des élections parlementaires prévues pour 2018. Mais les divergences politiques sont toujours d'actualité et se traduisent parfois encore par des événements armés, quoiqu'assez restreints, entre partisans de certains leaders politiques. Ils sont considérés comme des actes isolés, mais démontrent des tensions existantes encore. De plus, avec les conflits de la région, de nombreux attentats frappent le territoire libanais depuis juillet 2013. En 2014, DAESH (ou EI – État Islamique) capture une vingtaine de soldats et occupe une région libanaise proche de la frontière syrienne. Durant l'été 2017, l'armée libanaise réussit à libérer tout le territoire libanais, mais les soldats sont retrouvés morts. Plusieurs autres offensives et actes terroristes surviennent jusqu'à ce jour. Des cellules sont continuellement démantelées et des tentatives d'attentat avortées de justesse. De plus, la guerre en Syrie a entraîné l'arrivée de plus d'un 1.1 million de réfugiés syriens enregistrés par le Haut-commissariat des Nations unies pour les réfugiés (UNHCR, 2014), soit le quart de la population libanaise. Ce qui entraîne un déséquilibre dans le pays et engendre des problèmes économiques et sociaux. Il faut y rajouter les dizaines de milliers d'immigrants non enregistrés et les quelques 50 000 réfugiés palestiniens de Syrie (UNRWA, 2015). Ceci est sans compter les 12 camps palestiniens déjà présents depuis 1975 avec leur 450 000 habitants (UNRWA, 2014) et qui engendrent à leur tour divers conflits armés au sein même des camps (hors du contrôle des autorités libanaises) et dans les régions alentours. Par ailleurs, les alliances politiques sont en changement continu. D'un mois à l'autre, des ententes se créent et se défont et les ennemis du passé deviennent amis et vice versa. Les coalitions changent au gré des intérêts de chacun. Le communautarisme et les répartitions confessionnelles sont toujours en vigueur, malgré que la société civile soit de plus en plus active au niveau politique, social, écologique, etc. En mai 2018, les nouvelles élections parlementaires remettent à vif toute la population et les coalitions fusent de tout bord. Les nouvelles ententes mêlent les cartes et les gens se retrouvent encore une fois face à des choix politiques et identitaires importants.

Ainsi, quoique officiellement le Liban ne soit plus en guerre, il est toujours confronté à des situations de tensions politiques, armées et sécuritaires. Ceci ne peut qu'influencer les sentiments d'affiliations et d'appartenance et donc les identifications identitaires. Malgré cette constatation, le tourisme reste l'une des activités économiques majeures du pays. Il semble donc nécessaire de reconstruire pour relancer l'économie et le pays tout entier.

Après la guerre (officiellement terminée en 1990), le pays devient un chantier continu de reconstruction et ce, jusqu'à ce jour. Les lignes de démarcations qui séparaient les régions en conflit sont retirées. Les infrastructures sont rebâties lentement et les villes reconstruites. Certaines régions revivent en respectant leurs propres spécificités, d'autres, totalement dévastées par les combats, subissent des transformations drastiques. Ainsi, des quartiers précédemment qualifiés de populaires ou même de pauvres sont privatisés et restreints à une population très riche. Les tours et les immeubles remplacent les anciennes maisons. Les centres commerciaux enterrent certaines ruines et les vestiges historiques au nom de la modernité. Le paysage change ainsi totalement. On passe de maisons à gratte-ciels, de plages publiques à complexes balnéaires chics et dispendieux, d'espaces verts à la déforestation et à l'urbanisation intense.

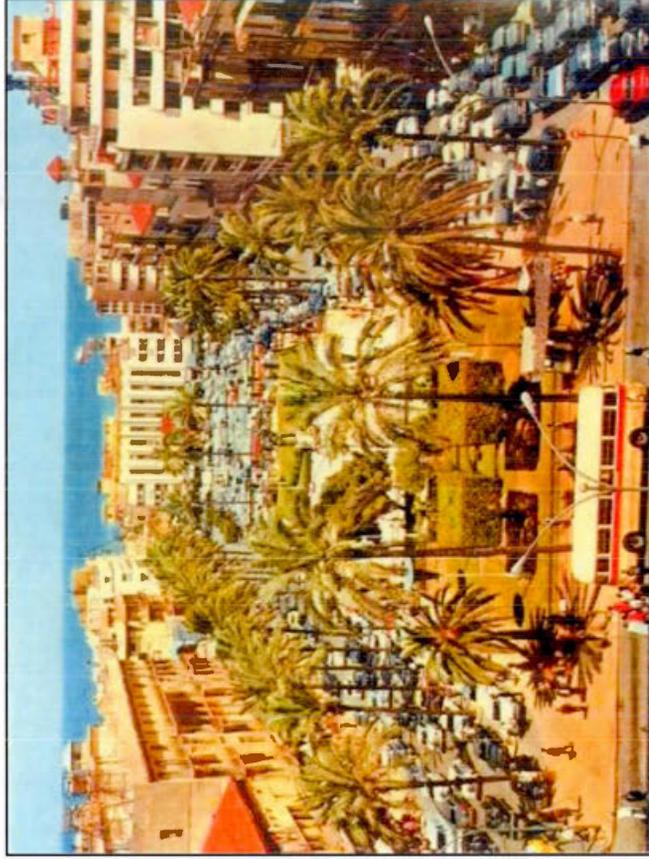


Figure 4.4. Place des Martyrs au centre ville de  
Beirut 1950  
Source : AFP (1950)



Figure 4.5. Destruction de la place des Martyrs  
au centre ville de Beyrouth 1991  
Source : Basílico (1991)



Figure 4.6. Centre ville de Beyrouth 1991  
Source : Basilico (1991)

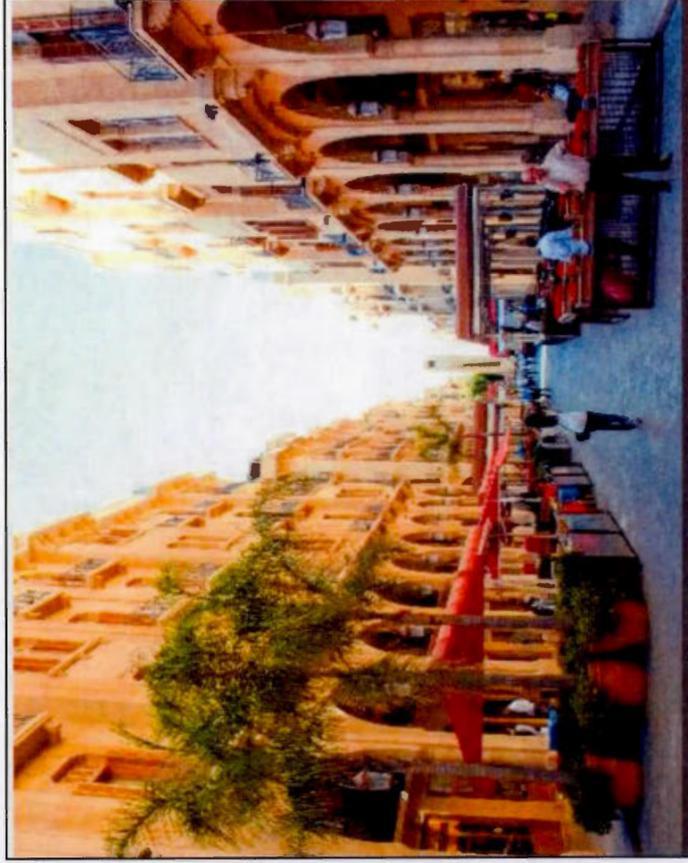


Figure 4.7. Transformation et reconstruction du centre  
ville de Beyrouth en 2018  
Source : Tripadvisor (2018)

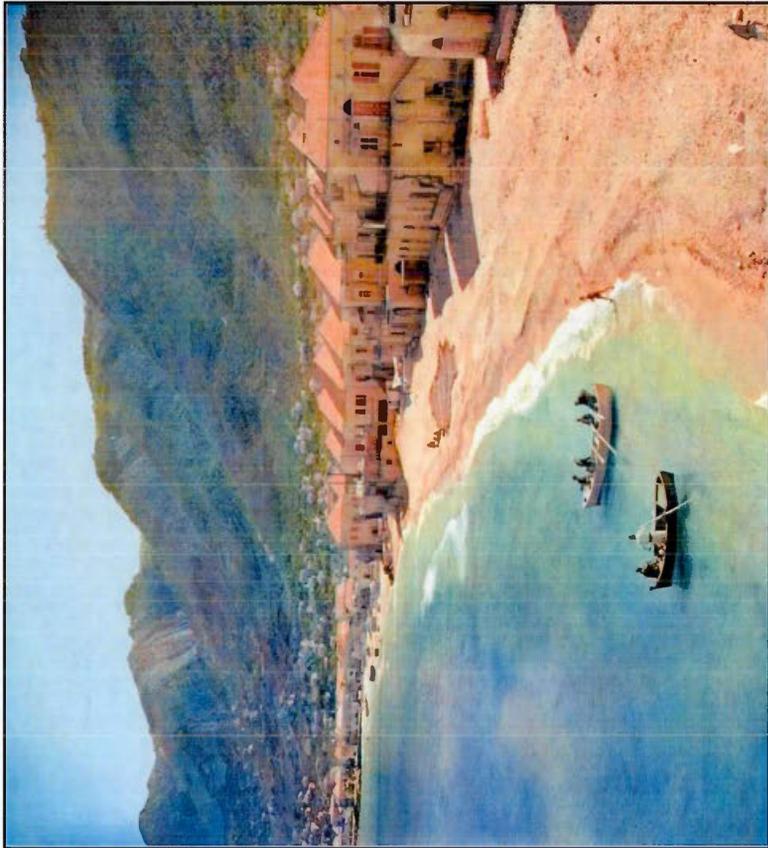


Figure 4.8 : Littoral de la Baie de Jounieh et montagnes en 1950  
Source : Berjaoui (1950)

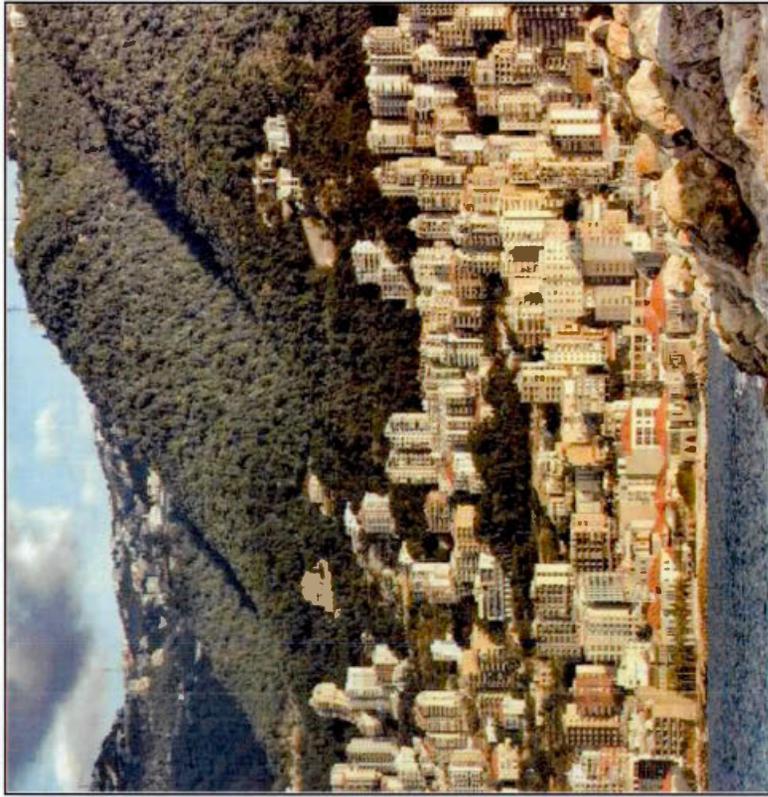


Figure 4.9. Déforestation et construction de la montagne et transformation des paysages 2017  
Source : Haddad (2017)

Même les villages dans les montagnes se trouvent transformés et surpeuplés. Le centre-ville de la capitale Beyrouth, jadis cœur du monde des affaires de la ville, lieu de marchés populaires et de rassemblement, est totalement privatisé et se transforme en quartier de restaurants et boutiques huppés et d'immeubles vides aux prix exorbitants. La fameuse ligne de démarcation où se tenaient les francs tireurs entre l'est (quartiers chrétiens) et l'ouest (quartiers musulmans) n'est plus reconnaissable, remplacée par des routes et des restaurants. Les traces de la guerre disparaissent petit à petit. Pour ceux qui cherchent à oublier complètement le passé, ce serait une bénédiction. Pour les autres ce serait effacer complètement leur histoire, leurs repères. Il ya bien quelques vestiges symboliques de la guerre qui sont toujours là, oubliés pas les « rebâtisseurs », mais pas de politique bien claire sur la préservation ou la reconversion d'objets ou de lieux de guerre en lieux de commémoration par exemple. Il aurait sans doute été compliqué de s'entendre sur quoi reconvertir en « mémoire collective » et quoi camoufler de toute cette destruction. Ainsi, à part quelques anciens immeubles avec des trous dans les murs et des séquelles d'éclats d'obus encore visibles, rien ne laisse deviner qu'une guerre est passée par là. Ainsi, une personne ayant immigré pendant la guerre ou juste après la guerre ne s'y retrouve pas tout de suite en revenant au pays.

Toutes ces transformations ont pour but de redorer l'image du pays pour attirer les investisseurs et les touristes. Le secteur du tourisme a toujours été un des secteurs économiques les plus importants pour le pays et il est donc nécessaire de le revitaliser. D'ailleurs, le tourisme au Liban est aussi bien domestique qu'international. Pour les besoins de ce mémoire, nous allons nous intéresser uniquement au tourisme international, c'est-à-dire celui qui concerne les touristes venant de l'étranger et plus spécifiquement le tourisme des racines qui concerne les personnes issues de la migration libanaise.

#### 4.5 Le tourisme au Liban

Malgré sa petite superficie, le Liban est un pays aux facettes et paysages multiples et variés. Faisant 225 km de long et 45 km de large, il a une bande côtière qui longe la mer de l'extrême

Nord du pays (Tripoli) à son extrême Sud (Naqoura). Son plus haut sommet culmine à 3088 mètres. Avec un climat tempéré, le paysage varie entre plaines agricoles très vastes, telle que celle de la Bekaa située à 900 mètres, et les paysages montagneux, tels que le Mont-Liban et l'Anti-Liban. C'est dans ces deux chaînes de montagnes que la plaine de la Bekaa est d'ailleurs enserrée. Malgré une urbanisation presque généralisée, le Liban préserve des sites naturels et des vestiges historiques importants (ex : Baalbeck, Byblos, Beiteddine, Tyr, etc.), témoins des différentes cultures et civilisations qui l'ont marqué, dont les Phéniciens et les Romains.



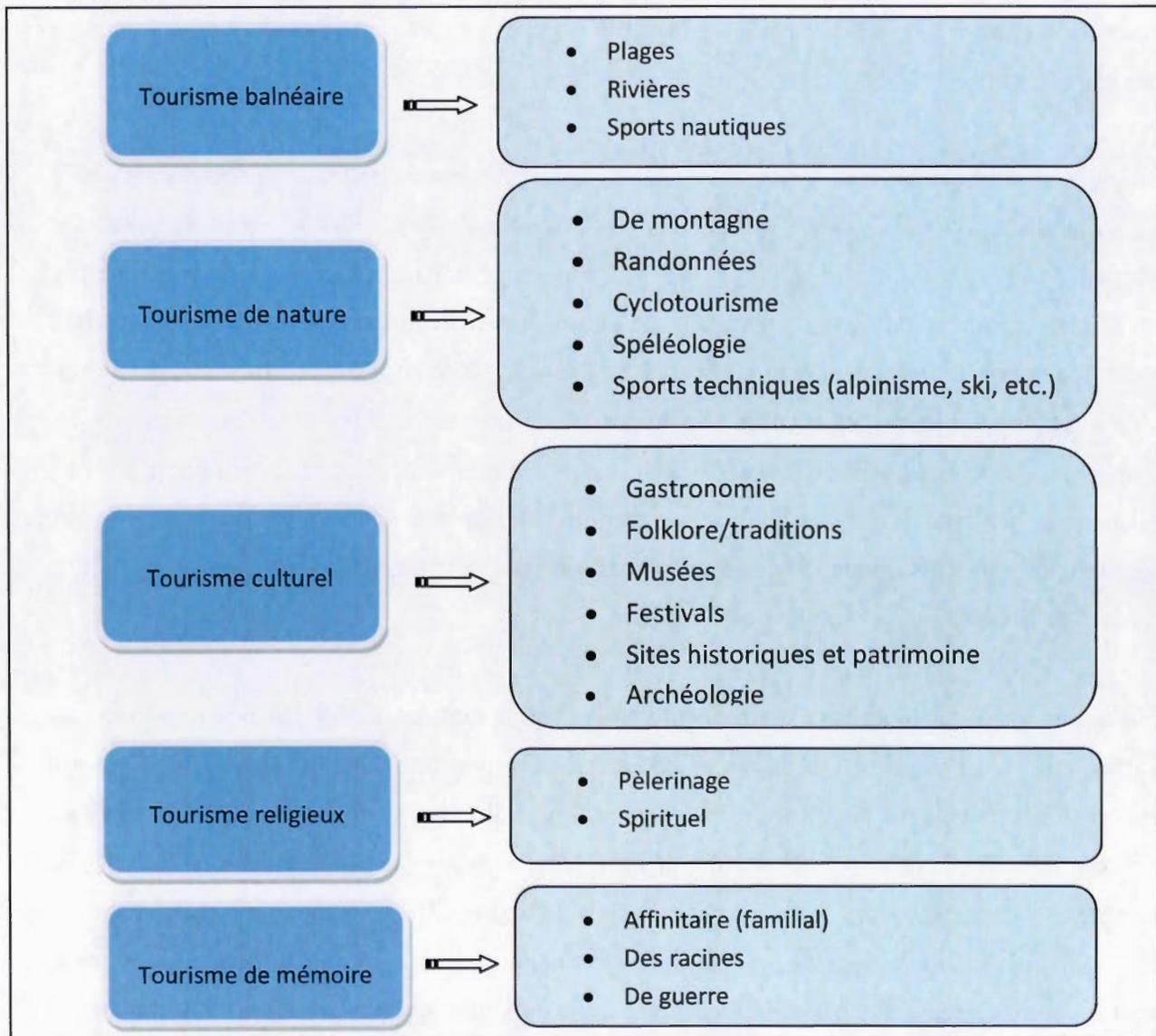
Figure 4.10. Carte du Liban

Source : club des voyages.com (s.d)

Sa situation géographique et son histoire politique font qu'il est aussi bien imprégné de culture méditerranéenne qu'occidentale, ce qui se répercute dans son offre touristique. Sa diversité géographique, climatique et même politique a « une influence majeure sur l'émergence des

pratiques de tourisme et de loisirs » (Dewailly et Ovazza, 2004: 1). De ce fait, on y trouve le tourisme balnéaire, le tourisme de montagne (villégiature, ski, etc.), le tourisme de nature, le tourisme gastronomique, religieux, culturel, etc. Le tableau 4.2 synthétise l'offre touristique au Liban.

Tableau 4.2. Genres de tourisme au Liban



Source : création de l'auteure à partir de ses observations

Généralement, tous ces genres de tourisme se combinent en une seule visite, considérant l'espace restreint et la possibilité de tous les pratiquer en même temps. Par ailleurs, outre le parc hôtelier, les modes d'hébergement des touristes sont très variables. Certains choisissent de résider chez des membres de leur famille ou des amis. D'autres choisissent les centres balnéaires ou estivaux qui proposent des chalets en bord de mer et en montagne. Il y a également la possibilité de louer des maisons à travers des connaissances, des annonces et de plus en plus des logements ou chambres privés loués aux touristes. Les hôtels, quant à eux, varient entre une petite quantité de catégories à une étoile et des 5 étoiles à majorité occupés par les gens d'affaires et les touristes des pays du golfe.

Le tourisme au Liban se transforme ainsi au gré du développement politique et social du pays. Il y a toujours l'*avant la guerre* et l'*après la guerre*. Reconnu pour avoir été « la Suisse du Moyen-Orient », le Liban développe son tourisme graduellement depuis les deux guerres mondiales et le temps du mandat français. Les Européens affluent dans les années 1880, suivis par la bourgeoisie arabe dès 1930 (Dewailly et Ovazza, 2004: 4). Les « bains » ou complexes balnéaires simplistes commencent à voir le jour ainsi que les stations estivales ou de ski en montagne. Dans les années 1960 et 1970, le tourisme culturel se développe à son tour, grâce aux divers sites archéologiques éparpillés sur le territoire, les grottes, le folklore, la gastronomie et tout le patrimoine historique. S'y rajoute la création de grands festivals internationaux, dont le festival de Baalbek qui reprendra après la guerre.

Par ailleurs, un début de tourisme collectif voit le jour pour accueillir les petits groupes de vacanciers avec l'implantation de zones de camping le long du littoral (Naba, 1971). Dès les années 1960, puis, petit à petit avec le début de l'instabilité politique et des conflits, certaines régions, plus sûres que d'autres, voient leur offre touristique se développer plus rapidement. Le tourisme se concentre alors dans ces régions. Selon Naba (1971), « [l]a guerre israélo-arabe de juin 1967, par exemple, a privé le pays d'une particularité ; celle de plateforme où le touriste était heureux de séjourner à la condition de pouvoir effectuer le temps d'une fin de semaine, le traditionnel pèlerinage des Lieux-Saints de Jérusalem ». En effet, avant ce conflit, il était

possible aux touristes, surtout ceux qui étaient intéressés par le tourisme religieux, de visiter Jérusalem et faire le tour de la région, riche en lieux considérés comme Saints. Présentement, les frontières sont hermétiquement fermées.

Avant la guerre, le tourisme était donc une des principales sources de développement du pays avec une « participation à hauteur de 20% du P.I.B (Dewailly et Ovazza, 2004: 6). Mais, malgré son essor important, le tourisme international s'arrête totalement avec le début de la guerre en 1975. À part les reporters de guerre, des étrangers, curieux ou désireux de participer aux combats et certains Libanais qui viennent visiter leurs familles, le Liban n'accueille plus grand monde. Il faudra attendre la fin de la guerre pour observer la reconstruction des infrastructures et la reprise, tant bien que mal, du développement du secteur touristique. L'événementiel est surtout prisé avec, entre autres, la création de nombreux festivals internationaux, la tenue du sommet mondial de la francophonie en 2001, du Marathon international de Beyrouth, etc. Présentement, des festivals en tout genre sont ainsi organisés et cela dans presque toutes les villes libanaises. De plus, en juin 2016 et en collaboration avec l'Organisation mondiale du Tourisme (OMT), un nouveau projet touristique, la « Route des Phéniciens », voit le jour et englobe 17 autres pays de la Méditerranée. Par ailleurs, en 2014 une stratégie de développement sur cinq ans du tourisme rural est implantée au Ministère du tourisme libanais afin de permettre de nouvelles opportunités compétitives de ce secteur économique très important pour le Liban. Les initiatives privées se développent aussi permettant une offre de plus en plus diversifiée, surtout au niveau du tourisme culturel et de nature. Ces offres touristiques sont aussi bien offertes aux étrangers qu'aux locaux et visent surtout la diaspora libanaise très largement répandue de par le monde.

De ce fait, comme la majorité des touristes au Liban ont toujours été des personnes issues de la migration, donc de cette diaspora libanaise, le tourisme des racines reste le secteur touristique le plus important à comprendre et à développer au Liban.

#### 4.6 Tourisme des racines au Liban

Le tourisme des racines ne s'est jamais totalement arrêté au Liban. Considérant le grand nombre de Libanais résident à l'étranger, beaucoup d'entre eux continuent de visiter leurs proches restés au pays durant les périodes calmes entre 1975 et 1990. « Lebanese immigrants (...) have the desire to learn more about the history of the country, reconnect with their relatives (...), bond with their roots and tradition while supporting the local economy », souligne MDTL (2014: 13). De plus, comme les conflits ne sont pas nécessairement généralisés sur tout le territoire en même temps, cela permet aux visiteurs de se rendre dans les régions sécuritaires. Ces visiteurs sont « less influenced by the security situation in the country and will continue to visit their families and relatives » (MDTL, 2014: 13). Pour Dewailly et Ovazza (2004 : 2), « les Libanais de l'étranger, motivés par une volonté de se ressourcer, profitent de leurs vacances pour s'associer aux regroupements familiaux ». Finalement, dès les années 1990, les visiteurs reviennent en masse, mais cette fois-ci principalement des pays arabes (à part les expatriés libanais). Ainsi, présentement, les touristes du Liban sont à majorité des expatriés qui visitent leurs familles, des voyageurs des pays du golfe et certains aventureux du reste du monde, principalement d'Europe. Les voyageurs d'affaires sont aussi ciblés comme touristes potentiels durant leurs moments de loisirs, d'ailleurs les visites touristiques sont généralement incluses dans leur agenda (participant NF, 2017).

Mais les informations et statistiques sur le tourisme et spécifiquement le tourisme des racines au Liban son très rares (Butler, 2003 ; Dewailly et Ovazza, 2004 ; G. Hourani, 2007). Le secteur touristique souffre de manque de données et de statistiques fiables au cours des années (participant NF, 2017). Les statistiques relevées se basent sur les arrivées à l'aéroport en provenance des différents pays. Il est de plus difficile de savoir parmi ces arrivées lesquelles concernent les touristes. Le décompte n'inclut pas les Libanais. De plus, il n'est pas possible de différencier entre, par exemple, des Libanais naturalisés français (qui seraient dans la catégorie des « touristes des racines »), des Français d'origines (qui seraient dans la catégorie des « vrais »

touristes européens). Certains Libanais de la diaspora rentrent au pays avec leur passeport libanais, d'autres avec leur passeport de leur pays d'accueil. Toutes ces données faussent les résultats qui sont d'ailleurs presque inexistantes. Il n'est donc pas possible de connaître le chiffre réel des touristes des racines, ni leur provenance. Déjà en 2004, Dewailly et Ovazza (2004 : 11) considéraient que si l'on ajoute au décompte le nombre de touristes de la diaspora libanaise, « ces visiteurs augmenteraient de 60% le nombre des touristes évalués ».

Dans certains pays, tel que l'Irlande, l'Écosse ou le Ghana, le tourisme des racines est, selon Capelle-Pogăcean (2010 : 9), une priorité gouvernementale et les industries du tourisme se penchent sur les offres de tourisme des racines et « s'emploient à susciter et à capter les désirs de racines, d'identité, de mémoire ». Pour sa part, le gouvernement libanais, qui n'avait pas de politique spécifique autour des migrants, n'en avait pas d'avantage pour le tourisme des racines (Butler, 2003 ; G. Hourani, 2007). Il existe bien un Ministère des affaires étrangères et de l'émigration, mais ses fonctionnaires sont d'avantage préoccupés par les apports économiques que les expatriés peuvent rapporter au pays, que par une réelle offre touristique à leur égard (Butler, 2003 ; G. Hourani, 2007). Selon Hourani (2007: 11), « there was never a formal policy framework to govern relations between Lebanon and its expatriate communities ». Butler (2003: 322) considère que malgré le fait que ce ministère reconnaisse l'importance des populations émigrantes et à part quelques modestes initiatives, il n'y a pas de réelles actions d'entreprises pour développer le tourisme des racines au Liban. Cette problématique concerne également le Ministère du tourisme (Dewailly et Ovazza, 2004; Buccianti-barakat, 2006 ).

Pour combler ce manque d'offre, certaines initiatives privées voient le jour. Des associations sont mises sur pied. Ceci est le cas de « Back to Roots », fondée en 2010, qui propose des camps d'été immersifs aux jeunes Libanais de 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> génération de la diaspora (BTR, 2018). Ces camps ont été annulés pour l'été 2017, compte tenu de la situation sécuritaire assez précaire. L'association LEBolution, quant à elle, a réussi, en 2017, à organiser un voyage touristique regroupant plusieurs migrants de divers pays, en collaboration avec le Youth Council of the World Lebanese Cultural Union (WLCU). « It is a cultural, social, and humanitarian trip for

young Lebanese living abroad and its aim is to connect these young Lebanese descendants to our roots since most of the participants are second and third generation emigrants » (LEBolution, 2018). Par ailleurs, certains voyagistes proposent également des circuits spéciaux sans être nécessairement licenciés ou même reconnus par le ministère (MDT, 2014). En 2014, dans sa stratégie de développement du tourisme rural, le Ministère du tourisme a tout de même relevé l'importance du « marché de la diaspora » (MDTL, 2014). Selon l'étude entreprise, ces touristes spécifiques sont plus à même de consommer du local que les touristes internationaux et ils ont l'avantage de connaître la langue du pays (MDTL, 2014 : 14). « They are interested in heritage tourism that highlights culture, religion, genealogy, identity and history », précise MDTL (2014: 14). Ils sont tout de même considérés uniquement par rapport à leur pouvoir d'achat et leur apport économique.

Ne serait-ce, les recommandations issues de la recherche de 2014 incluent la collaboration avec les agences de voyages et voyagistes afin de développer des circuits adaptés à toutes les demandes, entre autres, celles des touristes de racine (MDTL, 2014 : 14). À ce jour, des tours sont bien proposés, mais sans nécessairement s'adresser directement aux touristes des racines qui sont encore englobés avec les autres touristes.

Il y a cependant un réel désir de changement de cette situation. Ainsi, une nouvelle offensive de développement du tourisme pour la diaspora libanaise est actuellement mise en place (participant, NF, 2018). L'intérêt pour le tourisme des racines est ravivé et de nouvelles initiatives devraient bientôt voir le jour. Reste à savoir concrètement comment cela va s'appliquer.

D'autre part, il n'existe pas d'offre « officielle » en ce qui concerne les anciens combattants libanais qui reviennent à leur pays d'origine en visite. Il n'y a pas de « parcours du combattant » ou de tours organisés vers d'anciens lieux de combats. Une organisation non gouvernementale (ONG), UMAM Documentation and Research (UMAM D&R) organise plusieurs expositions en lien avec la mémoire collective du conflit libanais. Ces expositions sont ouvertes au public, mais ne sont pas intégrées dans un parcours touristique et ne sont pas promues comme tel. UMAM a,

de sa propre initiative, retrouvé entre autres choses, le fameux bus, symbole du début de la guerre du Liban, abandonné dans le jardin d'un habitant du Sud Liban. L'ONG a ainsi organisé une exposition dans la banlieue de Beyrouth en rapport avec la commémoration de la guerre. L'association Bonheur du Ciel a ensuite repris l'autobus pour le transformer en un restaurant pour les pauvres et démunis. Il n'y a donc pas eu de récupération gouvernementale pour en faire un « attrait » touristique.

Aussi, la milice du Hezbollah offre un genre de tours, ou de visites guidées, vers d'anciens lieux de combats. Elle propose, par exemple, la visite d'une ancienne prison au sud du Liban. Cette dernière était tenue par la milice pro-israélienne. Les détenus, des résistant(e)s à l'occupation israélienne avaient été libérés en l'an 2000. Le Hezbollah l'a ensuite aménagée et transformée en musée. Elle est devenue une des attractions touristiques de la région. La milice du Hezbollah propose aussi des visites guidées de multiples lieux de combats, tranchées, cachettes, etc. en lien avec le conflit israélien.

Le retour sur les lieux de ce conflit spécifique est rendu possible, car l'ennemi pointé du doigt est l'ennemi « officiel » du Liban et le territoire assez délimité. Il ne devrait pas y avoir de controverses là-dessus. Dans le cas des autres guerres internes, tout le reste du territoire était sous l'emprise des conflits et les combattants étaient des Libanais qui se battaient entre eux. Quel parcours touristique offrir alors? Comment déterminer quels combattants se battaient pour le Liban et lesquels contre (tous pensaient se battre pour leur pays selon leur propre idéologie), afin de déterminer l'ennemi et créer un parcours touristique? Comment savoir quoi étaler au grand jour sans éveiller les fantômes de la guerre, raviver les blessures et remuer les divergences. La paix au Liban est encore très fragile. Rajoutons à cela la problématique de l'occupation syrienne. Encore une fois, quel parcours touristique délimiter pour couvrir la réalité historique et satisfaire tout le monde? Les raisons politiques sont-elles donc derrière ce manque d'initiative officielle de proposer des parcours touristiques aux anciens combattants, touriste de racines?

La littérature n'offre pas non plus beaucoup d'information sur le tourisme des racines au Liban. Buccianti-barakat (2006) et Dewailly et Ovazza (2004) proposent un historique et une mise au point sur le tourisme au Liban en général, mais sans s'intéresser spécifiquement au tourisme des

racines. Quant à Hourani (2007) et Hyndmann-Rizk (2010), elles soulèvent le lien presque spirituel qui connecte les émigrés à leur mère patrie. Selon Hourani (2007: 11), « [t]o the majority of the Lebanese expatriates, Lebanon is sacralized as a spiritual homeland to be visited ». Pour Hyndmann-Rizk (2010: 66), le migrant considère son pays d'origine comme « a spiritual motherland where the connection to place is symbolic and spiritual ». Par ailleurs, suite à deux sondages qu'il a lui-même mené, Butler (2003) explique que les raisons principales de retour sont la visite de la famille, la visite du pays (le « homeland ») et le plaisir. Ceci rejoint l'idée de Hourani (2007 : 26) qui constate que la plupart des touristes du Liban sont des « expatriates or their descendants visiting their families or getting to know the homeland of their ancestors or both ». Pour Hyndmann-Rizk (2010 : 65) qui se base sur l'étude des Libanais d'Australie, « [t]hrough return visits, returnees seek to re-connect with the land ».

Ainsi les touristes des racines / anciens combattants libanais, rejoignent-ils ces mêmes motivations ? Pour les anciens combattants, « retourner sur le champ de bataille, c'est revenir, c'est se souvenir, c'est se confronter à son passé, voire exorciser la guerre et c'est parfois aussi rendre hommage à un camarade tué » (Van Ypersele, 2013). Ils vont donc vivre une expérience touristique particulière mais vont-ils se définir selon leur identité ethnique première, celle de Libanais, tout simplement? Vont-ils reconnaître leur identité d'ancien combattant qui s'y est rajoutée et construite par-dessus ou aura-t-elle été déconstruite et remplacée à son tour lors du processus de migration? Leur identité ethnique de Libanais va-t-elle réapparaître et effacer celle de l'ancien combattant à cause de leur statut de migrant?

L'expérience touristique des migrants en contexte de guerre, et entre autre des anciens combattants porte une particularité, celle d'un passé empreint de violence. Dans ce cas, le « home coming is not to an ancestral land but also to sites of traumatic memory », explique Schramm (2004 : 138). Ces sites rappellent et ravivent nécessairement une identité de combattant en premier. Les motivations de ces touristes seraient alors une combinaison entre un besoin de revoir leur pays, de soigner les plaies du passé et une quête d'identité. Serait-ce un besoin de thérapie rebours ou une réelle expérience touristique? Pour eux, comme le mentionne Van Ypersele (2013), c'est effectivement un retour sur un champ de bataille, même si ce champ a

changé physiquement et c'est aussi une confrontation avec le passé. Ces anciens combattants, touristes des racines, se retrouve face à ce passé avec son lot de complexité. Supposée répondre à différentes motivations, l'expérience touristique vécue est ainsi assez particulière. Elle est en premier incitée par les motivations du voyage, mais elle est aussi distincte en raison des enjeux identitaires très forts qui en ressortent. Comme le soulève Lepape (2015 : 10), il s'agit pleinement d'un tourisme « s'organisant autour d'une quête identitaire ». Or, considérant leurs multiples statuts, celui d'immigrant, d'ancien combattant et de touriste, ils se trouvent face à leur identité, mélange entre leur identité personnelle, leur identité collective et leur identité reconstruite. Le concept d'identité ethnique s'avère donc être bien celui qui s'applique le mieux dans le contexte de leur expérience. Comme dit Maalouf (1998 : 205), doivent-ils alors concevoir leur identité comme étant la somme de leurs diverses appartenances, passées et présentes? Ainsi, leur vie contemporaine, leur « héritage horizontal » va nul doute contribuer à la construction de leur nouveau soi, de leur nouvelle (ou multiple) identité. Leur mémoire et leurs souvenirs vont aussi influencer sur leur identité telle qu'ils la perçoivent eux-mêmes.

Comme la littérature est dépourvue d'information concernant ces touristes particuliers, les témoignages des participants à cette recherche vont permettre de décrire cette expérience spécifique et ainsi la comparer aux autres expériences de tourisme des racines et de ce fait, répondre aux objectifs de cette recherche.

#### 4.7 Synthèse

Le Liban est passé par plusieurs phases de conflits différentes tout au long du demi-siècle dernier. La guerre a entraîné la création de plusieurs groupes armés qui se sont tour à tour entre-tués et entraïdés selon les circonstances du moment. Les multiplicités religieuses, politiques et sociales en font alors un pays multiethnique par excellence. Cette instabilité est d'ailleurs encore de rigueur à date. Le cas du tourisme libanais est, de ce fait, assez particulier vu les circonstances par lesquelles le pays est passé. Le tourisme a toujours été un important facteur de

l'économie libanaise. Son développement, quoique lent et circonstanciel, demeure essentiel pour le pays.

En parallèle, les guerres successives ont engendré différentes phases de migration libanaises partout dans le monde. Ces migrations, en contrepartie, créent à leur tour des vagues de tourisme de personnes qui désirent visiter leur pays d'origine, dans ce qu'on a appelé le tourisme des racines. De plus, quand les combattants des différents groupes armés formés durant la guerre décident de quitter leurs armes et leur pays, ils sont alors considérés comme des anciens combattants migrants. Ils peuvent à leur tour retourner en tant que touristes à leur pays d'origine, le Liban.

Or, la littérature ne contient pas encore assez de données sur le tourisme libanais, encore moins sur le tourisme des racines au Liban. Ainsi, aucune référence n'a pu être trouvée quand à l'expérience touristique des anciens combattants libanais.

L'étude faite dans ce chapitre autour du contexte et du cas de ces touristes particuliers, ainsi que les récits des participant(e)s à la recherche vont alors permettre, suite à l'analyse et à l'exposition des résultats, de mieux comprendre la place de ces derniers dans le mouvement du tourisme des racines et les enjeux qui en découlent, spécifiquement au niveau identitaire.

## CHAPITRE V

### RÉSULTATS ET INTERPRÉTATION

Le but de cette étude est de comprendre l'influence des migrations et du tourisme des racines sur la construction identitaire et plus spécifiquement dans le cas des anciens combattants libanais. Dans cette partie, l'analyse des résultats va permettre de répondre aux sous questions de l'étude en se basant sur la collecte des données et des observations relevées tout au long de la recherche.

L'interprétation des résultats est la phase « d'inférence, de mise de signification dans les résultats obtenus à l'étape précédente. Il s'agit, selon l'expression plus familière, de faire parler les chiffres, indices, coefficients (...) dégagés par l'analyse, et exprimer de façon claire, argumentée, comment ces résultats constituent un progrès par rapport au point de départ », précise Aktouf (1987: 45). Ce chapitre présente donc les résultats de la recherche suite à l'analyse de la littérature et des entrevues avec les participants. Ces derniers ont tous fait partie de milices qui ont été tour à tour alliées ou qui se sont entretuées, selon les phases de la guerre et les contextes et alliances politiques du moment.

Le chapitre débute par une présentation linéaire des résultats et une analyse par thème. Par la suite, cette analyse et la décortication des récits de vie des participants vont permettre de répondre systématiquement à chacune des sous questions et ce, en regard du cadre théorique.

#### 5.1 Analyse thématique et comparative

Les récits de vie se construisent « autour d'une succession temporelle d'événements et de situations qui en résultent » (Bertaux, 1997 : 33). Ceci s'est avéré être tout à fait le cas avec les participant(e)s. Leur narration s'est effectivement déroulée autour d'une succession de remémorations de faits historiques, interprétés dans des contextes sociaux et personnels, dont ont

découlé des situations spécifiques. Celles-ci ont alors affecté leur choix de vie. Ces choix étant personnels à tout un chacun, même si les faits historiques se recourent, les discours des participant(e)s autour d'un même contexte ne sont nécessairement pas similaires. Certains thèmes communs ont cependant été relevés.

Tableau 5.3. Thèmes et indicateurs dans les récits de vie.

	THÈMES	INDICATEURS VERBAUX (dans les récits)	SOUS-QUESTIONS
Récits de vie Étape 1 (avant le départ)	Motivation du voyage	Référence aux raisons du départ -désir de revenir sur le passé, désir de revoir les collègues, amis, famille, quête identité, vacances, obligation familiale- « enterrement », mariage, tourisme, faire connaître le pays aux enfants.	A
	Souvenirs/mémoire	Références au passé – oubli, désir d'oublier, de se rappeler, souvenirs, images, photos, ancienne vie, peur, description des lieux tels que remémorés, souvenirs des victimes, affect, héroïsme, patriotisme, choix, non choix,	a-b
	Identité passée	Ancienne vie, appartenance sociale, politique, avant, nationalité, libanais, vécu, origines familiales, culture passée, besoin de défendre le pays, pur, Chamouniste, Aouniste, choix, services secrets, changement	C
	Attentes	Espoir, attentes, désir de revoir le pays, peurs, joie, impatience, retrouvaille, reconnexion, reconnaissance, obligation, inquiétude, excitation, aucune attente, forcé	A
Récits de vie Étape 2 (au retour du voyage)	Ressenti de l'expérience	Sentiments positifs, négatifs, déception, heureux, repos, soulagement, émotions, colère, tristesse, activités, visites, pas de temps, départ, rage, trop court, insatisfaction, inquiétude, peur, dégoût, joie, visite, bonheur	b-c
	Identité passée	Retour sur appartenances sociales, politiques de la vie passée, identité politique passée, identification à nationalité d'origine, origines familiales, culture passée, appartenance religieuse, tribale, géographique	C
	Identité actuelle	Appartenance ressentie, actuelle, sociale et politique, changement, nouvelle vie en pays d'accueil, retour en arrière, hybridité, perte identité, multiplicité, culture actuelle, intégration, impossibilité de réponse, déni du passé, adoption nouvelle identité, effacement	C
	Souvenirs/mémoire vs réalité vécue	émotions ressenties, plaisir de retrouver ses souvenirs, narration des souvenirs vécus, réalité versus les souvenirs, description des lieux, faux souvenirs, incompréhension, destruction, mensonges, fuite, perdu	a-b-c

Source : Création de l'auteure.

Le tableau 5.3 (ci-dessus) présente les indicateurs verbaux relevés lors des entrevues. Ils sont repérés lors de la retranscription des récits et rassemblés par groupe, selon les étapes du voyage. Ils sont ensuite classés en sous-section par thème. Certains thèmes sont préétablis dans le cadre théorique et se précisent lors des entretiens. Ce tableau sert ensuite de repère pour l'analyse linéaire et l'analyse comparative.

Ainsi, pour les fins de cette analyse, les thèmes établis dans la grille présentée précédemment sont reclassés en 3 catégories : motivations du voyage; mémoire, souvenirs et réalité; appartenances identitaires passées et présentes. Cette classification découle des principaux enjeux du tourisme des racines de façon générale, ainsi que des récits de vie des participant(e)s à l'étude.

La section suivante aborde le sujet des motivations du voyage touristique tel que relaté par les divers participant(e)s. Les autres thèmes cités suivront.

### 5.1.1 Motivations du voyage

Le tourisme des racines dépend en premier des motivations initiales d'effectuer ce genre de voyage. L'expérience recherchée doit alors répondre à ces attentes et aux raisons du choix effectué. Les motivations varient aussi en fonction de la génération des migrants. Elles partent d'un besoin de se reconnecter avec sa famille, ses racines, son pays. Dans d'autres cas, c'est pour découvrir le pays de ses ancêtres, ou pour effectuer un pèlerinage vers des lieux de mémoire. Dans le cas du tourisme des racines des migrants de première génération au Liban, selon les participants à cette recherche, il est essentiellement question de regroupement familial, de redécouverte du passé et de quête d'identité. Cette quête d'identité est sans doute parfois inconsciente, mais elle est inhérente à l'expérience touristique vécue. « What makes the touristic journey a unique mechanism of remembrance, an act of memory work, is that it entails motivation and organization, a commitment and determination to engage with the past », précise Marschall (2015: 337). Ainsi, la motivation déclenche le processus du voyage touristique et

impacte l'expérience vécue, depuis l'organisation du départ jusqu'au retour. La relation envers le pays d'origine est considérée alors comme symbolique et spirituelle (Hyndmann-Rizk, 2010 : 66). Cette idée de connexion quasi spirituelle avec la mère patrie se retrouve dans le discours des participant(e)s à la recherche. Pour ces derniers, anciens combattant(e)s et migrants de première génération, les raisons derrière le choix d'entreprendre ce genre d'expérience touristique ressortent rapidement durant la narration.

Deux des participants sont dans la quarantaine, deux dans la cinquantaine et un dans la soixantaine. Un des participant(e)s, (H3) a émigré au Canada dans les années 1980, H2 dans les années 1992. La participante (F1), quant à elle, a choisi la France dans les années 2006. H1 quitte pour les États-Unis en 2004. H4 est forcé de partir, pour des raisons de sécurité, en 1999. Ces informations sont importantes, car cela nous permet de savoir dans quelles phases du conflit les participants ont été impliqués et à quelle période ils ont émigré. Cela affecte les souvenirs que chacun peut avoir d'un même pays, mais à différentes époques, compte tenu des changements politiques et sociaux continus. Pour H1, H2, H3 et H4, l'expérience touristique est vécue depuis longtemps et les réponses sont alors plus approfondies, ces derniers ayant eu un temps de réflexion et de réadaptation plus long.

Chaque participant(e)s exprime alors ses propres motivations personnelles quant à la décision du retour aux sources, le Liban. Dans tous les cas, il s'agit en premier de raisons familiales. Pour le participant (H3), la raison première du voyage est de participer aux obsèques d'un parent. Pour H2, c'est un regroupement familial pour assister à un mariage. Il est motivé par le fait de revoir des membres de sa famille, venus de partout dans le monde, « même d'Australie », précise-il. La participante (F1) poursuit aussi, un besoin de se reconnecter avec sa famille proche et ses amis. « C'est surtout les gens qui me manquent, pas le pays lui-même », explique-t-elle. Quand à H1, il décide aussi de retourner au Liban pour revoir son père rendu vieux. Il désire également renouer avec ses cousins et sa famille. H4 dont la motivation principale est aussi de retrouver sa famille, cherche de plus à savoir s'il y a une possibilité de retour définitive pour lui dans le futur.

F1, H2 et H3 expriment tout de même l'envie de redécouvrir le pays et de faire du tourisme « dans toutes les régions ». F1 désire faire « connaître le pays du Nord au Sud » à ses enfants et

aimerait leur montrer les places qu'elle connaît. H2 veut également visiter le pays et « découvrir de nouveaux quartiers ». Il sera le seul à parler de pèlerinage. En effet, à part ses motivations premières, il exprime aussi le désir de se rendre aux endroits Saints du Liban. H3 s'intéresse à ces lieux, mais il n'en mentionne qu'un seul qu'il aimerait revoir également, sans toutefois parler de pèlerinage. H1 espère revoir les endroits où il pique-niquait avec sa famille dans le passé, tandis que le participant (H4) prévoit de visiter les régions du Liban par le biais de sa famille qui est éparpillée dans le pays.

H2 exprime, de plus, le souhait de revoir les lieux de combats, mais pas comme motivation initiale de voyage. Il explique que c'est uniquement quand il est sur place et qu'il passe dans les régions « du conflit », qu'il se souvient du passé et qu'il essaie de replacer les choses géographiquement, car de toute façon, « tout a sûrement changé », dit-il. Cette expérience est alors considérée, d'après Marschall (2015: 341) comme une quête du passé, puisque « once at the destination, survivors find their memories stimulated through the physical encounter with the place and the sight of familiar remnants of the past ».

Certaines des motivations mentionnées viennent donc recouper la théorie à l'effet que les obligations familiales et le besoin de revoir le pays et la parenté font partie des raisons principales du tourisme des racines (Élamé, 2010; McCain, 2003). Cela se confirme dans les dires de tous les participant(e)s. Ces motivations sont d'autant plus vraies dans le cas du tourisme des racines au Liban, essentiellement dans le cas de la 1<sup>e</sup> génération de migrants. En effet, la plupart ont encore de la famille au pays. Le lien subsiste malgré le temps et les frontières. D'ailleurs, H2, H4 et F1 expliquent le maintien du contact grâce aux réseaux sociaux (ex : Facebook), ou à la téléphonie gratuite (Skype, What's up) qui ont permis de renouer très facilement et à peu de frais avec le pays et de « vivre en parallèle avec eux (les familles et amis) », précise la participante (F1).

La quête d'identité, motivation relevée parmi de nombreux chercheurs (Legrand, 2006; Vidal González, 2008; Fourcade, 2010; Marschall, 2015), n'est pas explicitement mentionnée par les participant(e)s comme une motivation première à leur retour dans leur pays d'origine, mais elle est sous-jacente dans leurs réponses. F1 mentionne ainsi qu'elle avait envie de retrouver ses

repères et revoir ses « anciens compagnons de route (...) pour être confortée dans son appartenance».

Les motivations des participant(e)s varient donc entre obligations familiales, un besoin de se reconnecter avec ses origines, de revoir la famille et les ami(e)s ou de visiter et de redécouvrir le pays. Elles ne diffèrent pas totalement de ce qui est proposé dans la littérature au sujet des autres touristes des racines.

Mais les repères dont parle F1 sont ceux qu'elle garde dans sa mémoire du passé. Ces souvenirs vont d'ailleurs en partie influencer sur les motivations de retour des participant(e)s. La prochaine section approche alors le thème de la mémoire et des souvenirs et la façon dont ils sont confrontés au moment de l'expérience touristique.

#### 5.1.2 Souvenirs, mémoire et confrontation

« La mémoire ethnique est en fait le mécanisme qui préside aux processus de sélection historique par les moyens desquels le sentiment d'appartenance se confirme», explique Fabietti (2009 : 10). La première phase du voyage dans le tourisme des racines est justement le souvenir de la vie passée et plus particulièrement des événements pénibles qui ont mené à la nécessité de quitter le pays, entre autres la participation au conflit physique. Il est aussi important de se rappeler que les participant(e)s qui ne sont pas tous de la même génération, ont émigré à des moments différents. Ils sont aussi retournés visiter le pays à des périodes distinctes. Ainsi, leurs souvenirs ne sont nécessairement pas les mêmes, chacun ayant vécu et combattu durant des phases spécifiques du conflit et selon des affiliations et des idéologies différentes. En effet, H2, H1 et H3 ont combattu dès le début de la guerre, en 1975 et H4 s'est enrôlé en 1977. F1, la plus jeune, a participé aux combats des années 1990. De plus, le pays ayant subi plusieurs transformations politiques et physiques durant ces années, la période de retour va aussi contribuer à une hétérogénéité dans la description de la réalité perçue lors de l'expérience touristique.

Comme le constatent Bayindir Goularas et Betül Nuhoglu (2015 : 5), « [l]a guerre influence non seulement la mémoire des personnes concernées mais détermine aussi les noms et adjectifs utilisés pour décrire les membres de l'autre communauté ». Ceci est d'autant plus vrai dans le cas des conflits aux multiples facettes, ainsi que les revirements sociopolitiques continuels, comme au Liban. Cela explique comment les amis du passé deviennent ennemis et vice versa.

Le facteur de la migration, donc l'éloignement du pays, va également influencer le maintien de certains souvenirs. La mémoire sélective est alors figée dans une phase temporelle. Les souvenirs personnels restent authentiques par rapport aux personnes concernées, mais, replacés dans la machine du temps et confrontés au présent et à la réalité lors de l'expérience du tourisme des racines, ils apparaissent dénués de vérité ou du moins partiellement erronés. Cette confrontation entre mémoire, souvenirs et réalité, est un des enjeux importants du tourisme des racines.

Pour cette étude, la question posée sur le thème du souvenir était assez générale: quels souvenirs gardez-vous de cette période? Or, tous les participants vont, sans exception, répondre en relatant en premier leurs souvenirs en rapport avec la guerre et leur implication personnelle dans les conflits. Ils vont spécifier à quelle milice ou à quel parti politique ils ont appartenu, puis ils vont décrire des faits et des situations spécifiques qui les ont le plus marquées. H2 mentionne le décès de son frère tué au combat, ce qui l'a amené à quitter les armes. H3 se rappelle de la première fois qu'il a tué un jeune homme qui appartenait à la faction adverse. F1, quant à elle, se remémore les cris des prisonniers sous la torture. H1, lui, se souvient de son rôle de franc-tireur et des atrocités commises, mais c'est encore le décès de son frère qui l'a le plus marqué et qui a créé en lui un désir de vengeance. Quant à H4, il est catégorique. Le jour où il a sauté sur une mine et perdu sa jambe est sans nul doute l'événement qui a changé sa vie.

En entrevue, H3 est celui qui va le plus détailler ses actions en tant que combattant et il va vouloir approfondir ce côté de son passé. Il va spécifiquement faire ressortir le côté héroïque de certaines de ses actions, comme le jour où il a aidé à sauver des otages d'une attaque qu'il qualifie de terroriste. H2, H1 et H4 retournent assez brièvement sur leur passé de combattant. H2

va surtout relater ses souvenirs des lieux de combats, des endroits où il y avait les casernes, où ils se réunissaient à la milice. Même si « les choses drôles » sont les premières qui lui viennent à l'esprit, la plus jeune participante (F1), se rappelle aussi les mauvais moments. Elle préfère cependant garder en mémoire les anecdotes. « C'est drôle. C'est comme si ma mémoire a effacé ces souvenirs de guerre là », dit-elle. Mais au fur et à mesure du récit, elle va tout de même faire ressortir certains événements dramatiques de son passé, comme ses incarcérations par une des milices, puis une seconde fois par les services de renseignements pro-syriens. Au final, elle dit que les souvenirs qu'elle garde sont des « souvenirs de guerre, mais de beaux souvenirs de résistance aussi, (...) des souvenirs de fierté ». Elle avoue être nostalgique de cette période de résistance parce que c'est une partie de sa vie où elle croyait en un idéal. H1 rejoint cette idée de nostalgie et explique qu'il ne s'est pas enrôlé dans la milice dans le but de tuer, mais parce qu'il croyait dans ce temps en une cause, il cherchait justice. H4 pense au début à protéger sa communauté. Quand la situation change, il explique que lui et la plupart de ses compagnons ne combattent plus par idéologie ou par nécessité, mais juste pour l'argent. Cela entraîne démotivation et faiblesse. F1 se souvient du courage des gens et de leurs sacrifices ainsi que de la beauté de son pays. Elle regrette presque ce passé. Pour H2, les souvenirs du passé sont restés les mêmes. « Ils vivent dans ma tête », explique-t-il. Il les emporte avec lui. Il précise ensuite que c'est spécifiquement le souvenir de son frère abattu qu'il traîne avec lui et non celui des combats ou de la guerre.

« Ils portent une mémoire collective, une vision, ou des mythes concernant leur lieu d'origine : son histoire, ce qu'ils y ont vécu, les souffrances qu'ils y ont subies », explique assez adéquatement Heymann (2010 : 19) à propos de cette phase de remémoration que vivent les touristes des racines. Les participant(e)s vont témoigner de ce fait durant les entrevues. En effet, ils portent tous en eux cette mémoire et ces mythes qui influent sur les souvenirs qu'ils relatent.

Ces derniers parlent ensuite des souvenirs qu'ils gardent du pays de façon générale. Ils conviennent tous que la vie était difficile, mais qu'il fallait s'y faire. Ils vont également tous exprimer leur nostalgie du bon vieux temps et évoquer le sentiment de patriotisme qui les

habitait et qui a guidé leur choix de prendre les armes. H3, le plus vieux, parle du Liban d'avant la guerre. « Je connais le Liban au complet de A à Z bien avant la guerre, parce que chaque dimanche on faisait une excursion en famille », se souvient-il. Il se rappelle ensuite de certaines régions qui ont subi les séquelles des conflits armés. H1 se remémore aussi les pique-niques familiaux, mais dans les zones éloignées des combats. Il se souvient d'un beau pays, mais de « déséquilibre social et religieux ». H4 se souvient de la ceinture de sécurité, ligne de séparation au Sud-Liban entre la région contrôlée par Israël et celle sous contrôle libanais. Il se souvient comment il faisait continuellement le trajet entre ces deux régions. Puis, il se rappelle des belles choses, de chaque coin du pays, des amis, des soirées, des endroits du passé, « my roots », dit-il. Les participants H3 et F1 gardent, quant à eux, des souvenirs des régions en ruines, mais d'autres, tout à fait sécuritaires, où les gens trouvaient refuge. Le participant (H2) mentionne que cette période n'était pas paisible. « Il n'y avait pas d'eau, pas d'électricité, pas d'essence, rien pour se chauffer », explique-t-il. Il dit en riant que malgré tout le Liban « est le pays des merveilles, le pays des miracles (...) à cause de la guerre et du défi de survie ». F1 est plus sélective dans sa mémoire. Elle se souvient des paysages, de la mer et de la montagne. Elle dit « je ne vois pas en premier dans ma tête des immeubles en ruines, mais, si je pense bien, oui je les vois, (...) au centre-ville, certains bâtiments spécifiques. (...) Je ne vois pas toutes les négativités. Mon esprit ne les retient pas ».

Comme le mentionne Bayindir Goularas (2010 : 35) la visite des terres natales donne l'occasion de confronter les souvenirs avec la réalité. « Souvent tout à fait différent de ce qui était imaginé, le contact avec les terres natales sert à reconstruire leur propre mémoire », explique-t-elle (2010 : 35). La nouvelle géographie déforme le paysage familier connu et remémoré. Les anciennes images tentent de se frayer un chemin et de retrouver leur place par dessus la reconstruction ou les changements. « Where the urban fabric has been destroyed or changed, they 'see' the internal images of their remembered past superimposed on the external topography », dit Marschall (2015: 343). Ainsi, après avoir parlé de leurs souvenirs passés, les participant(e)s mentionnent comment ces souvenirs ont impacté leur retour et leur visite du pays. Ils expliquent comment ils ont été mis face à la réalité et aux changements.

H3 se retrouve face à une destruction totale. Il ne reconnaît pas les lieux. À ce moment, il décide de ne pas renouer avec ses anciens amis et connaissances, car il est choqué par la réalité et les changements. Il coupe alors court à son voyage. H2 aussi se sent dépaycé, mais pour lui, ce sera au contraire la reconstruction qui l'empêche de reconnaître certains endroits. Il va jusqu'à essayer de dessiner le plan de la région où il combattait pour la comparer avec la géographie actuelle. H2 mentionne voir maintenant de « la construction à portée de vue ». Tout est devenu plus moderne, « malgré le chaos et les embouteillages ». Arrivé à l'aéroport, H1 se fait dire que sa vie est en danger. Il doit donc se réfugier dans un couvent loin de son village. Un parent viendra le rejoindre. Il peut tout de même se déplacer dans certaines régions, mais il se trouve déboussolé par les changements. Il se souvient dans le passé être obligé de faire de la marche ou de prendre un chemin « hors-piste » pour atteindre certains endroits et se retrouver dans la nature, alors que lors de son voyage, il découvre que les routes sont goudronnées et les constructions massives ont remplacé la nature sauvage. Pour H3, la situation est plus critique. Il se fait arrêter à l'aéroport par les autorités libanaises et se retrouve en prison la première journée de son arrivée. Il doit payer pour ses anciennes affiliations avec un pays ennemi. Ils lui confisquent son passeport, mais le libère en attendant le jugement (qui sera à son avantage au final). Il peut alors se déplacer comme il veut et va profiter pour visiter toute sa famille et ses amis. Il n'a pas le temps de jouer au vrai touriste comme il l'avait souhaité, mais comme sa famille est éparpillée un peu partout sur le territoire, il réussit tout de même à revoir certaines régions. Il est lui aussi pris de court par les grands changements physiques dans le pays.

Ainsi, la confrontation entre souvenirs et réalité est différente selon chaque participant(e). Selon la période de retour, les contextes sociaux et les impressions du paysage du pays, tant sur le plan nature qu'urbain, ne sont pas les mêmes. Le pays ayant passé par plusieurs phases de destruction-reconstruction, le paysage semble avoir été remodelé à plusieurs reprises. De ce fait, comme l'explique Legrand (2006 : 6), « [o]ubliant que tout comme n'importe quel autre espace, leur terre d'origine change, qu'elle n'est pas la reproduction à l'identique de ce qu'elle a été dans le passé et dans leur mémoire, ces visiteurs font donc face à un premier choc qui est d'ordre visuel et culturel ».

L'autre expérience que vivent tous les participant(e)s à l'étude lors de leur retour au pays natal, est celle qui les met face à leur mémoire de la situation politique et sociale du pays de leur passé (ou même des affiliations politiques passées de leur entourage). H2 insiste sur le fait que ses souvenirs du passé sont restés les mêmes « seulement dans [sa] tête ». Il réalise sur place concrètement qu'il n'y a plus de guerre et il redécouvre le pays sans conflit armé. Il trouve que les gens ont vieilli. Il relève un changement au niveau du paysage social. Il y a plus de pauvreté et plus de travailleurs étrangers, selon lui. « Les gens sont plus stressés », observe-t-il d'un autre côté. Pourtant, cette différence entre souvenir et réalité, ne le choque pas plus que ça et il confirme que pour lui il n'y a « aucune déception. « Beaucoup de gens sont déçus et décident de ne pas y retourner, explique-t-il. Mais pour moi, non. J'aime mon pays tel qu'il est, guerre ou paix (...) Il faut du temps. C'est tout ». La seule chose qui n'ait pas changé, d'après lui, c'est la solidarité et les valeurs familiales. H4 parle des valeurs familiales aussi et de la chaleur humaine, mais il relève une contradiction qu'il essaie de comprendre encore. Il dit qu'à première vue, on peut penser que les Libanais sont sans soucis dans leur façon de vivre leur quotidien, dans leur vie sociale, etc. Or, il découvre des gens fatigués, stressés, anxieux et sous médication. Il parle de changement dans la situation politique également. Tous les revirements continus et le manque de stabilité font en sorte qu'il ne se sent pas en sécurité pour retourner visiter le pays de si près.

Bachimon et Derioz (2010: 5) l'ont bien dit, « la reconstruction mémorielle peut s'appuyer sur des lieux positifs à posteriori » et donc la réalité peut s'avérer tout autre. Ainsi, le participant (H3), pour qui les « souvenirs du passé sont grandioses », est, quant à lui, déçu par le peuple libanais. Il mentionne avoir trouvé lors de sa visite un « peuple suiveur et soumis ». Il ne cache pas alors son dédain et sa grande déception. La gloire d'antan semble avoir disparu à ses yeux. H1 est aussi déçu: « The Lebanon I know is not there anymore ». Il soulève encore le problème d'injustice sociale et de corruption. H4 reprend ce problème de corruption qu'il a ressenti lors de son séjour (même très court) en prison. Il dit qu'il n'a plus d'attentes réelles, mais il ne perd pas espoir. Il reviendra si la situation le lui permet. Le voyage de F1 ne se passe pas comme prévu non plus. « Je pense que mon rêve ne va pas se réaliser », s'inquiète-t-elle. Compte tenu de la situation sécuritaire, elle met fin à ses projets de tourisme. Elle se trouve face à de nouvelles

problématiques en lien avec la « présence des islamistes dans le pays ». Elle s'inquiète des attentats et ne veut pas faire subir l'insécurité à ses enfants. Elle avoue ne pas s'être attendue à cela. Elle s'est retrouvée dans un tumulte politique qu'elle ne connaissait pas. « Avant, il y avait la guerre. Donc c'est sûr que les gens étaient agressifs. Mais là, il n'y a pas de guerre et je sens les gens plus agressifs et impatientes qu'avant », observe-t-elle. Elle relève aussi cette impression de nouveau chaos et d'embouteillages qui est aussi ressentie et critiquée par H1 qui parle de « lots of traffic and car accidents ». F1 va également découvrir les revirements politiques dans son entourage, les nouvelles alliances. Ceci ne semble pas l'étonner. En parlant du passé, elle dit : « je ne sais pas si je l'enjolive dans ma tête, mais en tout cas, c'était authentique ». Cette constatation revient souvent lors de sa narration. Elle trouve même impossible de comparer entre ses souvenirs du passé et ce qu'elle vit lors de son expérience touristique. Elle ira même à dire : « Soit je me suis inventée un pays, qui n'existait que dans ma tête, soit les choses ont beaucoup beaucoup changé ». Fourcade (2011 : 20) l'a d'ailleurs bien spécifié, les liens avec le pays d'origine se concrétisent « dans l'imaginaire, par l'entretien du mythe de l'éventuel retour, la perpétuation du maintien de la mémoire historique et, si possible, personnelle, par la recreation fantasmatique du paradis perdu à partir d'images ou de souvenirs ». La participante F1 semble bien donc avoir recréé dans sa tête son propre paradis perdu. Tous les participants vont tout de même relever la beauté du pays, quel que soit son état.

Ainsi, le lien apparaît bien indissociable entre les souvenirs et la mémoire et l'expérience du tourisme des racines. Ceci débute avant même le voyage, dans le choix mémoriel inconscient et sélectif que les migrants se font de leur passé et de leur pays d'origine. Ces souvenirs se maintiennent jusqu'au moment du retour. Le moment de vérité, décevant ou pas, va mener les participants à se recréer une nouvelle image de leur pays, jusqu'au prochain retour, s'ils décident un jour de revivre l'expérience. Encore une fois, le cas des participant(e)s, anciens combattants, ne semblent pas différer totalement de celui des autres touristes de racines au niveau du lien entre leur mémoire et leur expérience vécue.

Ce moment de vérité va aussi avoir une influence sur le sentiment d'appartenance des personnes concernées et de ce fait sur leur identité ethnique. Cela peut ancrer et renforcer un choix identitaire – ou du moins une des facettes de l'identité endossée –, entraîner un revirement total ou alors rajouter une nouvelle couche identitaire par-dessus les autres. La section suivante témoigne donc de l'impact du tourisme des racines sur la notion d'identité ethnique des participant(e)s, tel que relevé durant leur narration.

### 5.1.3 Appartenances identitaires passées et présentes

« L'expression de la construction identitaire des auteurs que l'on peut lire dans les récits de vie est évidemment fort diversifiée », constate Million-Lajoinie (2000 : 16). La construction identitaire se fait par un choix d'appartenance conscient ou inconscient, qui évolue en fonction de soi et en fonction des autres et de la société. Cette évolution se construit aussi selon les itinéraires personnels et collectifs et les circonstances de vie. Les classifications identitaires préétablies par la société, poussent les individus à s'auto-catégoriser dans ces références ou appartenances collectives. Tel que vu au chapitre précédent (3.2), il n'existe pas une seule identité. Cette dernière, selon Bosma et Kunnen (2006: 4), « ne réfère pas à un ensemble fixe de caractéristiques, mais à des identificateurs dont la pertinence dépend des relations personne-contexte dans une situation spécifique ». L'identité est alors un ensemble d'éléments contextualisés, internes et externes, qui définissent une personne. D'un autre côté, l'identité ethnique, qui est « construite et non naturelle », précise Juteau (1996 : 103) est alors, un sous-ensemble de ces éléments. L'ethnicité ne se résume donc pas à une catégorisation des individus parlant la même langue, qui ont des traditions déterminées et qui habitent le même territoire (Fabiatti, 2009 : 2). De plus, elle n'est pas limitée à la notion de race, religion et langue (Abou, 2002) comme cela est souvent résumé. Selon Juteau (1996 : 100), la communalisation ethnique englobe alors la religion, la langue, les valeurs, une organisation économique et politique, etc.

Par ailleurs, l'identité, et de ce fait même, l'identité ethnique, ne peut rester « figée dans le présent et le passé comme une photographie, mais doit prendre en compte la dimension des nouvelles facettes d'adaptation du sujet, son perpétuel état de devenir, son potentiel évolutif et dynamique », relève Marti (2008: 57). Le tourisme des racines traduit cet état en devenir. La migration étant une condition préexistante à ce genre de tourisme, elle commence par délimiter entre l'« avant » et l'« après », entraînant une première évolution identitaire en lien, entre autres, avec l'identité culturelle passée, présente. L'identité culturelle fait en effet partie de l'identité ethnique d'une personne. L'expérience touristique vécue est, en elle-même, un autre facteur externe d'influence sur les choix d'appartenance et sur l'identification personnelle. Finalement, le retour du voyage, dernier maillon de la chaîne, va permettre la mise au point et la réévaluation de soi et de ses choix identitaires et même de vie.

Ainsi, en parlant de leur passé, les participants (H1), (H2) et (H3) s'identifient selon leur appartenance religieuse en premier, puis leur classe sociale. F1, elle, commence par la classe sociale avant d'aborder la religion qui ne semble pas avoir une réelle importance pour elle. « En fait, je suis la classique chrétienne de classe moyenne éduquée dans une école privée. Je me considère parfois laïque, parfois croyante (...). La religion ça mélange tout. Ça doit rester à la maison », précise-t-elle. Il est tout de même intéressant de noter que pour la plupart des Libanais, la mention de la religion reste une façon d'identifier et de « classer » les personnes. Avant la guerre, H2 ne cherchait pas à savoir à quelle confession les autres appartenaient. « Moi, je suis chrétien », précise-t-il, « mais je ne savais pas qui était musulman et ça ne m'importait pas ». Avec le début de la guerre, Beyrouth est divisée : « Une religion spécifique d'un côté et une autre de l'autre côté », regrette-t-il. Il est alors obligé de changer d'école qui se trouvait de « l'autre côté de la ligne rouge de démarcation ». Pour H1, c'est le contraire. La religion est la cause de la guerre et de son affiliation à la milice. Il mentionne qu'en tant que musulmans devenus majoritaires dans le pays, ils ressentaient une injustice par le fait d'être sous le pouvoir d'un président chrétien. Ils devaient se libérer de cette emprise, surtout étant « des descendants du prophète ». L'arrivée des Palestiniens les a alors encouragés à « se révolter ». H4, qui considère n'avoir aucun intérêt pour la religion à cette époque, a tout de même pris les armes

pour défendre sa communauté religieuse contre les Palestiniens et leurs alliés. Il ne l'a pas fait selon lui par sentiment d'appartenance chrétienne, mais uniquement parce qu'il voulait protéger sa famille et sa terre. Il endosse sa religion suite à son accident et découvre sa vraie mission de « peace maker » à ce moment.

Les participant(e)s clarifient ensuite leur appartenance politique dans le passé et précisent leur affiliation à tel ou tel groupe armé. Aucun(e) ne met pourtant de l'avant son statut de combattant comme identité saillante. H2 minimise même ce statut en disant qu'il n'est pas « resté 20 ans à combattre » et que souvent il tirait sur les pierres et les conserves.

Le participant (H3) est clair : même s'il ne croit pas au rôle des milices, il est prêt « à donner son sang » à son leader politique. Il affirme aussi son très fort sentiment d'appartenance à son village d'origine et à son identité religieuse. F1, elle, explique que son éveil patriotique a suivi son éveil politique avec son adoption d'une « vraie cause », celle « d'aider [son] pays à sortir d'une double occupation ». Elle précise que son choix s'est fait hors de l'influence de sa famille, qui au début, n'était pas au courant de ses actions. H1 suit sa communauté religieuse et le sentiment de supériorité et de haine qu'elle a envers les « gens de Beyrouth-Est et des milices chrétiennes d'extrême droite ». H4 se rallie au début en cachette de ses parents à l'armée du Sud Liban, tandis que le participant (H3) ira tout à fait à l'encontre des choix de son père. H2, de son côté, suit la tendance familiale et sociétale de son époque, sans questionnement. « Tout le monde faisait partie des phalanges de Béchir, (...) bien sûr (...). Même sa mère combattait à cette époque », avance-t-il.

F1 parle ensuite de complexité identitaire et politique. Elle précise que même au sein du parti auquel elle appartient, contrairement à d'autres partis politiques plus sélectifs et clos, il y a une multiplicité de sous-affiliations. Certains se considèrent Libanais, Phéniciens, d'autres Arabes, ou encore, certains s'identifient en premier selon leur religion alors que d'autres clament leur athéisme. Elle ne se retrouve pas dans toutes ses identités, mais n'affiche pas ses penchants. H1 explique que les partis politiques se rassemblaient souvent autour d'un but commun, sans avoir nécessairement la même idéologie.

Avec le temps et la distance, H3 réduit son implication politique, change de bord, pour au final, décider de limiter ses contacts avec son pays d'origine. Il explique comment il s'est graduellement entremêlé dans la société canadienne au détriment de la communauté libanaise. Quant à F1, elle commence son évolution graduellement dès son départ pour la France. Elle avoue ne pas pouvoir « couper le cordon ombilical ». Elle transmet son amour de son pays et sa culture à ses enfants et considère que quand on quitte son pays, « on s'y rattache encore plus et (...) on veut l'emporter avec nous ». D'un autre côté, elle mentionne ne pas apprécier plusieurs facettes des Libanais, mais sans préciser lesquels. Elle se dit alors « Libanaise à la carte », étant donné qu'elle choisit d'endosser certaines de leurs spécificités uniquement.

H1 quitte les armes après le décès de son frère. Durant sa quête de vengeance et lors de ses études universitaires, il découvre la religion chrétienne et se convertit. Il est alors banni de sa communauté et de sa famille. Actuellement, même s'il se tient au courant de tout ce qui se passe dans le pays, il dit être devenu « the black sheep of the family », malgré ses nombreuses tentatives de reconnexion. Il affronte le même problème avec la communauté libanaise en migration. À part le fait que certains le considèrent comme un traître, il relève aussi le manque de tolérance entre les diverses communautés religieuses. Le participant H2, pour sa part, considère avoir également évolué avec la mentalité canadienne. Toutefois, il maintient un lien très fort envers son pays. Il suit les nouvelles du Liban tous les jours et parle à sa famille régulièrement. Par contre, même s'il se considère comme un fidèle pratiquant de sa communauté religieuse, il n'aime pas « faire partie des organismes libanais (...) [ni] d'aucune communauté ou appartenance politique ». H4, quant à lui, quitte les armes après son accident et rejoint le clergé. Mais son passé le poursuit et il est obligé d'émigrer sous pression pour des raisons de sécurité. Lors de sa seule et unique visite au Liban, il comprend encore une fois qu'il est privé contre son gré de retourner chez lui tant que la situation reste instable en ce qui concerne sa sécurité et celle de sa famille. Malgré cela, il maintient un lien régulier avec ses proches et son pays. Par contre, dans son pays d'adoption, il n'a pas de contacts véritables avec la diaspora et il est intégré dans la société hôte.

Même si cela est évident durant leur discours, aucun des participants ne revient directement sur l'influence de son expérience comme combattant sur cette évolution identitaire ou sur ses sentiments d'appartenance actuelle. H4 avoue tout de même qu'il tire des leçons du passé et qu'il considère que c'est son vécu qui lui a permis de se découvrir aujourd'hui. H2 va simplement avouer que la guerre l'a beaucoup affecté et c'est pour cela qu'il recherche « paix et tranquillité ». H1 dit qu'il avait espoir que la guerre change les choses pour le meilleur. Après la guerre, cet espoir s'est estompé. Depuis sa visite, il n'a plus aucun espoir d'amélioration. Il considère alors que son rêve de combattant pour un pays meilleur, ce rêve qu'il a emporté avec lui, a totalement disparu. Il trouve que son voyage était « a waste of time » au final.

L'expérience migratoire et l'éloignement apparaissent comme les deux autres critères en jeu dans les changements identitaires des participants. Cette migration leur a permis de maintenir l'image qu'ils ont gardée de leur pays, n'ayant pas vécu, pour certains, les transformations que ce dernier subissait en parallèle. De plus, l'éloignement et la nostalgie du passé contribuent généralement à embellir les souvenirs.

Les participant(e)s réalisent vraiment concrètement que les « choses sont différentes » uniquement à leur arrivée au Liban. F1 concède au fait que « les alliances se modifient au gré de la politique et du temps », mais, elle se sent désabusée et trouve que la guerre est bien « sale ». Elle est consciente que les contextes changent en tout temps et que les alliances des partis changent également. « Ils se retrouvent être amis avec leurs pires ennemis et puis ça recommence », raconte F1. « C'est désespérant. Ils oublient qu'ils ont tué juste selon l'identité de la personne. On te demande ta pièce d'identité et on te tue selon ton appartenance confessionnelle, religieuse ou politique », s'indigne-t-elle. Contrairement à H3 et H1, ses déceptions ne lui font toutefois pas couper les liens avec ses origines. Elle raconte :

Je ne me sens pas encore tout à fait [identité nationale du pays d'adoption] parce que ma culture est encore très ancrée en moi. Mais en même temps, je ne sens pas que c'est important d'être obligé de se définir de façon

carrée comme ça. Parce que je sens que mon sentiment d'appartenance est une combinaison entre ce que j'aime de mon pays et ce que j'aime de tous les autres pays que j'ai connu et où je vis. Je crois que mon être empile tout simplement des cultures et des façons de faire de partout et ça fait ce que je suis. Une combinaison et un mélange. Je suis libanaise de cœur et de sang et on ne peut pas retirer ça, mais je ne suis pas une fanatique(...) De toutes façons, peu importe comment je me sens, les autres m'étiquettent à leur façon (...) (F1, 2018).

Le participant (H3), ayant déjà pris ses distances avec son passé au moment de son arrivée dans son nouveau pays d'accueil, va, à ses dires, tourner le dos à son identité libanaise. Pourtant, il confirme tout de même, à maintes reprises, son amour de son pays, qu'il qualifie de « terre sainte ». Il ne remet pas en cause ses souvenirs ni sa mémoire du peuple libanais, qu'il considère être resté le même (avec connotation négative). Sa désillusion part de la découverte, lors de son voyage, que la destruction de son pays s'est faite aux mains de deux chefs de guerre chrétiens. Cette déception est d'autant plus forte qu'il soutenait politiquement l'un deux. H1, qui est aussi déçu, va tout de même endosser son identité libanaise en premier. Mais il parle de la complexité identitaire. « You feel Lebanese. But one eye is on Lebanon and the other not », explique-t-il. Quant à H2, rien ne semble ébranler son sentiment d'appartenance. Il se définit comme étant « libanais pur ». Bien qu'il ne veuille plus revivre au Liban, il se sent tout de même toujours « plus libanais » que canadien. Il dit :

Mes coutumes sont libanaises. Je n'ai pas oublié. Je suis venu adulte donc je suis imprégné de ma culture même si je respecte la culture canadienne. J'ai évolué avec cette nouvelle culture. J'ai vécu la moitié de ma vie ici, la moitié là-bas. Je me sens libre ici, mais j'aime mon pays. J'ai pris avec moi les photos de ma famille de mes amis (...) Je me sens plus libanais. Oui je me sens toujours plus libanais(...) (H2, 2018).

La participante (F1) trouve, quant à elle, qu'elle ne voit plus les choses de la même façon. Elle attribue cela à la maturité et à l'âge. Elle se trouve plus fragile et vulnérable face au danger. « Je

suis bizarrement plus prudente, plus calme », trouve-t-elle. Plus tard dans la narration, elle va préciser qu'elle est pourtant encore au fond d'elle une combattante (au sens figuré du terme), mais qu'elle se « retient et elle retient sa fougue », pour ne pas nuire à ses enfants. Elle affirme qu'elle est « partie et revenue une autre personne. (...) Je suis revenue maman, déjà ça c'est beaucoup ». Ces références à son statut de mère et au fait qu'elle se soit bien assagie se retrouve tout au long de la narration, que ce soit dans la partie de l'expérience vécue ou celle de la confrontation entre passé et présent.

De son côté, de retour de son voyage touristique décevant, le participant (H3), plonge dans ses activités « nord-américaines ». Au final, il avoue s'identifier comme Canadien d'origine libanaise, alors qu'avant, il se sentait « Libanais à 100% ». Il conclut cependant en assurant que s'il n'y avait pas eu de guerre, il n'aurait jamais quitté son pays. Ces nombreuses contradictions dans la narration du participant H3 démontrent bien de l'impact des événements de vie et des circonstances sur la complexité du développement identitaire.

F1 exprime par ailleurs comment la vision des autres affecte aussi l'identification des personnes : « Au Liban, on considère que je ne me comporte pas en totale Libanaise et en France on ne me reconnaît pas française à 100% et je m'en fous un peu. Je ne suis pas une seule chose. J'appartiens au monde! ». Elle avoue tout de même qu'au fond d'elle, elle est quand même très libanaise. H4, lui, pense que c'est le Liban qui n'appartient à personne. « Chacun à son Liban mais ce dernier appartient à Dieu. Le Liban est enraciné en moi. Je suis libanais sans terre », dit-il avec émotion et résilience. Il ajoute :

Mon cœur est au Liban, mais j'ai aussi des racines ici [dans son pays d'adoption]. Cela fait presque 20 ans que je suis ici. Mes enfants sont nés ici et ne connaissent pas le Liban. Alors, on est coupés en deux. (...). On ne peut pas se détacher de nos origines ni renier notre passé. C'est la situation politique qui force la coupure. Mais mon sentiment d'appartenance est clairement envers le Liban (H4, 2018).

Les participant(e)s à l'étude, anciens combattant(e)s, ne sont donc pas en reste des enjeux et des changements identitaires. Ceci se retrouve tout au long de leur narration, que ce soit de façon directe ou sous-entendue. Au final, ils maintiennent, d'une façon ou d'une autre, des relations avec le Liban. Ils sont sûrs, à part H3 et H1, d'y retourner mais juste en tant que visiteurs. H1 est sûr de ne pas y retourner même s'il en avait l'occasion. D'un côté pour des raisons de sécurité et de l'autre parce qu'il considère ne plus avoir de lien avec le Liban, surtout que la majorité de sa famille le renie. Quant à H3, il affirme qu'il ne reviendra au Liban que pour s'y faire enterrer. Pour H4, le retour est lié à la situation politique, mais c'est un désir qu'il garde au fond de lui.

Ainsi, à part F1 qui maintient ouvertement la même affiliation politique, tous les participants mettent de côté leur statut de combattant. Ils se rapportent à leur identité actuelle uniquement en fonction de leur sentiment d'appartenance, soit au pays d'accueil, soit au pays d'origine. Leur identité religieuse est aussi mise de l'avant automatiquement. Leur hybridité identitaire et leurs sentiments de *multi-appartenance* sont également dévoilés. H1 le dit clairement, son identité est « *multi-layered* », entre le fait qu'il soit américain, libanais mais aussi « *culturaly muslim and christian by faith* ». H4 parle de personnalité :

Celui qui grandit au Liban, ne peut se libérer du Liban. (...) Mais c'est plus qu'un sentiment. Parfois on dit ohhh je suis Libanais et on est fiers. Parfois on dit heureusement que je suis parti et que je suis Américain. En réalité, si on doit se définir, selon son affiliation à sa famille actuelle, je suis Américain. Si on se définit selon son lieu de vie, son métier, son entourage, sa nationalité... On a endossé cette nationalité. C'est un privilège et un rêve d'avoir une nationalité qui permet de voyager partout dans le monde (...). On est fiers, mais en même temps ceci ne nous fait pas oublier nos racines. Je ne veux pas parler de sentiments seulement. On se sent enracinés dans notre pays d'origine... mais... c'est comme si on a un dédoublement de personnalité ! Surtout notre génération... C'est dur. On ne peut pas choisir. C'est une identité au-dessus de l'autre. (H4, 2018).

Les grands enjeux du tourisme des racines se retrouvent donc dans les discours des participant(e)s. Les motivations, la mémoire et tel que relevé dans cette section, l'impact identitaire sont tout aussi importants dans leur expérience touristique.

L'objectif de la présente étude étant de comprendre comment les anciens combattants s'insèrent dans le mouvement du tourisme des racines et le lien entre leur expérience et les enjeux identitaires, il fallait en premier lieu les interroger sur leur vie passée. L'objectif était alors d'expliquer leur évolution identitaire dans le contexte de l'avant migration, puis, de la migration, pour finalement comprendre ainsi l'influence de leur voyage de retour dans leur pays d'origine (tourisme des racines) sur cette évolution. Comme précisé dans le chapitre 3, les contextes de vie affectent l'identité. Le tourisme des racines est une de ces expériences qui ont un impact important sur les personnes qui le vivent. Voilà pourquoi le tourisme des racines qu'entreprennent les participants doit aussi être évalué pour compléter la boucle de l'analyse.

Les résultats de la recherche doivent aussi permettre à l'industrie touristique et à la société hôte de cerner les besoins de ces touristes et de développer, si nécessaire, des produits adéquats. L'analyse thématique et comparative proposée ci-dessus amène alors, dans la section suivante, à la présentation des résultats en répondant aux sous-questions de la recherche.

## 5.2 Réponses aux sous-questions de recherche

Afin de répondre aux objectifs posés, cette recherche définit les anciens combattants et comment ils se distinguent dans le mouvement du tourisme des racines. Elle recense leurs pratiques et activités lors de leur retour au pays. Enfin, elle décrit la contribution de leur expérience touristique par rapport aux enjeux mémoriels et à leur construction identitaire avant et après le voyage. Cette partie tend ainsi à répondre à ces trois sous-questions.

### 5.2.1 Sous-question (a) : Définir les anciens combattants et comment ils se distinguent dans le mouvement du tourisme des racines

Tel que déterminé plus tôt, les anciens combattants sont des personnes qui ont un jour participé activement à un conflit armé et qui ont par la suite quitté les armes. Elles portent en elles des séquelles de leur passé lourd de violence et leurs souvenirs sont empreints de ce passé. Par contre, la plupart se sont débarrassées de leur statut de combattant et sont en quête de stabilité et de paix. Bien qu'elles ne peuvent totalement effacer leur mémoire, cette dernière reste sélective et leur permet de ne pas sombrer dans le traumatisme. Elles peuvent ainsi essayer de refaire leur vie.

Il faut tout de même distinguer les anciens combattants externes (qui se sont battus hors des frontières de leur État national) des anciens combattants internes (qui se sont battus, eux à l'intérieur des frontières de leur pays d'origine) dont il est question dans le cadre de cette étude. Certains de ces combattants internes vont justement parfois tenter de refaire leur vie à l'étranger.

Ceux qui ont émigrés et qui décident de retourner visiter le pays, font alors partie des touristes des racines. Ayant vécu une grande partie de leur vie dans leur pays natal, ils font aussi partie des migrants de la première génération. Tel que clarifié lors de l'analyse thématique, leurs motivations d'entreprendre un tourisme des racines recourent celles de tout autre touriste qui retourne vers son pays d'origine. Leurs motivations sont essentiellement liées avec un besoin de se reconnecter principalement avec leurs familles et amis. Ils vont tout de même vivre les mêmes expériences de confrontation entre souvenirs passés et réalité présente. Leur distinction est dans l'intensité de leur vie passée empreinte de violence et de leurs attentes face à ce qu'ils retrouvent durant l'expérience touristique. Le contraste en est sans doute plus marquant. Un enjeu identitaire et une rétrospection dans les choix de vie et d'appartenance découle alors suite au retour au pays d'accueil.

Suite à la recherche effectuée, il ne fait donc aucun doute que l'expérience des anciens combattants émigrants, lors de leur retour à leur pays d'origine, les place dans le mouvement du tourisme des racines.

### 5.2.2 Sous-question (b) : Recenser leurs pratiques et activités lors de leur retour au pays

Le fait que les anciens combattants fassent partie de la première génération de migrants affecte non seulement leurs motivations au retour, mais également leurs pratiques et activités lors de leur séjour. F1 veut à tout prix revoir la mer et elle est intéressée par le tourisme familial et le plein-air. H1 recherche la nature à l'état brut. H3, spécifie aussi son désir de voir des sites de réserve naturelle ainsi qu'un des lieux saints du Liban, alors que H2 parle de pèlerinage et de tourisme balnéaire. Ils ne semblent donc pas être en reste des autres touristes des racines, quant au désir de visiter leur pays. Le tourisme des racines peut donc être transversal aux autres sortes de tourisme. Ainsi, on peut faire du plein-air dans un espace qui, en raison du passé qu'on y a vécu, devient du plein-air dans un contexte de tourisme des racines.

Selon les participants à la recherche, les activités premières sont les visites familiales et les visites des lieux touristiques du pays. Un besoin de redécouvrir les régions inconnues et plus lointaines ressort également dans les narrations. Aussi, généralement il y a un besoin de revoir les lieux familiers et les régions que l'on connaît, pour les comparer avec les souvenirs qu'on en a déjà. Mais, il y a aussi un désir de découvrir des endroits méconnus, d'aller dans des zones qui étaient inaccessibles ou interdites. C'est donc une combinaison entre retrouver le passé (nostalgie) et découvrir l'inconnu (tourisme). Par conséquent, le besoin étant assez diversifié, il paraît important de développer l'offre globale touristique du pays hôte afin de prendre en compte ce genre d'attentes et rendre l'expérience agréable et abordable aux touristes.

D'un autre côté, la décision de traiter avec des voyagistes ou d'organiser le voyage à la carte est aussi liée à la génération des migrants et le contact qu'ils ont avec leur famille restée au pays. Tel

que mentionné au chapitre 4, certains organismes libanais proposent des voyages touristiques à des migrants de 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> génération, qui ne connaissent pas nécessairement le pays ou qui n'y ont pas d'attaches. Le participant H2, lui, confirme que les agences qui proposent des circuits à l'interne, lui paraissent inutiles. Il est motorisé et il peut trouver facilement un membre de la famille ou des amis pour le conduire dans n'importe quelle région, compte tenu de la géographie du Liban et des distances très courtes. F1, pour sa part, trouve que ces agences internationales ou nationales sont utiles aux émigrants qui n'ont plus de famille ou qui ne connaissent pas le pays. H3, appuie cette idée et estime que ces voyages organisés coutent trop cher et ne servent pas les personnes ayant des attaches au pays. H1 et H4 n'y ont même pas pensé.

Aucun des participant(e)s, tous migrants de première génération, ne trouve alors pertinent de prendre un tour organisé pour son expérience touristique. Ceci dit, cette constatation ne peut être généralisée aux autres générations de migrants.

### 5.2.3 Sous-question (c) : décrire l'apport de cette expérience touristique par rapport aux enjeux mémoriels et à la construction identitaire avant et après le voyage

Tout au long de l'étude, il a été question de l'impact du tourisme des racines sur le cheminement identitaire des individus. L'analyse de la littérature a permis en un premier temps de démontrer le lien entre l'expérience touristique vécue et la quête d'identité. Les récits de vie ont permis de vérifier auprès des participant(e)s cette corrélation et son application dans le cas d'étude proposé, celui des anciens combattants libanais.

L'évolution et l'identification identitaire se font ainsi à multiples niveaux et ne sont pas uniquement tributaires d'un seul élément. Dans le cas du tourisme des racines des participant(e)s, l'enjeu identitaire est donc relevé à sa définition la plus large. Même si la guerre a profondément affecté les participants, leur statut de combattant ne semble pas les avoir étiquetés ou avoir influencé leur vie en migration, ni durant leur expérience touristique. Il semble simplement naturel pour eux, dans le contexte passé, d'avoir pris les armes, même s'ils en gardent quelques

mauvais souvenirs. Cela a influencé leur choix de quitter le pays, leur besoin de recherche de stabilité et de paix. Mais, les participants H2 et H3 le précisent explicitement : ils n'en sont pas traumatisés et ce statut n'a aucun impact sur leurs choix touristiques ou la sélection des activités lors de leur voyage. Durant leur séjour, ils retrouvent certains repères géographiques en lien avec les conflits, ou alors, ils croisent d'anciens compagnons d'armes, mais sans plus. Non dits ou réalité, cela reste à vérifier. Seul le passé du participant H4 a influencé son expérience touristique et cela à cause du contexte politique et de ses affiliations passées.

Le sujet du mémoire portant sur le tourisme des racines, une étude sociale et psychologique plus poussée s'avère nécessaire pour approfondir cette question. Quoi qu'il en soit, malgré un enjeu identitaire et mémoriel assez soulevé, les besoins des anciens combattants libanais en tant que touristes ne sont, sommes toutes, pas différents de ceux de n'importe quel autre touriste des racines.

Quant à l'apport de l'expérience touristique, elle est bénéfique aux participants du point de vue mémoriel et identitaire. Ce besoin de retoucher à son passé, de savoir, de revoir, de revivre la mémoire, est essentiel pour les touristes des racines. Le voyage permet alors de les mettre face à leurs souvenirs et de leur faire prendre conscience de la réalité qu'ils vivent, même si cela est décevant pour certains. Du moins, ils sont soulagés de ne pas maintenir de faux espoirs. Cette réalité est d'ailleurs personnelle à chacun selon les attentes ou les expériences vécues lors du retour. Dans un cas ou dans l'autre, il y a confrontation entre les attentes et les souvenirs emportés et le face à face sur le terrain.

D'un autre côté, cette expérience touristique leur ouvre la porte à la création de nouveaux souvenirs, bons ou mauvais. Ces derniers peuvent estomper les anciens, mais ne les effacent pas. Ils s'y rajoutent et permettent de filtrer les nouveaux choix mémoriels.

L'expérience touristique mène également à une prise de conscience. Celle-ci entraîne alors des choix, de nouveaux choix de vie, de nouveaux sentiments d'appartenance, de nouvelles

identifications sociales et personnelles. C'est ainsi que, consciemment ou non, une reconstruction identitaire s'impose.

Cette reconstruction identitaire n'est pas uniquement le fruit de la confrontation sur le terrain. L'évolution interne des personnes dans le contexte migratoire, les facteurs externes à chacune contribuent à faire évoluer les sentiments d'appartenance et les identités. Si l'on se base sur la théorie de Juteau (1996) selon laquelle l'identité ethnique est construite et qu'elle englobe la religion, la langue, les valeurs, une organisation économique et politique, etc., le parcours des touristes des racines, depuis la migration en passant par l'expérience touristique puis le retour, comporte autant de facteurs internes qu'externes pour impacter l'identité ethnique de toute personne. Ainsi tous les éléments que mentionne Juteau (1996) sont plus ou moins sujets à renouvellement ou reconstruction, même la langue. En effet, si l'on considère la langue comme faisant partie de l'identité ethnique, le phénomène migration-tourisme et retour va avoir aussi un impact sur la langue maternelle et la langue parlée avant et pendant le parcours de vie. Ceci est surtout apparu dans le choix de langue des participant(e)s lors des récits des vies. Ils ont tous utilisé leur langue maternelle et celle de leur pays d'accueil en même temps, quoique certains se sentaient plus à l'aise avec leur langue maternelle.

Enfin, comme le décrit Abou (2002 : 46), l'individu « se réclame de deux ou plusieurs identités selon la manière dont – en fonction de sa situation actuelle – il découpe et interprète l'histoire collective dans laquelle il s'insère et l'héritage culturel qui la symbolise ». Le processus historique ou temporel d'accumulation de parties de soi et d'opinions des autres entraîne alors une réorganisation, consciente ou non, de son identité. Cette dernière est alors situationnelle et peut se transformer d'un contexte à l'autre, comme cela est le cas pour les participant(e)s à cette étude ainsi que pour les touristes des racines de façon générale.

## CONCLUSION

La mémoire et la quête d'identité sont les centres de gravité autour desquels le tourisme des racines tourne. La mémoire de la patrie, ou plus spécifiquement, les émotions rattachées à cette mémoire s'associent à un sentiment d'appartenance envers le pays d'origine. Cette mémoire *émotionnelle* engendre un questionnement identitaire permanent. Ce dernier s'intensifie lors de l'expérience touristique vécue par les migrants qui décident un jour de visiter leur ancien *chez-soi*. Or, la mémoire et les souvenirs ne sont pas nécessairement liés aux objets ou aux lieux en tant que tels. L'engagement des personnes dans un voyage de retour, sachant pertinemment que leur pays a été détruit ou transformé, démontre que « it is not necessarily the revisit of the remembered buildings and tangible structures that motivates these tourists, but the desire to touch base with the actual place, to sense its aura, to have a truly authentic experience and perhaps to remember through multisensory stimuli », explique Marschall (2015: 347).

Ainsi, le tourisme des racines se distingue dans le mouvement touristique de par les motivations de voyage et l'expérience vécue par ses adhérents. La migration demeure le point de départ de ce genre d'expérience. De ce fait, pour mieux cerner ce phénomène, il est important de comprendre la provenance des touristes concernés et de connaître leurs contextes et parcours de vie.

Ces migrants qui ont quitté leur pays pour diverses raisons, vont un jour prendre la décision de visiter leur mère patrie. Les raisons varient en fonction des générations. Les deuxièmes et troisièmes générations n'ayant que peu ou pas de liens directs avec le pays d'origine vont vouloir visiter le pays de leurs ancêtres, découvrir un pays dont leurs parents ou grands-parents leur parle et retracer leurs racines. Les migrants de première génération, quant à eux, ont d'autres motifs pour entreprendre cette expérience touristique. Ils sont en quête de reconnexion, de regroupement familial, de recherche du passé, de besoin de retrouvailles et de recherche de soi.

Le tourisme des racines est donc un voyage touristique au pays d'origine dans le but de se construire, se déconstruire ou se reconstruire.

En effet, entre souvenir, mémoire et réalité, ces personnes se retrouvent face à des confrontations avec leur passé, leur présent, leur attentes et leurs rêves. Ils doivent *vérifier* et *valider* leurs souvenirs, leur mémoire. Ils se retrouvent face à leur identité ethnique préconçue, personnellement ou collectivement, interne ou externe. Ils sont alors face à des questionnements et à des nouveaux choix de vie à faire.

Cette étude portait, par ailleurs, sur l'expérience d'anciens combattants qui ont participé activement à la guerre dans leur pays et qui ont ensuite pris le chemin de la migration. La recherche s'est penchée sur leur voyage touristique et comment il s'insère dans le mouvement du tourisme des racines.

Il a été démontré grâce à l'analyse de la littérature et à celle des récits des participant(e)s que ces anciens combattants, migrants de première génération, ne diffèrent pas du reste de la population du tourisme des racines, en ce qui concerne l'essence de cette expérience. Ils portent en eux les mêmes motivations de retour et les mêmes enjeux mémoriels et identitaires relevés ci-dessus. Ils se distinguent dans la force de la confrontation entre un passé empreint de violence, un passé dans lequel leur identité ethnique les a poussé dans des choix de guerre fratricide, et un présent qui les mets face à un questionnement envers ces choix, ou du moins face à une quête de vérité et de renouvellement identitaire, plus en phase avec leur vie actuelle. Le revirement identitaire, la constatation de l'hybridité identitaire ou la confirmation de certaines appartenances identitaires n'en sont que plus prégnants. Après des années d'éloignement et un face à face entre des souvenirs de guerre, des traumatismes vécus et un présent plus pacifique (paix toute relative), la disparition de la plupart des groupes armés, des revirements de position, des changements géographiques, sociaux, (etc.), ces anciens combattants voient leur mémoire défigurée et leur identité bafouée. En effet, cette dernière tient à « la façon dont la personne quotidiennement se

perçoit en différentes situations, et à la façon dont l'environnement la perçoit » (Kunnen et Bosma, 2006: 16). Or, ces deux critères varient avec le temps et le contexte.

Après avoir démontré la spécificité des anciens combattants et leur insertion dans le mouvement du tourisme des racines, l'étude s'est penchée également sur leurs activités lors de cette expérience et comment l'industrie touristique peut alors bénéficier des résultats de cette recherche. Or, les résultats concernent uniquement les migrants de première génération.

Les anciens combattants ne cherchent pas spécifiquement à retrouver les champs de batailles, ou revenir sur les endroits des combats. Ces derniers n'étaient, de toutes façons, pas circonscrits dans un seul endroit, puisque tout le territoire a été témoin des conflits armés. Ils vont découvrir par eux-mêmes les changements opérés avec le temps, que ce soit au niveau géographique ou social, en superposant dans leur tête entre leur passé et le présent. Les participant(e)s à l'étude, anciens combattants, veulent simplement avoir la possibilité de revoir leur pays, retrouver leur famille et amis et découvrir les régions qui leur étaient inaccessibles en temps de guerre. Ils veulent aussi simplement profiter des plaisirs du tourisme balnéaire et de nature qu'offre leur pays.

L'industrie touristique et le pays hôte devraient alors porter attention à se développer pour satisfaire à leurs exigences et à leur besoin, puisque présentement il n'y a pas grand-chose à leur proposer. Pour cela, il suffit alors de développer une offre globale pour tous les touristes, étant donné que le besoin des touristes des racines recoupe ceux des autres visiteurs. Par contre, il serait pertinent de prendre en considération leur spécificité de migrants et être à l'écoute de leurs attentes. Il est nécessaire, en outre, de développer le site du ministère du tourisme et des autres entités gouvernementales en lien avec la diaspora libanaise et ses potentiels touristes, afin de les encourager dans leur choix de retour et leur donner accès et visibilité aux offres du pays hôte.

Ces touristes de premières générations, connaissent déjà un peu le pays, trouvent les tours organisés trop chers et comptent sur leur famille pour faire du tourisme interne. Ceci n'est nécessairement pas le cas pour les autres générations qui n'ont pas le même genre de lien avec le

pays de leurs ancêtres. Ainsi, une autre étude devrait porter sur ces autres générations afin de vérifier ces résultats, avoir une vision plus globale du phénomène, mieux évaluer leurs besoins et développer l'offre touristique en conséquent.

En bref, le tourisme des racines reste un phénomène touristique très important à suivre compte tenu que les migrations ne sont pas près de s'arrêter et donc ce genre de tourisme non plus. Par ailleurs, les générations de touristes à venir évoluent différemment selon les contextes sociaux et politiques mondiaux. Leurs besoins et leurs attentes changent également. Leurs demandes seront-elles les mêmes? Les enjeux mémoriels et identitaires actuels seront-ils alors toujours au centre des motivations du tourisme des racines? Étant donné que les questionnements sur l'identité existent depuis des décennies et que l'humain est loin de s'abstenir à avancer dans cette quête de soi, il est fort à parier que cet enjeu restera de mise.

## ANNEXE A

### FORMULAIRE DE CONSENTEMENT DES PARTICIPANTS



### FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

#### **Titre du projet de recherche**

Tourisme des racines : Expérience du retour des anciens combattants

#### **Étudiant-chercheur**

Carine Ghoche – Maitrise en développement du tourisme- Tél : 438 878 2172- Courriel : carine.ghoche@gmail.com

#### **Direction de recherche**

Alain Grenier, professeur, département d'études urbaines et touristiques, UQAM, directeur de recherche.

#### **Préambule**

Nous vous demandons de participer à un projet de recherche qui implique de répondre à des questions lors d'entrevues individuelles. Avant d'accepter de participer à ce projet de recherche, veuillez prendre le temps de comprendre et de considérer attentivement les renseignements qui suivent.

Ce formulaire de consentement vous explique le but de cette étude, les procédures, les avantages, les risques et inconvénients, de même que les personnes avec qui communiquer au besoin.

Le présent formulaire de consentement peut contenir des mots que vous ne comprenez pas. Nous vous invitons à poser toutes les questions que vous jugerez utiles.

#### **Description du projet et de ses objectifs**

L'objectif de cette étude est de se pencher sur l'expérience touristique que vivent les anciens combattants lors de leur retour en visite dans leur pays d'origine. Il s'agit de comprendre leurs motivations du voyage, leurs attentes ainsi que les activités qu'ils vont pratiquer sur place. La recherche va permettre donc de voir comment ils s'inscrivent dans le tourisme, dit des racines, et quelles sont leurs spécificités. Elle va aussi se questionner sur l'apport que cette expérience pourrait avoir sur les souvenirs et la question d'appartenance des participants.

La remise du mémoire est prévue pour l'été 2018 mais la recherche sur le terrain se fera durant l'hiver et le printemps 2017. Il s'agit d'effectuer des entrevues avec une dizaine de personnes. Les participants doivent être libanais, hommes ou femmes, et doivent avoir participé à la guerre du Liban, entre 1975 et 1990, peu importe la période ou la faction politique.

### **Nature et durée de votre participation**

Cette recherche consiste à passer deux entrevues individuelles d'environ 1 à 2 heures chacune à un moment et dans un lieu choisis conjointement. Ces entrevues porteront sur votre expérience personnelle par rapport à votre vie antérieure au Liban, votre vie actuelle et bien sûr l'expérience touristique que vous vous apprêtez à vivre ou que vous aurez vécue. Vous aurez le droit de refuser de répondre à certaines questions lors de ces entrevues.

Les entrevues seront enregistrées en audio, puis partiellement transcrites, c'est-à-dire que la transcription ne concernera pas l'ensemble de ce que vous direz mot à mot, mais plutôt des parties qui correspondent aux objectifs de la recherche.

### **Avantages liés à la participation**

En participant à cette recherche, vous pourrez contribuer à l'avancement des connaissances sur le concept du tourisme des racines et la place des anciens combattants dans ce mouvement. Vous pourrez également participer au développement d'une meilleure compréhension des effets de ce genre de tourisme sur les participants ainsi qu'au développement potentiel des offres des pays hôtes quant au tourisme des racines.

### **Risques liés à la participation**

En principe, aucun risque et avantage ne sont liés à la participation à cette recherche. Cependant cette participation comporte l'inconvénient de requérir de votre part le temps nécessaire à l'entrevue.

### **Confidentialité**

Les renseignements que vous donnerez demeureront confidentiels. Chaque participant à la recherche se verra attribuer un nom fictif et seule la chercheuse aura la liste des participants et des noms qui leur auront été attribués. De plus, les renseignements seront conservés dans un classeur sous clé situé dans un bureau fermé et Les enregistrements audio seront détruits dès qu'ils auront été transcrits. Aucune information permettant de vous identifier d'une façon ou d'une autre ne sera publiée. Ces renseignements personnels seront détruits 5 ans après la dernière communication scientifique.

### **Participation volontaire et retrait**

Votre participation est entièrement libre et volontaire. Vous pouvez refuser d'y participer ou vous retirer en tout temps sans devoir justifier votre décision. Si vous décidez de vous retirer de l'étude, vous n'avez qu'à aviser la chercheuse verbalement; toutes les données vous concernant seront détruites.

### **Indemnité compensatoire**

Aucune indemnité compensatoire n'est prévue.

### **Des questions sur le projet?**

Pour toute question additionnelle sur le projet et sur votre participation vous pouvez communiquer avec les responsables du projet: Alain Adrien Grenier, directeur de recherche. Tél : 514 987-3000, poste 1796. Courriel : [grenier.alain-adrien@uqam.ca](mailto:grenier.alain-adrien@uqam.ca); Carine Ghoche. Tel : 438 8782172. Courriel : [carine.ghoche@gmail.com](mailto:carine.ghoche@gmail.com)

Des questions sur vos droits? Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE) a approuvé le projet de recherche auquel vous allez participer. Pour des

informations concernant les responsabilités de l'équipe de recherche au plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains ou pour formuler une plainte, vous pouvez contacter la coordination du CERPE: [Veuillez indiquer les coordonnées courriel et téléphonique de la coordination du CERPE concerné. Voir sur <https://cerpe.ugam.ca/>].

### **Remerciements**

Votre collaboration est essentielle à la réalisation de mon projet et je tiens à vous en remercier.

### **Consentement**

Je déclare avoir lu et compris le présent projet, la nature et l'ampleur de ma participation, ainsi que les risques et les inconvénients auxquels je m'expose tels que présentés dans le présent formulaire. J'ai eu l'occasion de poser toutes les questions concernant les différents aspects de l'étude et de recevoir des réponses à ma satisfaction.

Je, soussigné(e), accepte volontairement de participer à cette étude. Je peux me retirer en tout temps sans préjudice d'aucune sorte. Je certifie qu'on m'a laissé le temps voulu pour prendre ma décision.

Une copie signée de ce formulaire d'information et de consentement doit m'être remise.

---

Prénom Nom

---

Signature

---

Date

### **Engagement du chercheur**

Je, soussigné(e) certifie

(a) avoir expliqué au signataire les termes du présent formulaire; (b) avoir répondu aux questions qu'il m'a posées à cet égard;

(c) lui avoir clairement indiqué qu'il reste, à tout moment, libre de mettre un terme à sa participation au projet de recherche décrit ci-dessus;

(d) que je lui remettrai une copie signée et datée du présent formulaire.

---

Prénom Nom

---

Signature

---

Date



## ANNEXE B

### CERTIFICAT ETHIQUE

**UQAM** | Comités d'éthique de la recherche  
avec des êtres humains

No. de certificat: 1879  
Certificat émis le: 17-07-2017

#### CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE 1: sciences de la gestion) a examiné le projet de recherche suivant et le juge conforme aux pratiques habituelles ainsi qu'aux normes établies par la *Politique No 54 sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains* (Janvier 2016) de l'UQAM.

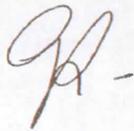
Titre du projet:	Le tourisme des racines. Expérience du retour des anciens combattants
Nom de l'étudiant:	Carine GHOCHÉ
Programme d'études:	Maîtrise en développement du tourisme (profil avec mémoire)
Direction de recherche:	Alain Adrien GRENIER
Codirection:	Marie-Blanche FOURCADE

#### Modalités d'application

Toute modification au protocole de recherche en cours de même que tout événement ou renseignement pouvant affecter l'intégrité de la recherche doivent être communiqués rapidement au comité.

La suspension ou la cessation du protocole, temporaire ou définitive, doit être communiquée au comité dans les meilleurs délais.

**Le présent certificat est valide pour une durée d'un an à partir de la date d'émission.** Au terme de ce délai, un rapport d'avancement de projet doit être soumis au comité, en guise de rapport final si le projet est réalisé en moins d'un an, et en guise de rapport annuel pour le projet se poursuivant sur plus d'une année. Dans ce dernier cas, le rapport annuel permettra au comité de se prononcer sur le renouvellement du certificat d'approbation éthique.



Raoul Graf



## ANNEXE C

### CANEVAS D'ENTREVUE

#### Première étape

##### I- La vie au Liban

- Pouvez-vous me raconter en quelques mots d'où vous venez?
- Pouvez-vous me parler de votre vie au Liban? Votre famille? Vos amis? Votre métier?
- Dans ce temps là, comment décriviez-vous votre appartenance sociale à votre pays? Votre appartenance politique? Votre appartenance communautaire?
- Plus précisément, où étiez-vous quand la guerre a commencé? Quel âge aviez-vous?
- Quelles sont les circonstances qui vous ont mené à participer à la guerre?
- Quels souvenirs gardez-vous de cette période?
- Quels souvenirs gardez-vous de votre pays de façon générale?

##### II- La vie en contexte d'immigration

- Quelles sont les circonstances et les raisons qui vous ont mené à quitter le Liban?
- Depuis combien de temps?
- Quels liens avez-vous gardé avec votre pays? Votre famille? Votre ancien emploi? Les amis? Avez-vous des contacts réguliers avec le Liban?
- Suivez-vous l'actualité sociale, politique et culturelle du Liban? Comment?
- Avez-vous des liens avec les membres de la diaspora ou participez-vous à la vie de communauté libanaise à Montréal, ou dans un autre pays?
- Si oui, quels genres de lien?
- Si non, pourquoi?
- Quel est votre lien avec votre pays d'origine au niveau de votre sentiment d'appartenance ?

##### III- La préparation au retour

- Avez-vous eu des occasions de retourner au Liban depuis votre départ?
- Quelles sont les principales raisons pour lesquelles vous désirez retourner visiter le Liban?
- Avez-vous d'autres motivations ? Si oui, lesquelles?
- Comment organisez-vous votre voyage? (tour opérateur, famille, seul?)

- Pourquoi avez-vous opté pour ce choix de voyage?
- Que planifiez-vous faire lors de votre visite?
- Comment imaginez-vous votre retour. Avez-vous des attentes particulières ou des rêves que vous aimeriez réaliser?
- Avez-vous des craintes et des inquiétudes?

## Deuxième étape

### IV- L'expérience touristique

- Pouvez-vous me raconter votre séjour au Liban?
- Qu'avez-vous fait en premier dès votre arrivée?
- Quels genres d'activités et de visites avez-vous faits?
- Quels lieux avez-vous visité?
- Pourquoi ces choix?
- Qui auriez-vous aimé voir mais que vous n'avez pas pu rencontrer?
- Votre séjour s'est-il passé comme vous l'aviez prévu? Quelles sont les impressions que vous en gardez ?
- Quels sont les souvenirs et les images les plus représentatifs ou les moments mémorables qui ont marqué votre voyage (en négatif ou positif)?
- Votre expérience a-t-elle été fidèle à ce dont vous vous souveniez ou à ce que vous vous imaginiez?

### V- Le retour

- Comment comparez-vous entre vos souvenirs du passé et ce que vous avez vu et vécu (ou créés) lors de votre expérience touristique?
- Avez-vous ressentis des changements? Si oui, Lesquels?
- Comment pensez-vous que votre expérience passée de la guerre a-t-elle influencé sur votre expérience ?
- Comment vous sentez- vous suite à votre expérience?
- Quels liens gardez-vous avec votre famille (Travail? Amis?) suite à votre visite ,quels genres de liens gardez –vous avec votre pays suite à la visite? Ou quels liens voudriez-vous maintenir ?
- Ce voyage vous a-t- il donner envie de retourner au Liban plus souvent? Si oui, si non, pourquoi?

## RÉFÉRENCES

ABDELHADY, Dalia (2008). « Representing the Homeland: Lebanese Diasporic Notions of Home and Return in a Global Context », *Cultural Dynamics*, vol. 20, no.1, p. 53-72.

ABI SAMRA, Marwan (2010). *L'émigration libanaise et son impact sur l'économie et le développement*, Organisation Internationale du Travail, Genève, 115 p.

ABOU, Sélim (1997). « Enracinement et distanciation », *Cedrus Libani, Cariscript*, vol.55, p. 56-75.

ABOU, Sélim (2002). « L'identité culturelle », *Les Éditions Perrin et Les Presses de l'Université Saint Joseph*, Beyrouth, 412 p.

ADLER, Patricia. A. et Peter ADLER (1987). *Membership Roles in Field Research*. vol. 6, SAGE limited editions. 95 p.

AFP – Agence France Presse (1950). « Place des Martyrs à Beyrouth en 1950 », [Photographie] <<https://www.lesclesdumoyenorient.com/Liban.html>> (consulté le 15 aout 2018).

AGIER, Michel (2002). « Between War and City. », *Ethnography*, vol.3, no. 3, p. 317-341.

AKTOUF, Omar (1987). *Méthodologie des sciences sociales et approche qualitative des organisations*, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 213 p.

ALBA, Richard et Nancy FONER (2015). *Who are the « we » ? Identities and Belonging*, dans *Strangers No More: Immigration and the Challenges of Integration in North America and Western Europe*, Princeton; Oxford : Princeton University Press. 336 p.

AMIOT, Hervé (2013). « La guerre du Liban (1975-1990) : Entre fragmentation interne et interventions extérieures », *Les clés du Moyens-Orient*, <<https://www.lesclesdumoyenorient.com/La-guerre-du-Liban-1975-1990-entre-fragmentation-interne-et-interventions.html>> (consulté 3 Juillet 2017).

ANSTETT, Elizabeth (2011). « Le tourisme des racines au Bélarus. », *Regard sur l'Est*, <[http://www.regard-est.com/home/breve\\_contenu.php?id=1212](http://www.regard-est.com/home/breve_contenu.php?id=1212)> (consulté le 15 avril 2018).

AZZAM, Roger (2005). *Liban, l'instruction d'un crime: 30 ans de guerre*, Editions Cheminements, France, 765 p.

BACHIMON, Philippe et Pierre DÉRIOZ (2010). « Tourisme affinitaire », *Téoros: Revue de recherche en tourisme*, vol. 29, no. 1, p. 8-16.

BALANDIER, Georges (2013). *Histoire et histoires de vie : la méthode biographique dans les sciences sociales de Franco Ferrarotti*, Teraèdre, Paris, 148 p.

BASILICO, Gabriele (2003). *Beirut 1991*, Baldini Castoldi Dalai Editore Inc, Italie, 172 p.

BAUDRY, Robinson et Jean-Philippe JUCHS (2007). « Définir l'identité », *Hypothèses, Publications de la Sorbonne*, vol.1, no.10,p.155-167.

BAYINDIR GOULARAS, Gökçe (2010). « Vers les terres natales, vers les terres des ancêtres », *Téoros*, vol. 29, no.1, p. 31-36

BAYINDIR GOULARAS, Gökçe et Betül Nuhuğlu AYŞE. (2015). « La guerre, la mémoire et les récits de vie », *Carnets*, vol. 5, p.1-10.

BEDOS-REZAK, Miriam Brigitte et Dominique IOGNA-PRAT (2005). « L'individu au Moyen Âge », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre (BUCEMA)*,vol.9, p.0-3.

BEJAOUI, Youssef (1950). « Littoral de la baie de Jounieh et montagnes » [Photographie] <[https://www.reddit.com/r/lebanon/comments/6097mu/jounieh\\_1950\\_colorized/](https://www.reddit.com/r/lebanon/comments/6097mu/jounieh_1950_colorized/)> (consulté le 15 aout 2018).

BERTAUX, Daniel (1997). *Les récits de vie*, Nathan Université, Paris, 127 p.

BERTAUX, Daniel (2016). *Le récit de vie* (4ème éd.), Armand Collin, Paris, 132 p.

BORDES-BENAYOUN, Chantal (2002) « Les territoires de la diaspora judéo-marocaine postcoloniale », *Diasporas. Histoire et sociétés*, vol. 1, no. 2, p. 99-112.

BOUYRAT, Yann (2016). « La guerre du Liban (1975-1990) : conflit politique ou guerre de religion ? », *Trinôme- Guerres et religions au XXème siècle*, p. 1-28.

BRONZE, Jean.-Yves (2013). « Le tourisme de mémoire au Québec », *Mémoire vives*, vol. 36. <<http://www.cfqlmc.org/bulletin-memoires-vives/derniere-parution/1018>> (consulté le 11 février 2017).

BROWN, David (1999). « Des faux authentiques. Tourisme versus pèlerinage », *Terrain*, vol.33, p. 41-56.

BTR (2018). « Who we are », Back to Roots, <<http://btrlebanon.org/who-we-are>> (consulté le 24 avril 2017).

BUCCIANI-BARAKAT, Liliane (2006). « Tourisme et développement au Liban Un dynamisme à deux vitesses », *Téoros*, vol. 25, no. 2, p. 32-39.

BURRICK, Delphine (2010). « Une épistémologie du récit de vie », *Recherche Qualitative Et Temporalités*, vol.8, p.7-36.

<<http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>> (consulté le 11 février 2017).

BUTLER, Richard (2003). « Relationships between tourism and diasporas: Influences and patterns ». *Espace, populations, sociétés*, vol.2, p.317-326.

CadONU (2016). « Il y a 244 millions de migrants internationaux dans le monde, selon l'ONU », *Nations Unies* <<http://www.un.org/apps/newsFr/storyF.asp?NewsID=36413#.WdudgWjWzIU>> (consulté le 9 octobre 2017).

CAPELLE-POGĂCEAN, Antonela (2010). « Imaginaires, pratiques et politiques du revenir », *Critique internationale*, vol. 47, no. 2, p. 9-17.

CCFD (2013) « Contexte et analyse des migrations », *Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement -Terre Solidaire*,

<<https://ccfd-terresolidaire.org/infos/migrations/contexte-et-analyse-des-4478>> (consulté le 10 octobre 2017).

CHALIFOUX, Jean-Jacques (1993). « Culture : une notion polémique? » *Culture et intervention-service social*, vol.42, no.1, p.11-23.

CHANFRAULT-DUCHET, Marie-Françoise (1987). « Le récit de vie: donnée ou texte? », *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 5, no. 2, p.11-28.

CHAUPERADE, Aymeric (2013). « Constante et changements dans l'histoire des conflits. Bref essai de typologie des déterminants des conflits », pp 9-33, dans *Déterminants des conflits et nouvelles formes de prévention*, sous la direction de Jean-Pierre Vettovaglia, Bruylant, Bruxelles, 1092 p.

CLUB DES VOYAGE (s.d). Carte du Liban.

<<https://www.club-des-voyages.com/liban/carte.html>> (consulté le 25 mai 2018).

CORM, Georges (2013). « Les déterminants des conflits libanais et les modes d'apaisement », pp780-793, dans *Déterminants des conflits et nouvelles formes de prévention*, sous la direction de Jean-Pierre Vettovaglia, Bruylant, Bruxelles, 1092 p.

COULON, Alain (2014). *L'Ethnomethodologie. Que sais-je.* Presses Universitaires de France, Paris, 128 p.

COUSIN, Saskia et Bertrand REAU (2009). *Sociologie du tourisme* (collection). La Découverte,

Paris, 126 p.

DALLEN J, Timothy (1997). « Tourism and the personal heritage experience », *Annals of Tourism Research*, vol. 24, no. 3, p.751-754.

DELORY-MOMBERGER, Christine (2005). *Histoire de vie et recherche biographique en éducation*, Economica, Paris, 177 p.

DESCHAMPS, Chantale (1993). *L'approche phénoménologique en recherche Comprendre en retournant au vécu de l'expérience humaine*, Guérin Universitaire, Québec, 111 p.

DEWAILLY, Bruno et Jean-Marc OVAZZA (2004). « Le tourisme au Liban : quand l'action ne fait plus système », pp 1-38 dans *Tourisme des nationaux, tourisme des étrangers : quelles articulations en Méditerranée ?*, sous la direction de Mohamed BERRIANE (dir), Institut Universitaire Européen de Florence, 600 p.

DO, Kim Lien (2003). *L'exploration du dialogue de Bohm comme approche d'apprentissage: une recherche collaborative*, thèse de doctorat en technologie de l'enseignement, Faculté des études supérieures, Université de Laval, 501 p.

DRVENKAR, Nataša, Mario BANOZI, et Dražen Živić (2015). « Development of memorial tourism as a new concept – possibilities and restrictions », *Tourism and Hospitality Management*, vol. 21, no. 1, p. 63-77.

DUMONT, Jean-François (2015). « Syrie et Irak : une migration sans précédent historique ? », *Diploweb, La Revue Géopolitique*, p.1-17. <<http://www.diploweb.com/Syrie-et-Irak-une-migration-sans.html>> (consulté le 27 février 2017).

EDWARDS, Adrian (2016). « Point de vue du HCR : « Réfugié » ou « migrant » – Quel est le mot juste ? », *UNHCR-The UN Refugee Agency*. <<http://www.unhcr.org/fr/news/stories/2016/7/55e45d87c/point-vue-hcr-refugie-migrant-mot-juste.html>> (consulté le 5 octobre 2017).

EL BOUJEMI, Marwa (2016). « La guerre civile libanaise : conflit civil ou guerre par procuration? 1970-1982 », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, vol. 43, no. 1, p. 147-158.

EL KHOURY, Yara et Anne-Lucie CHAIGNE-OUDI (2010). « La guerre civile libanaise ». *Les clés du Moyens-Orient*, <<https://www.lesclesdumoyenorient.com/Guerre-civile-libanaise.html>> (consulté le 7 mars 2017).

ELAMÉ, Esah (2010). « Migration circulaire, tourisme des racines et développement local : le cas des migrants Duala de France », *Téoros*, vol. 29, no. 1, p. 46-54

ERICKSON, Erik Homburger. (1972). *Adolescence et crise: la quête de l'identité*, Flammarion, Paris, 328 p.

ERICKSON, Erik Homburger (1978). *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Flammarion, Paris, 328 p.

ETEMADDAR, Mitra, Tara DUNCAN et Hazel TUCKER (2016). « Experiencing 'moments of home' through diaspora tourism and travel », *Tourism Geographies*, vol, 18, no. 5, p. 503-519.

FABIETTI, Ugo (1998, tr. 2009). *L'identité ethnique. Histoire et critique d'un concept ambigu*, traduit par André Sleiman, Carocci editore, Rome, 181p.

FFP (2016) « Testimonies of Change », *Fighters for Peace*, <<http://fightersforpeace.org/Home/Testimonies>> (consulté le 15 avril 2017).à

FOURCADE, Marie-Blanche (2010). « Tourisme des racines : expériences du retour », *Téoros*, vol. 29, no.1, p.3-7.

FOURCADE, Marie-Blanche (2011). *Habiter l'Arménie au Québec : Ethnographie d'un patrimoine en diaspora*, Les Presses de l'Université du Québec, Québec, 307 p.

GÉRIN-LAJOIE, Diane (2006). « L'utilisation de l'ethnographie dans l'analyse du rapport à l'identité », *Education et sociétés*, vol. 17, no. 1, p. 73-87.

GILMARTIN, Mary (2008). «Migration, Identity and Belonging»,*Geography Compass*, vol. 6, no. 2, p.1837-1852.

GIORGI, Amedeo (2007). «Concerning the phenomenological methods of Husserl and Heidegger and their application in psychology». *Collection du Cirp*, vol.1, p.63-78. <[http://www.cirp.uqam.ca/documents/pdf/Collection vol. 1/5.Giorgi.pdf](http://www.cirp.uqam.ca/documents/pdf/Collection%20vol.%201/5.Giorgi.pdf)> (consulté le 11 mars 2017).

GONIN, Patrick et Véronique LASSAILLY-JACOB (2002). « Les réfugiés de l'environnement »,*Revue européenne des migrations internationales*, vol. 18, no. 2, <<http://remi.revues.org/1654>> (consulté le 11 mars 2017).

GUICHARD, Jean et Valérie COHEN-SCALI (2011). « L' identité : perspectives développementales », *Identités et orientations*, vol. 37, no. 3, 19p. <<http://osp.revues.org/1716>> (consulté le 28 novembre 2017).

HADDAD, Talal (2017). « Jounieh Bay »< <https://www.pinterest.ca/haddadtalal/lebanon/>> consulté le 15 aout 2018)

HANDAL, Laura (2011). *La migration de main-d'œuvre temporaire: Ses causes et*

*répercussions*, IRIS-Institut de recherche et d'informations socio-économiques, Montréal, 89 p.

HETTER, Katia (2012). «Memorial tourism bears witness to tragedy», *CNN*, <<http://www.cnn.com/2012/04/24/travel/memorial-tourism>> (consulté le 20 septembre 2016).

HEYMANN, Florence (2010). « Voyage à Chernivtsi ou retour à Czernowitz ? », *Téoros*, vol. 29, no. 1, p.17-30.

HOULE, Gilles (1997). « *La sociologie comme science du vivant: l'approche biographique* », pp 273-289, dans *La recherche qualitative: Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, sous la direction de Poupart, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayers, et Pires (dir.), Morin, Gaetan, Montréal, 405 p.

HOULE, Gilles (2003). « L'histoire de vie ou le récit de pratiques », pp 317-332, dans *Recherche sociale: de la problématique à la collecte des données*, sous la direction de Benoit GAUTHIER, Presses de l' Université du Québec, 619 p.

HOURANI, Albert Habib (1992). *The Lebanese in the Worl: a century of emigration*, Centre for Lebanese Studies in association with I.B. Tauris, London, 741 p.

HOURANI, Guita (2007). «Lebanese Diaspora and Homeland Relations», *Middle East Review*, p1-21.

HYNDMAN-RIZIK, Nelia (2010). «Beyond El Ghurba: Caught between Homeliness and Homelessness in the Lebanese Diaspora», *Middle East Insitute Viewpoints*, p.64-66.

JAFARI, Jafar (1998). « Le système du tourisme : modèles socio-culturels en vue d'applications théoriques et pratiques », traduction de Marc LAPLANTE, *Loisir et société*, vol. 11, no.1, p.59-79.

JAUPART, Michel (2011). « Les «vétérans», une expression de la reconnaissance nationale », *Pyramides*, vol. 21, p.193-212.

JENKINS, Richard (2000). *The limits of identity : ethnicity , conflict , and politics*. Sheffield University, Royaume-Uni, 25 p.

JUTEAU, Danielle (1996). « L'ethnicité comme rapport social », *Mots*, vol. 49, p.97-105.

JUTEAU, Danielle (2015). *L'ethnicité et ses frontières*, Les Presses de l'Université de Montréal, Québec, 306 p.

KADMAN, Noga (2010). «Roots Tourism–Whose Roots? », *Téoros*, vol. 29, no. 1, p.55-56.

KUNNEN, Saskia.E et Harke A. BOSMA (2006). « Le développement de l' identité : un

processus relationnel et dynamique », *L'orientation scolaire et professionnelle*, vol. 35, no. 2, p.1-21.

LABAKI, Boutros (1987). « L'émigration libanaise en fin de période ottomane (1850-1914) », *Hannon*, vol XIX, no. 21, p 7-32.

LAINE, Alex (2007). *Faire de sa vie une histoire: théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*, Desclée de Brouwer, Paris, 288 p.

LAMOTTE, Patricia (2014). *Créations artistiques et expériences de migration*, mémoire de maîtrise, département d'anthropologie, Université Laval, 149 p.

LAPLANTE, Marc (1996). *L'Expérience Touristique Contemporaine: Fondements Sociaux et Culturels*, Presses de l'Université du Québec, Québec, 204 p.

LE MONDE (2008). « Un rapport israélien qualifie la guerre au Liban de l'été 2006 de "grave et grand ratage" », Le Monde.fr avec AFP, AP et Reuters, <[https://mobile.lemonde.fr/proche-orient/article/2008/01/30/un-rapport-israelien-qualifie-la-guerre-au-liban-pendant-l-ete-2006-de-grave-et-grand-ratage\\_1005548\\_3218.html](https://mobile.lemonde.fr/proche-orient/article/2008/01/30/un-rapport-israelien-qualifie-la-guerre-au-liban-pendant-l-ete-2006-de-grave-et-grand-ratage_1005548_3218.html)> (consulté le 29 mai 2018).

LEBNAN, Karim (2003). *Itinéraires identitaires chez les libanais de Montréal: le cas de l'identité confessionnelle*, mémoire de maîtrise, Faculté des arts et des sciences, Université de Montréal, 144 p.

LEBolution (2018). « Coming soon Lebolution » <<http://wlcu.com/ng/blog/2017/02/01/coming-soon-lebolution-2017-21-31-july-2017/>> (consulté le 10 mai 2018).

LEGRAND, Caroline (2006). « Tourisme des racines et confrontations identitaires dans l'Irlande des migrations », *Diasporas, histoire et sociétés*, vol. 8, p.162-171.

LEGRAND, Michel (1993). *L'approche biographique: théorie, clinique*. Hommes et perspectives/Epi, Marseille, 301 p.

LEITE, Naomi et Nelson GRABURN (2010). « L'anthropologie pour étudier le tourisme », *Mondes du tourisme*, vol.1, p.17-28.

LEPAPE, Messane (2015). *Le tourisme des racines. Le cas de la Franche-Comté et des nord-américains, descendants de migrants francs-comtois*. Ecole de tourisme et hôtellerie, Université Toulouse-Jean Jaurès, Toulouse, 95 p.

MAALOUF, Amine (1998). *Les identités meurtrières*, Grasset, Paris, 216 p.

MacCANNELL, Dean (1976). *The Tourist - A New Theory of the Leisure Class*, University of California Press, Berkeley, 231 p.

MacCANNELL, Dean (2011). *The ethics of sightseeing*. University of California Press, 288 p.

MAÏLA, Joseph (2013). « Le recours à la violence: processus d'affrontement et de rivalité », pp. 34-50, dans *Déterminants des conflits et nouvelles formes de prévention*, sous la direction de Jean-Pierre VETOVAGGLIA, Bruylant, Bruxelles, 1092 p.

MARK, Edmond (2005). *Psychologie de l'identité: Soi et le groupe*, Dunod, 264 p.

MARSCHALL, Sabine (2015). «Touring memories of the erased city: memory, tourism and notions of 'home' », *Tourism Geographies*, vol. 17, no. 3, p.332-349.

MARTI, Pilar (2008). « Identité et stratégies identitaires », *EMPAN*, vol 3, no. 71, p.56-59

MATRICAT, Philippe (2017). « Liban, l'inextricable mosaïque. », *Le Parisien* <<http://www.leparisien.fr/international/liban-l-inextricable-mosaïque-19-11-2017-7401180.php>> (consulté le 30 mai 2018).

MCCAIN, Gary et Nina RAY (2003). « Legacy tourism: The search for personal meaning in heritage travel », *Tourism Management*, vol. 24, no. 6, p. 713-717.

MDTL (2014). « Lebanon rural tourisme strategy », *Ministère du Tourisme du Liban*, Beyrouth, 56 p.

MEYOR, Catherine (2005). « La phénoménologie dans la méthode scientifique et le problème de la subjectivité », *Recherches qualitatives*, vol. 25, no. 1, p.25-41.

MILLION-LAJOINIE, Marie-Madeleine (2000). *Reconstruire son identité par le récit de vie*, L'Harmattan, Paris, 164 p.

MORIN, Edgar (1980). *La méthode 2. La vie de la vie*, Le Seuil, Paris, 480 p.

MUTIN, Georges (2002). « Les principales communautés religieuses libanaises en 2002 ». Documentation photographique n°8027 dans *Du Maghreb au Moyen-Orient, un arc de crises* <<https://www.ladocumentationfrancaise.fr/cartes/religions/c000817-les-communautés-religieuses-au-liban-en-2002>> (consulté le 15 mai 2018)

NABA, René (1971), « Le tourisme au Liban », *En point de mire*, <<https://www.renenaba.com/le-tourisme-au-liban/>> (consulté le 30 mai 2018).

NABA, René (2014), « Liban Diaspora 2/2 : L'Afrique et l'Amérique latine, base arrière de la guerre souterraine planétaire entre Israël et le Hezbollah », *En point de mire*, <<http://www.renenaba.com/liban-diaspora-2-2/>> (consulté le 15 mai 2018).

NAMMOUR, Jihad (2007). « Les identités au Liban, entre complexité et perplexité », *Cités*, vol. 1, no. 29, p.49-58.

New York Times (2008). « English Summary of the Winograd commission report », *The New York times*, <<https://mobile.nytimes.com/2008/01/30/world/middleeast/31winograd-web.html>> (consulté le 28 mai 0018).

OGIEN, Albert (2016). « Garfinkel et la naissance de l'ethnométhodologie », *Occasional Paper 34*, Institut Marcel Mauss – CEMS, Paris, 18 p.

OMT – Organisation mondiale du tourisme (1999). « Mise à jour des Recommandations sur les Statistiques du Tourisme ONU-WTO – Série M. No. 83 », recommandations de l'OMT, 27p. <<https://unstats.un.org/unsd/statcom/doc00/m83note-f.pdf>> (consulté le 15 aout 2018).

PHILLIPS, Deborah et David ROBINSON (2015). « Reflections on Migration, Community, and Place », *Population, Space and Place*, vol.21, no. 5, p.409-420.

PIAGET, Jean (1967) *Logique et Connaissance scientifique*, Gallimard, Paris, 1376 p.

POUTIGNAT, Philippe et Jocelyne STREIFF-FÉNART (2015). « L'approche constructiviste de l'ethnicité et ses ambiguïtés », *Terrains/Théories*, vol. 3, p.1-17.

RALPH, David et Lynn STAEHELI (2011). « Home and migration: Mobilities, belongings and identities », *Geography Compass*, vol. 5, no. 7, p. 517-530.

RHÉAUME, Jacques. (2008). « *Quand l'histoire devient agissante. Étude de cas en milieu associatif* », pp. 63-88, dans *Intervenir par le récit de vie*, sous la direction de V. DE GAULEJAC et M. LEGRAND, ERES, 336 p.

RIBAU, Claire, Jean-Claude LASRY, Louise BOUCHARD, Grégoire MOUTEL, Christian HERVÉ et Jean-Pierre MARC-VERGNES (2005). « La phénoménologie : une approche scientifique des expériences vécues », *Recherche en soins infirmiers*, vol. 81, no. 2, p. 21-27

ROCKFORD, Sarah J. (2015). *L'identité libanaise dans la mémoire littéraire de la guerre civile*, thèse d'honneur, Colby College, 80 p.

ROULLEAU-BERGER, Laurence (2011). « Repenser la question : migrations, inégalités multisituées et individuation », *Sociologies*, no.3701.

SALVATORE, Sergio, Maria Francesca FREDA, Beatrice LIGORIO, Antonio IANNACCONE, Francesco RUBINO, Monica SCOTTO DI CARLO, Paola BASTIANONI et Maurizio GENTILE (2003). « Socioconstructivism and theory of the unconscious: a gaze over a research horizon », *European Journal of School Psychology*, vol. 11, no. 1, p. 9-36.

SAGHIE, Nada (2010). « The Lebanese community and political life in Quebec », pp. 193-

208, dans *Politics, Culture and the Lebanese Diaspora*, sous la direction de Paul TABAR et Jennifer SKULTE-OUAISS, Cambridge scholar publishing, Newcastle, 170 p.

SAILLANT, Francine, Doris CHATEAUNEUF, Marguerite COGNET et Martin CHARLAND (2008). « L'accueil paradoxal des réfugiés. Une réflexion sur l'intégration et l'exclusion », pp. 287-301, dans *Politiques d'intégration, rapports d'exclusion*, sous la direction de Éric GAGNON, Yolande PELCHAT et Robertson ÉDOUARD, *Presses de l'Université Laval*, Québec, 387 p.

SCHRAMM, Katharina (2004). « Coming home to the Motherland. Pilgrimage Tourism in Ghana », pp. 133-149, dans *Reframing Pilgrimage. Culture in motion*, sous la direction de Simon, COLEMAN et John, EADE, *Routledge*, Londres/New York, 197 p.

SIMON, Gildas (1995). *La Géodynamique des migrations internationales dans le monde*, Presses Universitaires de France, 429p.

SINTÈS, Pierre (2010). « Retrouver Rhodes », *Téoros*, vol. 29, no. 1, p.37-45.

TÉPHANY, Danièle (2013). *Écritures et dossier VAE. Entre écriture de soi et écriture de l'expérience- Mémoire de Maitrise, Éducation, formation, intervention sociale*, Université Paris 8, Vincennes, 33 p.

TRIPADVISOR (2018). « Place de l'étoile, Beirut », [photographie] tripadvisor, <[https://www.tripadvisor.co.uk/LocationPhotoDirectLink-g294005-d324276-i50812506-Place\\_de\\_1\\_Etoile-Beirut.html](https://www.tripadvisor.co.uk/LocationPhotoDirectLink-g294005-d324276-i50812506-Place_de_1_Etoile-Beirut.html)> (consulté le 15 août 2018).

UN (2005). « Le retrait des troupes syriennes du Liban marque incontestablement une journée historique pour l'ensemble du Moyen-Orient, déclare Terje Roed-Larsen au Conseil », communiqués de presse, Nations Unies, <<https://www.un.org/press/fr/2005/CS8372.doc.htm>> (consulté le 23 mai 2018).

UNESCO – United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization (2016). « Lebanon-General information », *Institute of Statistics UNESCO*. <<http://uis.unesco.org/country/LB>> (consulté le 2 octobre 2017).

UNESCO – United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization (2017). « Glossary ». *Social and human sciences. UNESCO* <<http://www.unesco.org/new/fr/social-and-human-sciences/themes/international-migration/glossary/migrant/>> (consulté le 13 mai 2018).

UNHCR – United Nations High Commissioner for Refugees (2014). « Le nombre de réfugiés syriens au Liban dépasse un million », <[http://www.unhcr.org/fr/news/press/2014/4/533c32fec/nombre-refugies-syriens-liban-depasse-million.html?query=nombre de réfugiés syriens au Liban](http://www.unhcr.org/fr/news/press/2014/4/533c32fec/nombre-refugies-syriens-liban-depasse-million.html?query=nombre%20de%20refugi%C3%A9s%20syriens%20au%20Liban)> (consulté le 20 mai 2018).

UNHCR – United Nations High Commissioner for Refugees (2016). « Global trends report », <<http://www.unhcr.org/news/latest/2016/6/5763b65a4/global-forced-displacement-hits-record-high.html>> (consulté le 15 octobre 2017).

UNHCR – United Nations High Commissioner for Refugees (2018). « Plus de 68 millions de personnes déracinées en 2017 ; Une nouvelle approche mondiale sur les réfugiés est nécessaire d'urgence »

<<https://www.unhcr.org/fr/news/press/2018/6/5b27c297a/68-millions-personnes-deracinees-2017-nouvelle-approche-mondiale-refugies.html>> (consulté le 15 août 2018).

UNRWA – United Nations Relief and Works Agency (2014). « Where we work »,

<<https://www.unrwa.org/where-we-work/lebanon>> (consulté le 23 mai 2018).

UNRWA – United Nations Relief and Works Agency (2015). « Profiling the vulnerability of Palestine refugees from Syria living in Lebanon »,

<<https://www.unrwa.org/resources/reports/profiling-vulnerability-palestine-refugees-syria-living-lebanon>> (consulté le 23 mai 2018).

URRY, John (2002). *The Tourist Gaze*. SAGE, 183 p.

VAN YPERSELE, Laurence (2013). « Tourisme de mémoire, usages et mésusages : le cas de la Première Guerre mondiale », *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, vol. 116, p. 13-21.

VEITH, Blandine (2004). « De la portée des récits de vie dans l'analyse des processus globaux ». *Bulletin de méthodologie sociologique*, vol. 84.

VEITH, Blandine (2010). « Lorsque les silences parlent dans les récits de vie : comment analyser la complexité du social ? », *L'Homme et la société*, vol. 176-177, no. 2, 151 p.

VIDAL GONZÁLEZ, Miguel (2008). « Intangible heritage tourism and identity », *Tourism Management*, vol. 29, no. 4, p.807-810.

WEBER, Max (1968). *Ethnic groups*. Dans *Economy and society* p. 385-398. California : University of California Press.

WELNOWSKI-MICHELET, Patricia (2004), *Approche clinique de la crise identitaire du demandeur d'emploi de longue durée et de sa dynamique identitaire de ré-intégration socioprofessionnelle*, thèse de doctorat, La Sorbonne, ParisV, 600 p.